16/9/1969

DU TEMPS QUE
LES BÊTES PARLAIENT

ŒUVRES DE JEAN LORRAIN

Poésie :

Le Sang des Dieux.
La Forêt bleue.
Viviane.
Modernités.
Les Griseries.
L'Ombre ardente.

Critique :

Dans l'oratoire.
Poussières de Paris.

Voyages :

Heures d'Afrique.
Heures de Corse.

Théâtre :

Très Russe, 3 actes (avec OSCAR MÉTÉNIER).
Yanthis, 4 actes.
Prométhée, 3 actes (avec A. FERDINAND HÉROLD).
Neigilde, 3 actes.
Deux heures du matin, quartier Marbeuf, 1 acte (avec GUSTAVE COQUIOT).
Hôtel de l'Ouest, chambre 22 (avec GUSTAVE COQUIOT).
Théâtre (Brocéliande, Yanthis, La Mandragore, Ennoïa).

Roman :

Les Lépillier.
Très Russe.
Sonyeuse.
Buveurs d'âmes.
Un démoniaque.
La Petite Classe, préface de MAURICE BARRÈS.
La Princesse sous verre.
Une femme par jour.
Loreley.
Contes pour lire à la chandelle.
M. de Bougrelon.
Ames d'automne.
Princesse d'Italie.
La Dame Turque.
Ma Petite Ville.
Madame Baringhel.
Histoires de Masques (préface de G. COQUIOT).
Vingt femmes
M. de Phocas.
Sensualité amoureuse.
Le Vice Errant.
Princesses d'Ivoire et d'Ivresse.
Quelques hommes.
La Mandragore.
Fards et Poisons.
La Maison Philibert.
Propos d'âmes simples.
L'École des Vieilles Femmes.
Madame Monplou.
Ellen.
Le Crime des Riches.
Le Tréteau.
L'Aryenne.
Hélie, garçon d'hôtel.
Maison pour Dames.
Pelléastres (Introduction de GEORGES NORMANDY).
Narkiss (Edition du Monument).
Éros vainqueur (musique de PIERRE DE BRÉVILLE).
La Jonque dorée, conte.
Ellen, édition illustrée.

Pour paraître prochainement :

Histoires de Masques, édition illustrée (Fayard).
Madame Baringhel, édition illustrée (Fayard).
Correspondance de Jean Lorrain.

JEAN LORRAIN

DU TEMPS QUE LES BÊTES PARLAIENT

PORTRAITS LITTÉRAIRES ET MONDAINS

PRÉFACE DE **PAUL ADAM**



PARIS

ÉDITIONS DU *COURRIER FRANÇAIS*

25, RUE DE RICHELIEU, 25

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

DONT TROIS HORS COMMERCE

ET SEPT MIS DANS LE COMMERCE

AU PRIX DE 10 FRANCS L'EXEMPLAIRE

PRÉFACE

Une sorte de philosophie s'exprima par les arts de notre génération. Toute, elle fut, une avidité pour connaître, sans illusion, les vies ardentes des hommes, pour faire comprendre, avec l'insignifiance réelle de leurs passions les plus tragiques, cette multiplicité des forces mystérieuses qui les traverse comme l'univers sensible, et qui se rit de leurs joies, de leurs peines. Pour ses manifestations humaines, cette philosophie négatrice de l'individu emprunta quelques existences laborieuses. Jean Lorrain n'apparaît ainsi que son visage le plus sardonique. D'elle il fut le sarcasme hardi, comme Jean Moréas en fut la sévérité douloureuse, Jules Laforgue, l'ironie douce et profonde, Seurat la lumière scintillante. Les figures de ces nobles morts ornent la mémoire de leurs compagnons survivants. Telles ces quatre têtes de la déesse Hathor en saillie sur les faces du chapiteau qui sur-

monte la colonne aux hiéroglyphes parlants, dans le temple achevé par Cléopâtre, sur le sol de la Haute-Égypte, au milieu de la plaine de Dendera.

Pendant que je visitais ce merveilleux édifice plus intact que Notre-Dame de Paris, j'imaginais les figures de ces chers morts à la place des quatre faces de la déesse active et féconde qui soutiennent le ciel de granit où Néout, puissance du Firmament, darde ses rayons gravés. De même le firmament de nos idées fut offert dans son ampleur à notre dévotion spirituelle, lors de notre jeunesse, par les quatre artistes dont j'ai cité, en même temps que les noms, la gloire.

Sans doute, il y eut d'autres créateurs pour réaliser, parfaire des œuvres grandioses et en accord aussi avec les espoirs de notre esthétique; mais, tout de suite, vers 1886 ou 1887, Jean Moréas, en nous révélant la hautaine résignation des Cantilènes; *Jules Laforgue en confrontant les Héros et les Normes dans* Moralités légendaires, *Seurat en esquissant ses ébauches où la lumière vibrante effaçait les contours particuliers des choses, indiquèrent à nos hésitations la théorie capable de représenter, devant le naturalisme objectif, dernier terme de l'individualisme romantique, toute la précellence des Idées Permanentes à travers les êtres et les faits transitoires.*

Jean Moréas réveilla magnifiquement l'âme érudite, sceptique et fière du seizième siècle. Jules

Laforgue fit comprendre l'éternité narquoise des Forces se riant du sphinx, de Saint-Jean-Baptiste et d'Elsa, qu'elles leurrent sur eux-mêmes brefs et déjà passés. Le grave Seurat nous permit d'entrevoir la lumière nouvelle, totale et véritable confirmée depuis par l'actuelle science qui se voue aux mouvements et aux vibrations pour elle, seules réalités. Jean Lorrain, en décrivant la courbe de la « névrose » qui secoue les élites anciennes et contemporaines au milieu de leurs luxes, de leurs manies, de leurs ambitions, a tiré de cette humanité grimaçante tout un comique que n'avait su découvrir Molière. Ce comique prodigieux résulte du contraste entre l'affinement extrême et la bestialité naïve unies, à la même heure et pour les mêmes causes, dans la même personne.

Les types que Jean Lorrain suscita dans des livres comme Fards et Poisons, Madame Baringhel, Madame Monpalou, Pelléastres, la Petite Classe, Monsieur de Phocas *et le chef-d'œuvre,* Monsieur de Bougrelon, *s'ils eussent été, comme Harpagon, Trissotin ou Tartufe, incarnés par des comédiens chers au public, eussent brusquement accru le trésor de notre génie classique où puisent les poètes de toutes les races. D'ailleurs, je ne désespère pas de voir l'avenir reconnaître universellement cette puissance de notre verve littéraire. Il est impossible que la critique future, indifférente aux opinions de combat,*

aux préjugés de caste et aux rancunes de salon, ne place au premier rang des littérateurs cet héritier spirituel de Juvénal, de Montaigne et de Saint-Simon.

La fatalité veut que Jean Lorrain ait, au théâtre, créé seulement des tragédies symboliques, trop nobles et trop hautaines en leurs idées, trop parfaites dans leur forme pour séduire un public épris fanatiquement du bas réalisme en vogue et des sempiternels adultères. Dans la préface de son théâtre, l'auteur de Yanthis *et d'*Ennoïa *reproche tristement à la grande artiste pour qui les principaux rôles furent écrits, d'avoir voulu des succès plus commodes, plus indignes d'elle aussi, et d'avoir reculé devant la tâche d'initier la foule à la pureté d'un rêve nouveau. Hélas! il faudrait tant de vaillance aujourd'hui à nos comédiens notables pour affronter le sourire des spectateurs en jouant une tragédie comme celles du dix-septième siècle, en essayant de faire vivre un autre Polyeucte, une autre Bérénice! Les moqueries et les sifflets des meilleurs salueraient le chef-d'œuvre. Un immense ennui découragerait les dames au fond de leurs loges. Elles réclameraient frénétiquement leur vaudeville coutumier, tandis que mille et trois poètes, ravis de voir sombrer l'émule, feraient chorus avec les badauds.*

S'il ne put conquérir, comme il seyait à la gloire de notre littérature, l'admiration longue et fervente

des troupeaux qui viennent chaque soir, au théâtre, digérer, Jean Lorrain, tout d'abord, émerveilla par ses contes l'élite lettrée. Le Gil Blas, l'Écho de Paris, le Gaulois, le Journal *durent leur fortune au succès de ces histoires merveilleuses. Qui n'aima ces dialogues verveux, révélateurs de caractères rares, d'existences entières, par le raccourci de quelques répliques? Les portraits qu'il traça, s'ils lui valurent des haines et des réprobations parfois justifiées, vouèrent Jean Lorrain à la louange de ceux qui chérissent le style au dessin net et décisif, aux teintes brusques et suggestives.*

Il ne faut pas choisir, dans cette série d'inoubliables types, une Ellen, un Hélie, une Mme de Charmaille, un d'Héloë. On se méprendrait complètement. Il faut considérer la foule que ces gens forment. Il faut prêter l'oreille aux froufrous, aux tumultes, aux bavardages, et aux soupirs. La miraculeuse diversité des âmes et des gestes, des instincts et des pensées, des vices et des splendeurs, des joyaux et des haillons n'a d'égale qu'en peu de chefs-d'œuvre issus de littératures anciennes. C'est à Pétrone et à Saint-Simon que l'on apparente Jean Lorrain d'abord. Ailleurs, Montaigne disserte par sa bouche. Ce que nous promirent Barbey d'Aurevilly et les Goncourt, nous le possédons en écoutant M. de Phocas et M. de Bougrelon, en assistant au jour de l'An belge dans un

Bruxelles plein d'uniformes neufs et surannés, de visages jeunes et aïeux. Maupassant écrivit peu de contes qui surpassent ceux de Jean Lorrain. Celui-ci sut y joindre un sens extraordinaire et précieux des luxes, des modes, des vices propres à l'élite singulière qui, dans les villes d'eaux et les « Splendides hôtels », requiert sa chance ou jouit de son triomphe. Plus analytique dans l'œuvre de Maupassant, la psychologie est, dans celle de Lorrain, plus synthétique. Le premier approfondit l'âme des individus, le second étudie celle des milieux et des groupes. Stendhal influença l'un, Balzac l'autre. Ma Petite Ville *est une preuve.*

On a, sur Jean Lorrain, écrit de très bonnes études. Celle de M. Georges Normandy, insérée au début de Pelléastres, *est parfaite à peu près. Je voudrais qu'on insistât, dans l'avenir, sur l'étonnant voyageur que fut notre cher mort. Aucun autre écrivain n'a comme lui évoqué Tunis, la Tripolitaine. On peut comparer à ces pages celles des meilleurs. Elles restent sans rivales. Les* Heures corses *sonnent même la défaite pour le Mérimée de* Colomba.

De tous ces mérites, le principal est, à mon avis, l'originalité qu'adopta Jean Lorrain de transposer l'intérêt de l'individu dans le milieu. Ce sont expressément des chœurs qui jasent dans ces beaux dialogues où tant d'idées esthétiques, sociales, littéraires,

se transforment selon les bouches qui les dictent, selon les cerveaux qui les conçurent ou se les assimilèrent. L'exactitude est aussi un don particulier à Jean Lorrain. Bien qu'il élise volontiers des exceptionnels pour ses héros, ceux-ci, toujours ou presque, sont les portraits incontestables de gens réels, coudoyés, vivants. L'historien qui voudra ressusciter l'existence et les goûts de cette société bizarre mais certaine, n'aura certes qu'à s'en remettre au témoignage de Jean Lorrain. Comme il me l'a dit souvent, il n'a rien ajouté, rien retranché de ses constatations. Nice, Monte-Carlo, toute la Riviera, certains quartiers de Paris lui offrirent à foison les hommes et les femmes de ses contes, les protagonistes de ses impérissables dialogues. Sous tous les masques il y a de la chair et de la passion vivantes.

A ce magnifique observateur de milieux précis, à ce psychologue du groupe, à cet écrivain merveilleux des paysages africains et des capitales européennes, à ce poète de Yanthis *et* Ennoïa *nous avons entrepris d'élever le monument qui attestera la force de notre reconnaissance, et l'éternité de notre souvenir.*

PAUL ADAM.

Du temps que les bêtes parlaient

I

LE CHAT DE BABAUD MONIER

Quand on apprit que le chat de Babaud Monier avait parlé, ce fut tout un émoi dans le quartier des filatures, où la vieille fille habitait. Babaud vivait là, à l'entrée du bois du Pendu, un peu en retrait de la grande route, dans une vieille cour abandonnée, ancien verger de pommiers à cidre retournés à l'état sauvage et qu'on appelait le *Clos Muré*.

Oui, le chat de Babaud avait la parole, tout comme un homme.

La mère Ledun, la matelassière, l'avait distinctement entendu scander d'une voix étrange : « *Il tombera de l'eau ce soir.* » Elle et Babaud devisaient assises sur le seuil de la Monier, la porte grande ouverte puisqu'on était à la fin mai. Une heure venait de sonner : la vieille fille venait de ranger la table et les restes de son repas. Tout à coup,

du fond de la cuisine, une voix bizarre, un peu nasillarde s'éleva et, dans le silence de la pièce, la voix, on eût dit de bossu, de nain ou de farfadet, prononça clairement cette phrase : « *Il tombera de l'eau ce soir.* »

Les deux femmes en restèrent stupides ; elles se regardèrent, le cœur un peu serré : une même idée leur coupait le souffle. Il y avait, bien sûr, quelqu'un de *muché* [1] dans le grenier : quelque mauvais plaisant qui voulait leur faire peur ? On leur jouait une farce ?

La Monier, après un petit silence, hocha le menton : « C'était point possible, vu qu'elle avait retiré l'échelle du grenier depuis la veille au soir. »

Ce n'était point davantage quelque mauvais gars, attardé sur la route : le Clos Muré s'enfonce très en recul de la chaussée départementale, — et puis elle l'aurait vu passer : le Clos Muré est en pente, il grimpe à même la colline où commencent les hautes futaies du Pendu et, la masure de Babaud s'adosse dans un angle du mur, tel un vieux nid d'hirondelle. L'étrange prédiction ne venait ni de la route, ni du grenier. Alors la voix du mystère avait tout à coup repris, dans le silence : « *Il tombera de l'eau ce soir, les prés sont verts, le ciel est noir.* »

1. Caché (patois cauchois).

Cette fois, Babaud et la Ledun furent tellement saisies que, d'un même geste, elles laissèrent choir, chacune, la tasse de café qu'elles sirotaient au bon soleil.

Ayant avancé la tête, la Ledun avait aperçu, dans la cuisine, Mirou, le chat de la Monier, lequel, assis entre les deux landiers, dans les cendres de l'âtre, les regardait d'un drôle d'air, — même que ses grosses prunelles vertes lui avaient paru énormes et flambantes comme les bocaux du pharmacien de la Grand'Rue, et que Mirou lui-même, semblait grandi.

Ç'avait été rapide dans la pénombre de la cuisine aux volets clos, mais la Babaud avait eu la même pensée :

— J'trouve que vot' chat, mamzelle Monier, a une drôle de *physiognomie* : d'où qu'vous t'nez c'te bête-là ?

— C'est un chat trouvé sous une porte et que j'n'aime point non plus. Il est solitaire, ne fraye point avec les autres chats ; il est froid à la caresse et s'nourrit d'l'air du temps ; il ne chasse ni les mulots, ni les autres bêtes. Il n'est même point amoureux à la saison. Pour un drôle corps, c'est un drôle de corps de chat !

— Moi, mamzelle Monier, à vot' place, je ne me soucierais pas d'avoir c'te bête-là chez moi ; elle a un air qui n'me revient point.

— Que voulez-vous, c'est une habitude ; i'm'tient

compagnie, puis Mirou ne m'coûte rien. Mais j'y tiens guère, car y ne m'dit rien non plus.

— Ah ! vous trouvez, vous, qui ne dit rien !

Babaud eut un tremblement nerveux : les deux femmes s'étaient comprises.

— Alors, vous croyez qu'c'est lui ? demandait la vieille femme avec un étranglement dans la voix.

— M'est avis que ça ne peut être que lui.

— Oh ! la sale bête ! Si j'étais sûre, j'la chasserais de chez moi !

Or, Mirou, avec l'instinct merveilleux de son espèce, ayant deviné qu'il n'était plus en sûreté dans la maison, avait prudemment déguerpi. A pas de velours, il avait gagné le dehors et maintenant dormait en boule dans un pommier, à la fourche de deux branches dont ses griffes pétrissaient jouisseusement l'écorce.

Et c'est ainsi que s'établit dans tout le pays, cette légende inouïe et pourtant familière, que le chat de Babaud Monier avait la parole.

Babaud Monier, une sainte fille, avait servi quarante ans de sa vie chez Mme de Chamarande, qui lui laissait une petite rente et la jouissance du Clos Muré. Babaud Monier avait été le modèle des servantes, probe, sobre, de mœurs insoupçonnables ; elle vivait de six cents francs de viager de son ancienne maîtresse et de quelques fleurs qu'elle cultivait péniblement dans la pierraille de son verger.

La Monier me faisait un peu peur. Elle demeurait, il me semblait, si loin de la ville, et puis ces hautes futaies du Pendu, avec leur nom sinistre, m'impressionnaient ; le nom du Clos Muré aussi ne me laissait pas indifférent.

Cette vieille cour à l'abandon, les grands murs qui l'entouraient, cette débandade de gros arbres crevassés, aux troncs tordus, branchus et quelques-uns vêtus de mousses grisâtres pareilles à des barbes, et la plupart étayés par des pieux, vieux pommiers à béquilles, évoquant l'idée d'arbres paralytiques, tout cela me pénétrait d'une terreur mystérieuse. Les belles fleurs que la Babaud cultivait, me faisaient l'effet d'un jardin de fée ; un éclairage étrange et plus dur que partout ailleurs, il me le semblait alors, faisait flamboyer toutes ces fleurs. Je songeais malgré moi au jardin de la fée Gerbote, dont l'histoire me hantait toujours en entrant au Clos Muré. « *Elle habitait une masure à toit de chaume, assise en contre-bas d'un grand talus planté de hêtres ; ses vingt-cinq sorciers, changés par elle en arbres pour des méfaits anciens se convulsaient dans l'écorce des vingt-cinq pommiers. Ce verger de justice était gardé par des fleurs.* »

Dans mon imagination d'enfant, je confondais Babaud Monier avec la fée Gerbote. La vieille fille en avait d'ailleurs le profil en casse-noisette, la bouche aux lèvres minces, édentée et rentrante, le nez bulbeux et noirci de tannes…

Et puis, ce vieux petit logis, acagnardé dans l'angle de deux murs, affaissé, on eût dit de fatigue, et échoué là comme quelqu'un qui n'en peut plus, il avait aussi un aspect maléfique, ce jardin de Babaud Monier, où on accédait par un escalier de cinq marches, cinq degrés branlants et moussus où la vieille fille, assise, apparaissait tapie comme une araignée dans sa toile parmi l'enchevêtrement des branches de pommiers.

Aussi, quand j'appris avec toute la ville que Mirou, le chat de Babaud Monier, avait parlé, je n'en fus pas autrement effaré ; je fus même étonné qu'on n'eût pas découvert plus tôt chez Mirou l'usage de la parole : ce chat sorcier rentrait bien dans le cadre de Babaud et de son verger. Lors de mes visites avec ma grand'mère au Clos, une autruche géante serait venue, comme dans le conte d'Hoffmann, nous accueillir au seuil et nous introduire avec une révérence dans le taudis de la vieille fille que je n'en eusse pas été trop éberlué ; les contes alors me passionnaient et je vivais, dormeur mal éveillé, dans une espèce d'atmosphère fantastique.

Et Mirou continuait à faire des siennes ; ses oracles sur la pluie et le beau temps défrayaient les entretiens de tout le pays. C'était un gros chat jaune aux yeux magnifiques, deux émeraudes taillées en amande, à la fois indolent et farouche, qui regardait les gens de haut et ne se dérangeait

pour personne d'un coin par lui adopté. Il semblait dédaigner les visites, parlait à sa fantaisie, en présence ou en l'absence des curieux et parfois au milieu d'une belle assemblée se levait de sa place et, la queue droite, plantant là les visiteurs, gagnait à pas majestueux la porte. Sa malice était diabolique. Un jour, le premier adjoint au maire, M. Rabue, qui s'occupait de métempsycose et croyait à l'âme des bêtes, eut la curiosité de cet animal et vint au Clos Muré. Mirou était alors juché sur le chéneau du mur où il ronronnait au soleil : ni les prières de Babaud, ni ses mains jointes, ni ses menaces, ni la présence de M. Rabue n'avaient pu décider Mirou à descendre... Et pourtant sa vogue augmentait.

On avait beau rire et clabauder chez les francs-maçons et les libres penseurs, les pèlerinages au Clos Muré se précipitaient. Des dames de la société avaient appris le chemin du Clos ; on se retrouvait là, maintenant, en compagnie choisie. Le temps était loin de la mère Ledun, la matelassière, et des ravaudeuses du quartier ; on y amenait les enfants comme aux marionnettes : Babaud avait doublé le prix de ses fleurs.

La Monier eût gagné de l'or, si Mirou eût consenti à parler sur les injonctions de sa maîtresse ; mais c'était une bête fantasque, qui n'opérait qu'à ses heures. Il y avait des semaines où Mirou demeurait muet pendant des jours entiers, d'au-

tres où il parlait à tort et à travers, comme un perroquet ivre. *Il tombera de l'eau ce soir, les prés sont verts, le ciel est noir. La taupe aux champs, épi penchant. Il faut semer sous la lune. Aimez à la Chandeleur la rose et la neige en fleur*: des aphorismes et une obscurité mirlitonesque ajoutaient au prestige de Mirou. Mirou parlait dans la langue des dieux et en vers d'almanach.

Une chose étrange achevait d'impressionner et de convaincre : jamais Mirou n'ouvrait sa gueule quand il énonçait les mystérieuses sentences sur le blé, la taupe et la neige en fleur ; ses babines demeuraient immobiles ; Mirou gardait sa jolie frimousse énigmatique et inquiétante d'animal sacré. La voix flottait par la cuisine, venue on aurait dit d'en haut, nichée dans le creux des solives, entre les gerbes de maïs, les carrés de lard et les chapelets d'oignons ; Mirou était ventriloque. Pis ou mieux, il y avait des jours où il se faisait invisible : la voix parlait et Mirou n'était pas là...! Babaud Monier vivait pénétrée de respect, de gratitude et d'épouvante.

— As-tu bien déjeuné, Babaud ?

Ce jour-là, ce fut trop. Quand la vieille fille entendit son chat la tutoyer, elle prit du même coup la fièvre et le lit : les voisines, inquiètes de ne pas la voir vaquer par le Clos autour de ses fleurs, la trouvèrent grelottante, suante et transie. Ses trois vieilles dents claquaient de terreur :

— Y m'a tutoyée, y m'a tutoyée ! Y m'a appelée par mon nom, j'vas mourir !

— As-tu bien déjeuné, Babaud ? ricanait la voix.

Les voisines se signèrent : il y avait encore plus de diablerie qu'à l'ordinaire ; la Ledun parla de noyer ce maudit animal. Une coïncidence voulut que Mirou disparût le même jour. On ne le revit plus. Lassé de tant de visites, rebuté de tant de sottise et revenu du succès, peut-être avait-il gagné les futaies hospitalières du Pendu, ravi de retourner à l'état sauvage après avoir vu de près la malfaisante ineptie des hommes — Mirou était un chat paisible — ou bien, peut-être, averti par son instinct des mauvais projets mûris à son égard, avait-il prudemment cherché un autre gîte.

On déplora ce départ; mais cette fuite mystérieuse comme le reste ne délivra pas la malade. Mirou avait beau s'être éclipsé, son âme maléfique demeurait dans le Clos, et, dans les solives du plafond, l'insidieuse voix nasillait toujours : « As-tu bien déjeuné, Babaud ? Il tombera de l'eau ce soir ». La pauvre Monier, butée dans son idée qu'on lui avait jeté un sort, râlait et délirait, appelant à son aide Jésus, Marie, saint Ambroise et saint Pancrace. Son état devint si grave que le pharmacien lui-même cessa de plaisanter et de ricaner sa facétie coutumière :

— Cette Babaud Monier!... il n'y a que les vieilles filles dont le chat parle!

C'est alors que la situation s'aggrava d'un fait étrange, qui prouve à quel point il y avait de la sorcellerie là-dedans. Il y avait une quinzaine de jours que Babaud était au lit, agitée et fiévreuse; la mère Ledun, la matelassière, et Lisa Henriot, la fileuse, la veillaient.

Un matin, vers quatre heures (on était en août), Lisa Henriot entendit comme un bruit au-dessus de sa tête, un bruit de pas clopinant et mou : Quelqu'un marchait dans le grenier. Elle avisait la Ledun assoupie auprès d'elle, et s'étant consultées, les deux femmes décidèrent qu'on irait voir.

On applique l'échelle à la trappe. Élisa, la plus brave, se hasarde : une chose voletante et à moitié rampante cherche à fuir devant son approche; cela boitille et cela sautèle; c'est quelque chose de noirâtre et d'informe et qui luit par places comme phosphorescent; cela se réfugie dans la paille. Deux yeux jaunes regardent Élisa, et dans le grenier baigné de clair-obscur, la Henriot défaillante avance une main; un formidable coup de bec lui entame le pouce, un effroi d'ailes lui soufflette la joue, et, plus morte que vive, la Henriot dégringole l'échelle, la main endolorie et saignante.

— Jésus, Marie, qu'est-ce qu'il y a?

— Y a, qu'y a une bête affreuse dans le grenier, quéque chose qui mord et qui pince et dont

les yeux brillent comme braise; pour moi, c'est d'ça que meurt cette pauvre Monier: c'est une bête ensorcelée, ça clapote et ça volette comme un hibou.

— C'est-y possible! elle vous a ben arrangée, c'te bête!

— Pour moi, c'est ça qui jabote et qui dit des mauvaises paroles pour endéver le monde; c'est peut-être l'âme de Mirou?

Dès six heures, les voisins étaient prévenus; Malroux, le forgeron, et un garçon de ferme prenaient sur eux de monter dans le grenier. On les entendait donner la chasse à la bête, ils redescendaient tenant par le bout des ailes une espèce de chouette piaulante et sanguinolente, un gros oiseau, on eût dit roussi par la flamme, noirci par la suie, quelque bête rôtie par un incendie ou échappée de l'enfer. Cela ouvrait un gros bec noir d'où pendait une lourde langue grisâtre, et cela dardait de larges prunelles jaunes en poussant des cris plaintifs; sous le ventre, quand les plumes s'écartaient, la bête apparaissait bleu clair et rose vif, et le dessous de ses ailes s'attendrissait de jaune pâle.

Des femmes crurent s'évanouir : « C'est ce sacré Mirou qui s'est changé en chouette: il a jeté un sort à sa pauv'maîtresse! »

Comme il sied de punir les sorciers et comme le ressentiment populaire n'admet pas l'inexpli-

cable, on tordit le cou à la bête, d'abord, puis on la cloua à la porte du logis, deux clous dans les ailes et un clou au cœur, — ce qui n'empêcha pas Babaud Monier de trépasser la nuit suivante, en entendant toujours son chat Mirou la tutoyer et l'appeler par son nom.

❀ ❀ ❀

II

LE PERROQUET DE MADAME GERMONT

Depuis trois mois, Babaud Monier était morte et le logis de la vieille fille était fermé.

Personne ne s'était soucié de prendre la succession de Babaud. Une masure où les chats parlent comme des personnes naturelles et se changent tout à coup en oiseaux est suspecte dans tous les pays du monde, et plus particulièrement en Normandie où la superstition n'a pas encore dit son dernier mot.

Le *Clos Muré* retournait donc gaiement à l'état sauvage. Ses vieux pommiers ployaient sous le poids de leurs pommes devenues amères : la marmaille du quartier dédaignait de les marauder. Par la porte charretière, ouverte à tout venant, la vieille cour abandonnée se découvrait envahie d'herbes folles où éclatait, çà et là, le rose fripé

des roses trémières ou le pourpre orangé des grands lis devenus plus rares. Les mauvaises plantes peu à peu les étouffaient.

Foisonnante de corolles, de papillons, de grandes herbes et de lumière, l'enceinte du Clos apparaissait comme un lieu enchanté. Personne n'y entrait pourtant. Le Clos était gardé par un mauvais souvenir, et puis aussi par une équivoque présence; les ailes dépenaillées, déplumées de la mauvaise bête clouée par le forgeron Malroux sur le vantail de la porte, l'espèce de chouette noirâtre au duvet phosphorescent, dans laquelle les commères avaient voulu retrouver l'âme de Mirou, le chat sorcier.

Depuis trois mois l'affreuse bête pourrissait là sous le soleil et sous la pluie, un clou à travers le corps, les deux autres plantés dans les ailes, et peu à peu la charogne immonde se desséchait. Elle s'aplatissait, puante et lamentable, son minable petit squelette apparent maintenant sous la peau crevée, vaguement agité par un grouillement d'helminthes, son triste bec rempli de sang durci, et son image hantait le sommeil des vieilles de Moreux.

Parfois, un gamin passait devant la grande porte, décochait une pierre à l'oiseau fantôme, et tout le ressentiment de la ville se soulageait dans ce caillou jeté. La vieille Babaud, elle, dormait au cimetière, dans la fosse commune, comme il

sied à une pauvre servante qui pendant soixante-dix ans a vécu dans l'humilité.

Or, voilà que, vers la mi-novembre, Aldric Gromare, fermier de Mme Germont sur la commune de Nointot-les-Fossés, s'en revenait du marché de Moreux. Il regagnait la route de Dieppe et avait coupé par le quartier des filatures, dit la Queue-de-Renard. Il passait devant le *Clos Muré* et, devant la porte charretière ouverte, son avarice de paysan s'émotionnait au gâchis de toutes ces pommes pourrissant en pure perte, comme son instinct de cultivateur s'indignait devant tous ces pommiers non gaulés. Il entrait pour évaluer l'argent galvaudé là par un « feignant » de tenancier, goûtait une pomme, faisait la grimace, et avisait tout à coup le squelette de l'oiseau crucifié :

— B'en ? qué qu' c'est qu' cha ? V'là une chouette qui n'ressemble point aux oiseaux d' son espèce.

Comme Aldric Gromare était, de sa nature, inquisiteur et tracassier, il gravissait les cinq marches de l'escalier de la Babaud, et venait flairer l'objet de près :

— Hé ! bon Dieu ! C'est Aramin, l'perroquet d' not' dame ! Elle, qui l'a si longtemps cherché ; le perroquet de Mme Germont crucifié comme un chat-huant, à la porte de ce taudis, dans c'verger d' pommes empoisonnées, qué malheu' ! Si alle

savait ça, ben sûr qu'alle en f'rait une maladie; elle qu'aimait tant son Aramin, et qu' c'était du vin sucré, et qu' c'était des biscottes et des figues mûres à la saison, et des grains de raisin qui li picorait su la bouche, quasi comme un amoureux, et qu' j'en étions scandalisé, son Aramin pourrissant là comme une bête, un animal si soigné, si choyé qu'alle a fait tambouriner dans trois communes! Ah! ben sûr, que si alle apprend c' qu'est devenu son perroquet, alle intentera un procès à la ville, alle n'est pas femme à lâcher prise, alle en a l'moyen; mais c'est pas moi qu'j'irai lui dire! Alle s'rait femme à m'mettre dehors moi et les éfants et à nous r'tirer de la ferme; c'est pas moi, ben sûr, qui irai lui crever l'cœur, à notre maîtresse. Qu'ils lui ont crucifié son perroquet comme not'Seigneur, les brigands de brigands, faut-y qu'y ait des gens qu'aient d'la mauvaiseté! Pauv' Aramin, qu'est-ce qu'aurait dit que tu pourrirais comme une taupe à la porte d'une grange, toi qu'étais plus dorloté cheu nous que l'neveu d'un roi? J'voudrais ben savoir comment qu' c'est arrivé.

Le paysan, rebroussant chemin, descendait vers les filatures; il hésitait entre la forge du maréchal-ferrant et l'échoppe du perruquier. Il se décidait pour le cabaret.

La Mme Germont dont le fermier venait de reconnaître le perroquet, était la châtelaine de

Nointot-les-Fossés. Elle y habitait, huit mois de l'année, une espèce de grande baraque à deux étages, flanquée d'une tour à toit pointu et qui n'avait rien de seigneurial que son parc. La maison, une vraie caserne avec sa facade de vingt fenêtres, datait du plus mauvais Louis-Philippe; la tour feutrée de lierre et de glycine était un ancien colombier. Ses fenêtres à meneaux et ses anciennes douves permettaient de donner au logis le nom de château. Le parc commandait cinq fermes et était d'un bon rapport. Mme Germont en était usufruitière.

C'était une femme de soixante ans, bien conservée, qui avait dû être belle; sa tournure restait jeune. Elle était très fière de son pied et de ses bras qu'elle avait très blancs. Mme Germont avait été épousée; la société de la ville ne la voyait pas.

On prétendait qu'elle avait été au théâtre; ses allures ne démentaient pas l'opinion. Mme Germont demeurait très coquette; elle affichait dans sa toilette un luxe soigné que n'admet pas la province. Mme Germont s'habillait à Rouen; ce fait de ne point faire travailler les couturières de la ville indisposait les autres femmes. Il mécontentait aussi les fournisseurs.

Mme Germont y faisait pourtant à elle seule plus de dépense que la mairesse et les deux femmes de notaires; car, fanfreluchense et bijoutière, toujours en quête d'un nœud, d'un ruban,

d'une fleur pour un chapeau, d'une chaîne ou d'une bague à réparer, d'une pièce d'étoffe à rassortir, on ne voyait que son coupé sur la route de Nointot à la ville, et les chevaux de Mme Germont (elle attelait à deux) stationnaient toujours devant Mme Clara Muguet, modiste, devant Enard, l'orfèvre, ou devant les pâtissiers.

Mme Germont était gourmande. Tous ses défauts, montrés sans aucune hypocrisie, achevaient de la compromettre dans l'esprit des personnes bien pensantes; Mme Germont, d'ailleurs, ne paraissait pas en peine d'une opinion que son mariage lui avait aliénée.

Quand M. Germont, vieux garçon, sexagénaire à l'héritage guetté par trois neveux mariés et établis dans le pays, amena cette belle jeune femme de trente ans à peine et l'installa à Nointot, ce fut un tollé général dans toute la contrée. Il fallait être une aventurière pour s'être fait épouser par ce vieillard : la différence d'âge qu'il y avait entre eux condamnait d'avance la jeune femme; elle n'obéissait qu'à l'intérêt. L'arrondissement, travaillé par les neveux de M. Germont et les familles de leurs femmes, décida qu'on ne verrait point la nouvelle venue; son mariage avait déjà gendarmé la province, ses allures et sa jeunesse achevèrent d'indigner les consciences.

Mme Germont était jolie, élégante : sa mise originale déroutait les idées reçues. Le vieux

M. Germont, très épris, aimait à la voir parée. Aux bijoux de sa corbeille, il en ajoutait d'autres : Mme Germont dépensait sans compter. Il n'en faut pas plus, en Normandie, pour déprécier une femme. On ne rendit pas les visites de noce au château. Pis, Mme Germont fit installer une salle de bain dans l'ancien colombier. Etaient-ce assez là des mœurs de courtisane !

Mme Germont se consolait en montant à cheval et en passant deux mois à Dieppe, que venait d'adopter la famille royale.

Puis M. Germont mourut et laissa la jouissance de Nointot et l'usufruit de toute sa fortune à sa femme. Les neveux crurent étouffer de rage, mais le testament était en règle, inattaquable. Il leur fallait donc attendre la mort de cette gueuse, car elle était bien trop fine pour se remarier. Elle y eût perdu cinquante mille francs de rente.

La ville ne fut pas désarmée ; elle se hérissa au contraire d'une malveillance érupée vis-à-vis de cette fortune qu'elle considérait comme un dol. Elle fit sa cause de celle des héritiers Germont. En province, il ne faut toucher ni à la propriété ni à la famille.

La veuve prit son parti de son isolement ; elle invita des Rouennais à l'époque des chasses. Le château s'emplit, pendant trois mois, de fanfares et d'aboiements de meutes, et, le reste du temps, pour tuer son ennui, elle reçut à sa table le curé,

le médecin et même le vétérinaire et quelquefois des fermiers.

Le pays lui prêta des amants.

Si l'opinion ne retroussa pas la soutane du desservant de Nointot, elle ne fut pas sans friper son rabat (l'abbé Maujan avait trente-cinq ans et était bien fait de sa personne), et elle fut sans scrupules pour les autres familiers. Elle colla successivement dans le lit de la veuve le vétérinaire, M. Tubœuf, un petit roux musclé, frais émoulu de l'école d'Alfortville, qui soignait le bétail de l'étable et les chevaux de l'écurie ; l'instituteur, M. Daniel, qui n'était pourtant ni jeune ni ragoûtant avec ses yeux chassieux et ses cheveux rares, et, simultanément, tous les fils des fermiers. On lui prêta même des valets d'écurie et on ne lui fit pas grâce de son cocher. Quiconque au château eut le poil dru, l'œil luisant et un brin de moustache, obtint immédiatement de l'opinion publique les faveurs de Mme Germont. C'est ainsi que se venge la province, anonymement et lâchement. Malheur à qui n'a pas su lui plaire ! il est impitoyablement sacrifié. Puis la cinquantaine avait sonné pour la veuve. Toujours coquette, Mme Germont s'était jetée dans les bonnes œuvres : la dévotion lui avait été un port. Avec les premières rides et un peu de poil au menton, il avait bien fallu admettre que c'était enfin Dieu que Mme Germont allait chercher à l'église. L'opinion

s'adoucit un peu devant ses aumônes. Le don d'une cloche à l'abbaye de Moreux la rapprocha des salons de la ville. Le haut clergé s'entremit. Il y eut échange de visites entre le château et quelques maisons au premier de l'An, à Pâques et aux fêtes carillonnées, mais on se garda de l'intimité.

C'est alors qu'Aramin vint à propos pour alimenter le besoin de médisance et de moquerie dont la province est travaillée ; ce fut une joie de clabauder sur le dernier caprice de cette vieille folle !

Mme Germont avait rapporté de Rouen un magnifique ara, nuancé de rose vif et de bleu clair, une véritable fleur vivante, dont les ailes, teintées de jaune pâle, se déployaient comme deux flammes et dont toutes les couleurs au soleil semblaient fleurir et s'embraser. La vieille dame avait reporté sur le perroquet tous les besoins d'expansion d'une jeunesse tumultueuse et justement soupçonnée. Elle affichait pour cette bestiole une extravagante tendresse.

Comme le disait M. Pintois, le juge de paix : *Caracalla était égalé. Cette femme était digne de vivre sous la décadence romaine : c'était du fétichisme et du pire, de la zoolâtrie, puant la fille de joie à plein nez !*

Aramin avait un perchoir d'ébène, un autre en bois de citronnier ; il ne quittait ni jour ni nuit sa maîtresse. Il dormait dans son cabinet de toilette. Une femme de chambre congédiée assurait

« dans son lit, son bec noir à côté de la tête de Madame, sur le même oreiller ». En tout cas, il mangeait à table avec elle, buvait dans son verre, mangeait du raisin sur ses lèvres. On aurait dit deux amoureux : l'office était scandalisé. Il lui arrivait de l'emporter avec elle à la ville, dans son coupé, et on l'avait vue descendre chez les fournisseurs et s'asseoir dans les boutiques avec son perroquet sur le poing. Spectacle sans précédent et qui ameutait les gamins aux devantures. D'ailleurs, elle ne passait pas une minute sans le bécoter.

Il s'appelait Aramin, comme un Turc. Un nom d'émir à un perroquet, cela révélait-t-il assez une âme d'odalisque ! Et, dernière folie, elle avait fait faire, pour l'emmener en promenade, une petite chaînette d'or, semée de rubis, qu'un anneau de jade lui fixait à la patte. C'est ce précieux Aramin qui avait disparu, le 14 juillet, pendant le feu d'artifice tiré sur la pelouse du château. Une malencontreuse fusée, tombée dans le cabinet de toilette par une fenêtre ouverte y avait allumé les peignoirs de Mme Germont, et toutes les penderies avaient flambé. Aramin avait dû rôtir avec, car on ne l'avait jamais revu.

On crut longtemps qu'il avait fui par la fenêtre et gagné les ombrages du parc. Longtemps, l'inconsolable Mme Germont s'était bercée de cet espoir. On fouilla tout le domaine, puis on battit

la campagne, les bois et les fermes. Les recherches avaient été poussées jusque dans les communes voisines. Aramin fut tambouriné par le garde-champêtre, sur la place des villages, et de fortes récompenses furent clamées et claironnées... Nouvel oiseau phénix, Aramin n'avait jamais reparu.

Aldric Gromare, attablé à la *Branche de houx*, entre le forgeron Malroux et Bricou, perruquier, terminait son enquête. Le cerveau un peu chaviré d'émotion et aussi de tant de rincettes et de pousse-café, Aldric comprenait maintenant quelle voix nasillait : « *Il tombera de l'eau ce soir. Les prés sont verts, le ciel est noir* », quand Babaud Monier et les autres commères s'éberluaient à regarder le chat Mirou, sorcier et ventriloque. Il savait aussi pourquoi l'affreux oiseau de *malhu, qui taraudait* dans le grenier et qu'on avait cloué au vantail de la porte comme une bête jeteuse de sorts et maléfique, avait les plumes roussies et noircies par la flamme. Cette bête-là était échappée d'un incendie et non pas de l'enfer. Ce pauvre Aramin, surpris et aveuglé par les flammes, s'était envolé à tire-d'aile dans la campagne ; il avait fui sous le ciel nocturne, éperdu et épouvanté, toujours droit devant lui, et à l'aube, s'était réfugié par une lucarne ouverte dans le grenier de Babaud Monier.

Abruti de terreur, il y était demeuré un mois, tapi dans l'ombre, s'y nourrissant de graines et de fruits là entassés. Par moment, il y jacassait son

caquetage appris de perroquet. Jusqu'au jour où la bêtise populaire le chargea des crimes prêtés à Mirou, le chat sorcier.

— C'te pauv' bête ! Ah ! ben sûr que j' n'irai point l'dire à madame ; elle qui l'aimait quasi comme son éfant ! Alle s'rait capable d'en périr, si alle savait c'que son Aramin a enduré ; l'ont-y fait *soffrir*, l'ont-y fait *soffrir* ! Ah ! les brutes !

Et il se retirait après avoir réglé les tournées.

Aldric Gromare reprenait le chemin de la ferme ; mais, en homme avisé, dès la nuit noire, il revenait sur ses pas, pénétrait dans le Clos Muré, déclouait le pitoyable squelette et l'emportait précieusement roulé dans sa blouse.

A quelque temps de là, il le retrouvait, comme par hasard, dans la charpente d'une de ses granges et, avec mille précautions, en prévenait cette bonne Mme Germont. Celle-ci fondait en larmes, demandait à voir la chère dépouille, prenait une crise de nerfs devant l'horrible chose et se décidait à la faire incinérer.

Une urne d'albâtre recueillait les cendres de l'oiseau martyr. Elle orne encore la cheminée de la chambre de Mme Germont.

Maître Aldric Gromare, pour avoir retrouvé les restes d'Aramin dans sa grange, a été diminué de cinq francs sur son loyer annuel.

Moralité : il faut toujours duper les cœurs généreux. Il n'y a pas de bonheur sans mensonge.

III

HOGUEMORE

Le fantastique des bêtes, leur rôle mystérieux et parfois efficace dans les circonstances graves ou définitives de notre vie; leur intervention quasi tutélaire aux tournants dangereux de certaines existences; leur apparition comme providentielle; toutes choses étranges, imprévues et inexplicables, où la naïveté des peuples enfants voulut voir la présence de fées et de dieux, j'en ai, un jour, profondément ressenti les effets, et dans une stupeur enivrée d'épouvante, j'ai pu mesurer, à la puissance de l'enchantement subi, combien la race aryenne est encore vivace dans un petit collégien normand.

Je pouvais avoir de douze à treize ans. J'étais interne dans un lycée de Paris, à Henri IV, je crois; le lycée Henri IV, dont les préaux de

récréation sentaient planer sur eux l'ombre amincie ou dense de la vieille tour Clovis. Les grandes vacances, je les passais en Normandie : un mois chez les miens, dans la petite ville de la côte où j'ai grandi ; quinze jours chez ma grand'-mère, aux environs de Rouen ; la dernière quinzaine de septembre, chez une sœur de mon père, demeurée veuve avec une fille de cinq ans plus jeune que moi, ma tante d'Epresménil.

Ma tante d'Epresménil, blonde, pâle et intéressante avec ses boucles à l'anglaise et ses éternels crêpes noirs, habitait sur les hauts plateaux de Criquebeuf, entre Étretat et Le Havre, une espèce de château environné de fermes, lesquelles n'empêchaient pas de faire du domaine de ma tante l'endroit le plus triste et le plus isolé de la région.

Le château s'appelait Hoguemore et la propriété avait toute la mélancolie de ce nom. Était-ce le voisinage de la mer, dont on sentait déferler le grand souffle et qui mettait aux feuilles comme un goût de sel, ou la détresse infinie de toutes ces terres labourées, au milieu desquelles Hoguemore apparaissait comme une île, cerné à deux lieues à la ronde de cultures de lin, de seigle, de luzerne et de colza? Mais au milieu de cet océan de récoltes, devant la morne étendue de ces plaines bornées à l'ouest par la Manche et que jalonnaient de rares clochers de villages aux autres points cardinaux, ma cousine Cécile et moi périssions

d'ennui dans Hoguemore : la situation éventée en était, prétendait-on, d'une salubrité parfaite pour nos jeunes poumons.

A vrai dire, Hoguemore était plutôt une maison de campagne qu'un château. Quoique bâtie en 1840, la demeure était de style Louis XIII. De beaux encadrements de pierre se détachaient sur le rose des briques et un double avant-corps, se renflant à chaque extrémité de la maison, y tenait lieu de tourelles. Un immense perron de cinq degrés surélevait Hoguemore dans toute sa longueur ; toutes les pièces du rez-de-chaussée s'ouvraient sur le perron, par de hautes portes-fenêtres et de forts volets intérieurs n'empêchaient pas qu'on ne fût dans les salons du bas comme dans une lanterne, avec les perspectives du parc encadrées dans toutes les vitres.

Tout cela faisait de Hoguemore un endroit assez lugubre, mais la détresse en était surtout, pour moi, dans les horizons, ces immuables horizons de terres labourées, apparus au bout d'une allée, à l'extrémité d'une pelouse, et faisant du parc un îlot de verdure, au milieu de la monotonie des champs.

Toutes ces tristesses seyaient bien à la beauté de ma tante d'Epresménil ; sa langueur de blonde rêveuse et indolente, l'éclat de son teint, rehaussé par ses voiles de deuil, trouvaient un cadre à souhait dans les hautes pièces de Hoguemore.

Ma tante d'Epresménil n'avait pas plus de vingt-huit ans, ma cousine Cécile en avait six. Romanesque, du romanesque sentimental et un peu niais de cette époque et grande liseuse de George Sand, ma tante d'Epresménil dévorait alors tous les romans de Feuillet et s'attardait, très avant dans la nuit, à jouer au piano du Chopin et du Schumann. Elle promenait ses regrets avec grâce, plus peut-être pour la galerie que par amour du défunt, qui l'avait rendue fort malheureuse, et sans aucun cabotinage mais parce que, très femme, elle s'était fait une attitude de sa douleur.

Dans le pays, on l'appelait la *Veuve*. Un profond respect entourait Mme d'Epresménil.

Ce veuvage, noblement porté, devait la conduire, quelques années plus tard, à un riche mariage. Ma tante d'Epresménil ramassait, un matin, trois millions dans la traîne de sa robe de deuil : les épouseurs de province apprécient les femmes fidèles.

Pour le moment, ma tante d'Epresménil, un peu captive de ses fermiers qui l'auraient payée plutôt mal s'ils ne l'avaient sentie sur leur dos, passait à Hoguemore huit mois de l'année. Mon oncle d'Epresménil avait quelque peu grevé ses biens d'hypothèques, et la jeune femme avait à cœur de les éteindre. C'était une femme de tête, qui, toute sentimentale qu'elle fût, savait qu'il n'y a rien sans situation établie, et, Normande

avant tout, aimait les placements sûrs et les rentes nettes.

Elle se sacrifiait, disait-elle, à sa fille, et, par raison, habitait Hoguemore, où elle ne s'amusait guère. Je crois même, entre nous, qu'elle y mourait de peur.

La demeure, du reste, était des plus isolées : 500 mètres la séparaient de la ferme la plus proche et le personnel du château était des plus réduits, toujours par raison d'économie. Les hommes couchaient dans les communs, au-dessus des écuries, à l'exception de Jean, le valet de chambre, logé sous les combles avec la femme de chambre et la cuisinière. Il n'y avait donc qu'un homme au château, car mes douze ans à moi ne comptaient guère, et encore ne passais-je que quinze jours par an à Hoguemore.

La maison était donc occupée par quatre femmes, confiées à la garde de Jean.

Ma tante elle-même trouvait cette garde insuffisante, car, la nuit close, nous ne nous attardions guère dans les salons du rez-de-chaussée. Le dessert expédié, la table encore servie, on montait dans la chambre de ma tante, laquelle, vaste, aérée, exactement de mêmes proportions que le salon, commandait tout le palier du premier, et ouvrait les deux battants de sa porte sur les marches de l'escalier d'honneur.

En sortant de chez elle, le matin, Mme d'Epres-

ménil en embrassait du regard l'énorme cage, et jusqu'aux panoplies du vestibule d'en bas, reflétées dans le damier noir et blanc des dalles.

J'occupais une petite chambre, à côté de celle de ma tante; nous montions à huit heures et demie. On couchait Cécile à neuf. Mme d'Epresménil me supportait auprès d'elle jusqu'à dix, et, pendant qu'enfoncé dans quelque livre illustré, je me passionnais pour les malheurs immérités d'un courage soupçonné ou d'une vertu méconnue, ma tante, elle, assise au piano, trompait les aspirations de son âme romanesque et dépareillée dans quelque valse de Chopin ou quelque rêverie de Schumann.

Or, un soir, — c'était vers le 25 septembre, — un temps orageusement lourd avait pesé toute la journée. Dans le parc engourdi de chaleur, où pas un souffle d'air ne remuait une feuille, nous étions restés jusqu'à quatre heures, réfugiés, ma tante, ma cousine et moi, au plus profond de la futaie : l'ombre verte n'y donnait plus de fraîcheur. Impossible de rester au château : on respirait du feu dans les pièces, du feu sur les pelouses et dans les allées découvertes ; et c'était, avec les tempes sèches et bourdonnantes, une soif que rien ne pouvait éteindre, une angoisse opprimante, sous un ciel jaune et bas, un ciel, on eût dit, obscurci de cendre et dont l'éclairage faux rappelait celui des Primitifs dans les agonies

du Golgotha. Vers cinq heures, de grosses gouttes s'étaient mises à tomber, puis une pluie torrentielle. Nous avions dû regagner la maison sous une ondée cinglante ; le ciel avait crevé avec des roulements de tonnerre, des fracas de foudre, des illuminations d'éclairs, et toute la campagne avait respiré. La pluie était tombée pendant trois heures, bue, on aurait dit, jouisseusement par la terre. Maintenant, dans le parc hanté d'une odeur d'ozone, c'était le bruit des gouttes perlant de feuille en feuille, le souffle humide et comme apaisé de la verdure heureuse, une joie de rajeunissement de la campagne mouillée, et dans le ciel lavé, balayé de nuages couleur de nacre, la limpidité d'une lune de cristal.

Oh ! ce clair de lune de septembre après ce soir d'orage ! Comme on voyait loin, loin sur le plateau des fermes !

Nous étions, ma tante et moi, dans sa chambre. Par les fenêtres grandes ouvertes montait une senteur fine de lierre humide et de chèvrefeuille. Il devait être très tard, un peu plus de onze heures. Dans la maison endormie, ma tante d'Epresménil me laissait lire auprès d'elle. Elle n'avait pas touché son piano, ce soir ; la pluie l'avait détendue de bien-être, et comme une grande fleur épanouie, silencieuse et molle, elle s'abandonnait à l'enchantement du silence et de la nuit.

Moi, je lisais. C'était, je me souviens, une

histoire de fées ; l'histoire hallucinante et passionnante d'une princesse errante et fugitive à travers les régions périlleuses d'un royaume ennemi. Florimonde avait fui, emportée malgré elle dans le vent d'une panique, ses armées en déroute l'avaient entraînée, elle et son chariot de guerre, sur un territoire inconnu. Assaillie, là, par des hordes sauvages, elle n'avait dû son salut qu'au dévouement de sa nourrice et avait pris à travers champs. Elle avait escaladé des haies, franchi des fossés, durant des jours et des nuits, rôdé à travers des marécages et longé des fondrières hantées d'étranges feux follets. Maintenant, elle était parvenue dans un bois, un bois humide et rouillé de novembre, aux vieux arbres vêtus de mousse et dont le sol suintait en criant sous les pas. Dans ce bois pourri et gras, elle suivait entre de hauts talus une avenue de grands arbres, une avenue obscure et droite qui s'enfonçait dans une ombre d'heure en heure plus dense, interminable, et d'heure en heure, le sol mouillé collait davantage à ses pas.

Mystérieuse allée! le sol gluant en remuait maintenant d'une façon inquiétante. Un grouillement immonde pullulait sous ses pas : des petites formes noires, sautant d'un bond à travers le chemin, se croisaient d'un talus à l'autre. Visqueuses et froides, la princesse les sentait grimper le long de ses chevilles et retomber dans l'herbe avec un

bruit mou. Cela rampait et sautelait à demi, et parmi toutes ces choses vaguement animées et flasques, la princesse écœurée se sentait défaillir. L'allée obscure était envahie de crapauds ; ils étaient légion, ils peuplaient le creux des racines et les talus d'herbes molles. Elle en avait maintenant jusqu'aux genoux, et c'était dans la nuit d'automne une marée mouvante et innombrable.

Or, dans le silence de la maison déserte un cri plaintif et doux tout à coup s'éleva, et, en même temps, comme le frôlement d'une chose pesante fut entendu par nous : quelque chose de mou montait l'escalier !

J'avais les tempes moites ; ma tante, elle aussi, s'était dressée, toute pâle. Délibérément, elle ouvrait toute grande la porte qui commandait l'escalier d'honneur. Les marches étaient toutes blanches de lune. En bas, dans le vestibule, la porte d'entrée béait toute grande ouverte, donnant sur l'enchantement du parc. Sur les degrés de l'escalier. quelque chose de grisâtre ascensionnait lourdement.

Un crapaud était là, ses petites pattes escaladaient péniblement chaque marche : son ventre blême s'étalait, flasque, en s'y posant. La bête venait évidemment du dehors. Mais qui avait ouvert la porte du rez-de-chaussée ? Ma tante regardait la pendule : elle marquait minuit moins dix. Il y avait quelqu'un dans la maison ; un

malfaiteur, plusieurs peut-être, s'étaient introduits dans la demeure et nous étions seuls avec deux femmes et le vieux Jean !

Ma tante sonnait et sonnait encore. Des carillons exaspérés emplirent toute la maison. Les bonnes furent longues à descendre. En bas, on entendait courir dans les salons. Nous n'osions faire un mouvement. La cuisinière descendit la première. La vue de la porte ouverte la figea; puis vint Rosa, la femme de chambre. Jean avait découché, car on eut beau sonner, il ne vint pas. Ma tante ayant pris un vieux pistolet s'efforçait d'en manœuvrer la batterie. Sur le palier les domestiques défaillaient à demi-mortes. Et le crapaud montait toujours. La demeure paraissait agrandie de silence. On entendait nos dents claquer de terreur.

En bas, les allées et venues cessèrent. Tout à coup, un fracas de vitres brisées s'éteignait dans un vacarme de volets qu'on refermait.

Ce fut une nuit terrible. Le lendemain, on trouva l'office et la salle à manger dévalisés; on avait enlevé toute l'argenterie et une pendule de Boulle à laquelle ma tante attachait un grand prix. Les malfaiteurs, dérangés par les sonneries exaspérées de ma tante, avaient fui par une fenêtre de l'office. Jean, le vieux valet de chambre, fut retrouvé noyé dans un fossé du parc. C'était un coureur de guilledou. On avait dû l'attirer dehors

par l'appeau de quelque cotillon. On connaissait ses habitudes; les malfaiteurs étaient du pays.

Que serait-il advenu de nous sans le crapaud providentiel et donneur d'alarme?

Coïncidence de cette lecture hallucinante et de cette tutélaire intervention d'un crapaud : il y a dans certains hasards, des affinités indéniables.

IV

LES OIES DE PIROU

L'automne dernier, je passai quinze jours en Basse-Normandie, entre Coutances et Lessay, chez un ami.

Bélin vit, aujourd'hui, retiré dans le Cotentin. Le pays est pittoresque et triste, éternellement battu par le vent d'ouest qui fait la mer remueuse et le ciel balayé de grosses nuées grises : les ciels de colère et de détresse dont le peintre Cottet fixe si impérieusement la vision dans ses études bretonnes. Entre un océan couleur de fiel (tant les récifs y échevèlent de goémons dans une eau trouble et sableuse) et la monotonie de pâturages désespérément verts, nous passions le temps à excursionner dans les environs. Il faut bien tuer les heures pendant ces longues journées d'automne campagnard ! Il n'était pas de

semaine où mon ami Maurice Bélin ne m'emmenât trois fois au moins visiter quelque ruine d'abbaye ou de château, vestiges moyenâgeux de splendeurs historiques dont le nombre atteste encore les interminables luttes des autochtones contre les envahisseurs normands.

Nous avions ainsi visité le château d'Argouges, où une tradition populaire place l'aventure héroïque de la Fée. La légende est presque la même que celle de Mélusine en Limousin.

Comme Lusignan, un sire d'Argouges, retour de la chasse, rencontre un soir, au bord d'une source, une dame d'une beauté merveilleuse. Il s'éprend d'elle et l'épouse sous l'expresse condition qu'il ne prononcera jamais plus le mot « Mort ». Le d'Argouges amoureux tient sa promesse et la mystérieuse épousée lui donne plusieurs enfants, jusqu'au matin où, dépité d'attendre, depuis une heure, sa femme attardée aux soins de sa parure : « *Belle dame* dit-il à la comtesse, *seriez bonne à aller chercher la Mort, car vous êtes bien longue en vos besognes* », et sur un cri déchirant, comme si on lui eût porté un coup mortel, la fée d'Argouges s'évaporait dans l'air. En fuyant, elle imprimait sa main sur la porte du château. Les cris lamentables de la victime retentissent encore dans les ruines d'Argouges : « *La mort! la mort!* ». pleure, le long des nuits, sous les étoiles d'hiver et les lunes d'avril, l'âme en peine de la fée.

C'est, à peu de chose près, je le répète, la légende des Lusignan; c'est aussi, dramatisée par le moyen âge, la fable exquise de Psyché; l'ordre transgressé entraîne la perte de l'être cher. Après Argouges, nous visitâmes Bânes, où la songerie populaire a brodé presque la même légende, en la prêtant cette fois à Marguerite de Champagne, femme de Philippe d'Argouges, seigneur de Crutot, et c'est ainsi qu'à travers le temps et l'espace, les mêmes imaginations se retrouvent incarnées, selon le terroir ou la race, dans différentes figures, — différentes d'apparence seulement, car l'âme humaine est identique, — et, sous tous les climats, mythologie du Nord, mythologie grecque ou panthéisme hindou, l'homme a presque la conception unique de la beauté et du symbole.

Mon ami Maurice Bélin est un Normand normannisant, féru de sa Normandie et fanatique de ses traditions. Il ne me faisait grâce d'aucune, et, très érudit, annotait pour ainsi dire chaque paysage de quelque récit fabuleux ou mélancolique. La nostalgie avait fini par me serrer le cœur. La tristesse de ces hauts plateaux et la solitude de leurs champs de genêts et d'ajoncs roussis par le vent d'ouest, l'isolement de ces petites criques à l'abandon, épousées jusqu'à ras du roc par une mer sournoise et sauvage; le deuil éternel de ces ciels bouleversés et bas et jusqu'à la stupeur douloureuse des vieux pommiers convulsés et tor-

dus, toute cette nature châtiée et en révolte contre la rudesse d'un climat hostile, tout cela avait fini par m'assombrir les idées et par tisser en moi une trame funèbre de rêves et de regrets, canevas merveilleux pour l'éclosion magique des fantômes du passé.

C'est sur cet incomparable état d'âme, né de l'ambiance des êtres et des choses, que les conteurs de légendes, qui sont des brodeurs à leur manière, établissent les plus belles tapisseries du romanesque et du merveilleux.

Un soir que nous rentrions à Lessay, par un de ces crépuscules équivoques et je dirai même sorciers, qui prêtent un caractère étrange à tout paysage et font menacer le tronc d'arbre et ricaner le rocher, un de ces mauvais crépuscules qui déforment, altèrent et transforment et vous font désirer, à l'horizon, des silhouettes de donjons et de clochers dentelés, nous débouchions au tournant d'un chemin devant une petite colline, moins qu'une colline, un mamelon empourpré de bruyères, où, parmi de vagues éboulis de terre, se devinaient des pans de mur et une tour effondrée.

Le ciel était d'un rouge de plaie avec des traînées d'or verdâtre de l'aspect le plus sulfureux. Sur cet horizon sinistre, la ruine s'imposait, torve et grandiose, embusquée là dans cette solitude comme une fée jeteuse de sorts. Nos mon-

tures elles-mêmes (nous étions à cheval), dressaient l'oreille et s'arrêtaient. Alors, Maurice me désignant les vieilles murailles :

— Pirou ! un des plus vieux châteaux de ce pays, une des plus étranges légendes aussi. Il fut habité par des fées. Ces fées étaient les filles d'un grand seigneur du temps ; elles avaient bâti le château de Pirou bien des années avant l'invasion normande, et elles y passaient leurs jours dans la plus édifiante communauté, cultivant les simples, composant des philtres, broyant des onguents et faisant des conjurations magiques pour secourir les pauvres, les malades et, dans leur détresse, les pèlerins voyageurs. Elles étaient déjà vieilles quand apparurent sur les côtes les premières barques des pirates. Troublées dans leur solitude par la descente des Normands et redoutant les violences des Barbares, elles imaginèrent pour s'y soustraire, de se transformer en *oies sauvages*. A la vue du premier casque pointu des envahisseurs, les fées de Pirou prirent leur vol. En oies sauvages ! Il n'est que la vieillesse et l'expérience pour inventer d'aussi admirables précautions ! Malgré leur métamorphose, les fées du Pirou n'abandonnèrent pas leur demeure. Pendant des siècles, tous les ans, le premier mars, une troupe d'oies sauvages revenait habiter les nids qu'elles s'étaient creusés dans les murs du château.

Il y a mieux. Vigneul Marville, à qui j'emprunte ces détails, ajoute ceux-ci : « *Lorsqu'il naissait un garçon dans l'illustre maison de Pirou, les mâles de ces oies, étalant leurs plus belles plumes grises, prenaient le haut du pavé dans les cours du château; mais naissait-il une fille, les femelles, en plumes plus blanches que neige, prenaient la droite sur les mâles. Que si cette fille devait être religieuse, on remarquait une de ces oies entre les autres, qui ne nichait point, mais demeurait solitaire dans un coin, mangeant peu et soupirant dans son cœur.* »

Mais il en est de cette légende comme des autres. Il y a plus de vingt ans que des butors de village ont détruit dans la muraille les nids des oies seigneuriales. Ces ruines n'abritent plus que des orfraies. Les dieux s'en vont et l'orgueil de l'homme s'en console, mais les tendres et les imaginatifs sentent peser plus douloureusement le vide des heures dans un temps désormais sans symbole et sans foi.

Chimériques, si l'on veut, cela je vous l'accorde, mais si compatissantes aux tristesses de nos destinées, les fées n'auraient jamais dû s'éloigner sans retour. C'était une douceur que d'y croire. Le mensonge est la seule raison de vivre ; il y a tant de douleurs ici-bas à plaindre et à alléger !

Nos chevaux avaient repris leur allure, et les

premiers toits de Lessay s'accusaient en ombres plus denses dans la grisaille de la nuit.

Ce fut un retour mélancolique.

Le hasard voulut qu'au dîner, la cuisinière de Maurice nous servît une oie. Farcie d'oignons, de marrons et de thym, elle était dorée et juteuse.

— La dernière fée de Pirou ! disais-je en faisant allusion à notre promenade.

— Ne goguenarde pas, faisait mon hôte, tu me brouillerais avec ma cuisinière. Anastasie serait tout à fait capable de me quitter. Les oies de Pirou sont très populaires, et le bas peuple y croit encore. Ah ! ils ont la superstition tenace ! Il n'y a pas dix ans que leur souvenir faisait encore une victime à Barqueville, un petit hameau voisin de Lessay. Nous l'avons traversé pour rentrer en ville.

— Non ! que me dis-tu là ?

— L'exacte vérité. Les oies de Pirou ont fait perdre la tête à une pauvre marchande de volailles et l'ont fait entrer à l'hospice de Lessay. Je crois même que la mère Bailhache y est encore.

— La mère Bailhache a vu les fées ?

— La mère Bailhache a vu mieux que les fées ; elle a vu ses propres oies... mais dans des conditions telles, que toi et moi aurions hurlé de peur. C'est une histoire tout à fait hoffmannesque. Un

concours de circonstances tout à fait imprévues y fit la réalité plus effarante qu'un conte fantastique. Tout le monde, ici, te la racontera. D'ailleurs la voici :

« La mère Bailhache, fermière, était une notoriété des marchés de Lessay et de Coutances. Depuis quarante ans, elle y apportait ses volailles le samedi et le mercredi. Je l'ai toujours connue. Dès ma plus tendre enfance, je me vois arrêté devant ses grands paniers pleins de piaillements de poules et de gloussements de canards. La mère Bailhache était presque une puissance, elle avait la plus belle clientèle de Lessay, et, quand une figure de cuisinière ne lui revenait pas, il lui arrivait très bien de refuser de lui vendre. La mère Bailhache était quinteuse et fantasque; elle ne souffrait pas le marchandage, et traitait en égales les plus grosses dames de la paroisse; mais, avec elle, on était toujours sûr d'être bien servi. Elle avait une façon de vous tâter la volaille au croupion qui était sans réplique. Mme Bailhache était la fournisseuse attitrée de la haute bourgeoisie. On se servait chez elle de père en fils; la mère Bailhache ne se souciait pas de vendre aux hôtels. Ma grand'mère et ma mère lui achetaient toujours l'oie de Noël et le dindon de Pâques.

« Pour populaires que soient, ici, les oies de Pirou, on n'en est pas moins friand de la chair de leurs pareilles; l'oie est, dans ce pays, le plat

classique et le régal des fêtes carillonnées de l'hiver : oies de Noël, oies du Jour de l'An et du jour des Rois.

« La mère Bailhache fournissait toujours les plus belles, et c'étaient, non seulement celles de sa ferme qu'elle promenait dans les marchés, mais aussi celles des environs qu'elle raflait deux mois d'avance pour les engraisser. L'hiver de 92, qui fut, comme tu le sais, très rigoureux, la mère Bailhache se trouvait à la tête d'un troupeau d'oies et de « jars », comme elle n'en avait pas eu depuis plusieurs années. La Noël tombait justement un vendredi. Le marché de Lessay qui a lieu le mercredi était pour elle un marché de grande vente. Elle distrayait dix oies de son troupeau, les plus grasses et les plus à point, et pour n'avoir pas à les pourchasser et à s'en saisir le matin du marché, pour les apporter enfin aux clients, bien blanches et bien nettes, elle avait l'idée de les enfermer dans son cellier.

« — Allez donc maintenant barboter dans vot' mare, sales bêtes !

« Et, ravie de son invention, sur un tour de clef donné à la serrure, la voilà vaquant aux soins de la ferme. Cela se passait le lundi soir, l'avant-veille du jour de marché.

« Le mardi, vers quatre heures, la mère Bailhache eut la curiosité d'aller voir comment se comportaient ses bêtes.

« Elle reprend son trousseau de clefs, ferraille dans la serrure et ouvre la porte. Quel spectacle ! Les dix oies gisaient inanimées. Le cou pendant, l'œil éteint, les ailes à demi ouvertes, les unes sur le ventre, les autres sur le dos, les dix oies de la mère Bailhache, la fine fleur de sa basse-cour jonchaient la terre battue du cellier.

« — Jésus-Marie ! s'écriait la vieille, on leur a jeté un sort ! ou bien c'est-y la belette qui les a étranglées ?

« Elle joint les mains, lève les bras au ciel, ameute la ferme, garçons de cour et servantes.

« Pas de traces de sang, donc pas de belettes. Les oies étaient encore toutes chaudes ; leurs pattes n'étaient pas encore raidies.

« Elles auront trop bâfré, car elles ont le ventre rond. C'est si vorace ce bétail-là !

« Et, comme la mère Bailhache, en Normande avisée, ne voulait pas perdre le bénéfice de ses oies, elle se mettait immédiatement à les plumer, installant tous les gens à la besogne. Les bêtes étant encore chaudes, il fallait en profiter ; elle les porterait à Lessay toutes nues et parées, comme les vendent les marchands de comestibles ; elle pouvait se permettre ça, la mère Bailhache, sa clientèle n'y verrait pas malice, et puis, ça enchanterait les cuisinières. Voilà les oisons plumés, mais comme rien ne gèle plus facilement que la volaille tuée, qu'on était le 21 décembre, et que ces vo-

latiles morts pouvaient tenter les rats, la mère Bailhache eut l'idée de faire transporter ses dix oies dans sa chambre : elle aurait l'œil dessus en dormant ; c'était déjà bien assez qu'elles eussent trépassé.

« On met les oies en tas dans un coin. La mère Bailhache se signe, se couche, éteint la chandelle et s'endort.

« La fenêtre de sa chambre était sans volets et sans rideaux, une lune d'hiver éclairait toute la pièce. Vers les minuit, de légers froissements, un bruit de pas mous, des vagissements et puis des plaintes éveillent la vieille femme en sursaut. Un grouillement de formes blêmes emplit un coin de sa chambre; ce sont des nudités sans nom, comme on en voit dans les cauchemars ; des cuisses grenues, des ailerons et des ventres. Cela rampe, essaye de voleter et sautèle dans un enchevêtrement obscène avec des cris plaintifs et des torsions bizarres; ce sont les crapauds ailés des *tentations de saint Antoine* et les gnomes à cous d'oiseaux des *Sabbats* de Goya. La mère Bailhache, les yeux écarquillés d'épouvante, croit que le diable est dans sa chambre. De longs cous plumés se tendent vers son lit, des becs la menacent et d'autres mordent ses draps, et dans cette horde d'êtres sautelants, contorsionnés et blêmes, la mère Bailhache reconnaît les spectres de ses oies, ses oies plumées et ressuscitées, fantômales, effa-

rantes, presque apocalyptiques d'imprévu et d'effroi.

« Les oies de Pirou ! Les gens de la ferme accourus à ses cris la trouvèrent claquant des dents et ressassant cette unique phrase avec la ténacité d'une folle : *Les oies de Pirou* !

« La mère Bailhache ne retrouva jamais la raison ; on dut la faire entrer à l'hospice. Les oies de Pirou l'y tourmentent encore.

« Et les oies, me direz-vous, ces malencontreuses oies magiques, qui les avait plongées dans ce sommeil étrange et pareil à la mort ? Mais elles-mêmes ! En se démenant dans le cellier, où la mère Bailhache mettait ses provisions d'hiver, elles avaient renversé un grand bocal de cerises à l'eau-de-vie ; le bocal s'était cassé, les cerises répandues et, en gloutonnes qu'elles sont, les oies s'étaient jetées sur l'aubaine, et s'étaient grisées comme des personnes naturelles. C'est ivres-mortes que les avait trouvées la fermière et, dans sa stupeur, sans même chercher d'où venait le dégât, c'est ivres-mortes que la mère Bailhache les avait fait plumer et porter dans sa chambre.

« Peu à peu dégrisées, et surtout ranimées par la sensation de la douleur, les malheureuses oies plumées vives avaient, en pleine nuit, réveillé la pauvre femme par leurs mouvements et leurs cris. »

Les oies de Pirou ! Il n'en faut pas plus pour accréditer une légende.

Du temps des belles dames

I

LA PARTIE DE VOLANTS

Nous sortions de Saint-Agricol.

Comme nous quittions le dernier degré de son curieux perron, une voiture s'y arrêtait, une voiture de maître comme on n'en voit qu'en province, de forme surannée, à la fois trop large et trop basse, et plutôt mal suspendue sur ses ressorts : une de ces antiques berlines qui, reléguées dans de vieilles remises, voient jucher des poules sur leurs banquettes et hospitalisent parfois des couvées de canards : je vous fais grâce des toiles d'araignées.

Celle-ci avait pour elle d'être relativement tenue. Son cocher, englouti dans une longue lévite, n'avait pas de moustache ; il avait la face impersonnelle et glabre des domestiques de bonne maison. Les cuivres des harnais luisaient ; les deux

chevaux de l'attelage avaient le poil brillant. Pour la province et le Midi, dont l'incurie est légendaire, c'était un équipage de haut luxe.

Un petit groom dégringolait du siège et ouvrait respectueusement la portière. Il en descendait une dame d'importance et de poids. Toute l'autorité des biens fonciers depuis longtemps étalés au soleil et toute la majesté d'une fortune héréditaire s'affirmaient dans la démarche et la robe de la dame.

Pas laide, d'ailleurs : la figure grasse et reposée d'une abbesse du siècle précédent, un joli profil empâté par la quarantaine et d'admirables yeux, des yeux de Provence aux prunelles veloutées et noires dont un regard appris amortissait l'éclat.

— Séverin, vous irez prendre mademoiselle au couvent et reviendrez ici dans une demi-heure.

Le groom avait refermé la portière, et d'un pas encore souple, malgré son embonpoint, la dame gravissait le perron de l'église. Elle passait près de nous sans nous voir. Ses longues paupières baissées n'avaient pas daigné relever pour nous le rideau de leurs cils : elle s'enfonçait sous le porche.

— Hein ! me faisait mon ami Marius Laparède ; hein ! tu l'as vue ? Ah ! le roi n'est pas son cousin ! Hein ! quelle figure de proue ! Elle grince plus à l'abordage que les *grignots* de navire qu'on voit dans les ports !

— Riche ?

— Tu le demandes? Elle pue le million. Cette arrogance! Elle est plus fière qu'un ostensoir. C'est Mme Cambares, la dame des Platanes, le plus beau domaine d'Avignon : je t'y conduirai. Oh! la vue qu'on a de là, sur la vallée du Rhône, c'est presque aussi beau que le panorama du Dom; tu ne vois pas Villeneuve, voilà toute la différence; mais tu découvres Sorgues et Barbentane, et quelle allée d'arbres, mon ami! On y a frais en plein midi. Le souffle du Ventoux évente la terrasse. En plein août, tu crois y respirer le vent de mer, le poumon s'y dilate comme sur la jetée de Marseille. C'est cette pécore, cette marmotteuse d'oremus et de mauvaises raisons (tu vois comme elle parle à ses gens), qui possède, aujourd'hui, la maison Cambares et l'allée de platanes, et le verger d'olives, et le jardin fleuriste, et le vivier avec tous ses poissons! Ah! pour un beau domaine, que c'est un beau domaine! Si tu avais vu la collection de pavots qu'y cultivait le beau-père, M. Honorat Cambares! Des pavots doubles, gros comme des choux-fleurs. On les venait voir de Tarascon et de Beaucaire, d'Arles même, que dis-je? d'Aix et de Salon, au temps qu'ils étaient en fleurs. Et cette mijaurée fait la loi à la ville; tout le pays est à ses pieds. Si ça ne fait pas pitié : une petite-fille de Trestaillon!

— Quel Trestaillon?

— Mais l'assassin du maréchal Brune, celui qui

mena la canaille à l'hôtel du Palais-Royal, où on l'assomma, le pauvre! On le tira de sa berline à la porte de l'Oulle; je t'ai fait voir l'hôtel sur la petite place : il y a une fontaine dans la cour. Ce Trestaillon était un ouvrier tanneur ou un boucher, je ne sais plus trop. Toujours, il maniait les bêtes, les assommait vivantes ou, mortes, triturait leurs peaux. Eh ! Mme Cambares, celle que tu as vue, la fille de Trestaillon, c'était sa grand'-mère.

— Non?

— Comme je te le dis.

— Mais alors, ce mariage?

— Ah! c'est là toute l'histoire. Ce mariage est une chance, un hasard inespéré qu'a eu Clara Balure. Oui, Clara Balure, c'était le nom de jeune fille de Mme Cambares. Elle a épousé le fils et les Platanes et le million, et, tout cela, grâce à une partie de volants. Ah ! ce fut un beau coup de raquette que donna, ce jour-là, la petite Trestaillon !

— Si tu voulais bien m'expliquer, Marius, en prenant par le commencement : tu embrouilles et bafouilles, et je n'y comprends goutte.

— Eh bien ! voilà !

Et mon àmi Marius me prenant par le bras :

— Clara Balure, celle que nous venons de voir, était la fille du conservateur des hypothèques. Son brave homme de père qui n'avait que sa place

et n'était point du pays, y avait épousé une Mlle Stéphanie Malitourne, fille d'un Malitourne cafetier sur la place Pétrarque, et sans y voir malice, le pauvre homme ; car ce Malitourne, lui, avait épousé la fille à Trestaillon, et, quoique bien dans ses affaires, il n'avait point l'estime du pays.

Un gendre d'assassin, ça se connaît tout de suite dans les petites villes. Je sais bien que Trestaillon ne fut pas le seul à faire le coup ; mais c'est le seul dont on cite le nom dans les histoires. Il y eut d'autres coupables, sûrement ; mais tous les Trestaillon inconnus furent trop heureux d'avoir le Trestaillon historique pour se réhabiliter sur son dos.

— Car la lâcheté des peuples, c'est leur justice ! Tu es éminemment philosophe, Marius.

— Donc, le père Balure, en sa qualité de nouveau venu dans le pays, se laissait embobeliner par le père Malitourne et sa fille, laquelle était un beau brin de femme, dans le genre de Mme Cambares. Il se mariait donc et faisait souche dans la petite Clara Balure. Comme c'etait un parfait honnête homme, obligeant envers le monde et de rapports on ne peut plus doux, cultivé, avec cela, et passionné d'antiquités romaines ; que Mme Balure, quoique née Malitourne, avait une parfaite tenue, une dévotion suffisante, qu'on n'avait jamais chuchoté quoi que ce fût sur elle et qu'elle

avait élevé sévèrement sa fille, on voulait bien oublier un peu la Trestaille, et la société, se départant de son rigorisme, consentit à les recevoir. Il faut dire aussi que cette petite Clara Balure était adorablement jolie. Blanche comme du lait, avec des yeux d'ombre et de caresse, de grands yeux aux cils lustrés comme des plumes d'oiseau et une bouche fraîche... une cerise qui s'ouvrait sur l'émail de petites dents ! C'était une vraie fille de Provence, une de ces *Mireïo* de Mistral, auprès desquelles tout homme se sent un mâle, une de ces créatures à la fois grecques et sarrazines qui fleurent l'idylle, l'amour et le soleil. C'était une vraie grâce que cette petite Balure, et l'on invitait beaucoup le père et la mère pour avoir leur fille.

Les Platanes étaient une de ces maisons où l'on fêtait le plus le conservateur des hypothèques. Mme Honorat Cambares, demeurée veuve avec un fils et deux filles, s'était prise d'une belle passion de propriétaire pour M. Achille Balure, lequel, fort de ses connaissances d'archéologie, avait découvert dans les Platanes des vestiges de villa romaine. Là-dessus, l'imagination méridionale de Mme Cambares avait pris feu. La brave dame ne rêvait plus que triclinium, impluvium, trépieds, bas-reliefs, vieux bronzes et fresques, que tous les musées de France et d'Europe venaient se disputer à prix d'or. Elle se figurait fouler du talon une

nouvelle Pompéi ; les terrasses des Platanes recélaient des trésors. Elle compulsait et annotait des volumes en compagnie de M. Balure, mais ne se décidait pas à des fouilles ; il aurait fallu bouleverser trois terrasses, et la minorité de ses filles la retenait ; mais l'intimité des Cambares et des Balure était grande. On y escomptait les mêmes espérances : la fortune chez les uns, la gloire chez les autres. Le conservateur des hypothèques et les siens dînaient au moins deux fois par semaine aux Platanes.

La maison était, d'ailleurs, largement ouverte. C'était, chez les Cambares, une tradition de famille que de recevoir, le dimanche, toute la société d'Avignon. On venait là, à la sortie des vêpres, respirer le bon air des terrasses. Les hommes faisaient les cent pas sous les platanes, les dames causaient au salon, les jeunes filles jouaient au jardin ; à cinq heures, Mme Cambares offrait une collation : des tartines de raisiné en hiver, et, dans leur saison, des cerises ou des alberges, produits du potager.

C'était un honneur que d'être reçu aux Platanes. A Avignon, être des dimanches de Mme Cambares classait. Vu l'âge de ses filles, Mme Cambares avait étendu ses invitations : Lydie et Thérèse n'étaient pas encore bonnes à marier : Lydie avait vingt ans et Thérèse dix-huit. Leur mère n'était pas en peine, elles « valaient » chacune 500 000 francs de

dot; mais Mme Cambares tenait à ce que ses filles eussent une escorte de compagnes : ces demoiselles Cambares donnaient le ton à la société.

Leur simplicité était proverbiale. Mme Cambares prétendait qu'il n'y avait que les gens sans le sou qui veulent en imposer par des dehors d'élégance. L'organdi et le jaconas triomphaient aux Platanes. On y voyait les mêmes robes trois ans; d'ailleurs, pourquoi se mettre en frais de coquetterie! En mère prudente, Mme Cambares n'invitait aucun jeune homme; les frères des jeunes personnes du cercle n'étaient admis qu'au-dessous de seize ans. Mme Cambares comptait bien ne pas marier Lydie et Thérèse en Avignon.

On ne voyait pas davantage le frère de ces demoiselles, Olivier Cambares, une espèce de géant roux aux cheveux drus et frisés à la Lucius Verus : tout le portrait du grand-père Aristide Roumestan. Olivier Cambares était un véritable ours, uniquement préoccupé de chasse et de pêche, et que les grisettes de la vieille ville n'étaient même pas parvenues à déniaiser, malgré ses vingt-cinq ans. Il ne se plaisait qu'avec les gens du commun et passait la meilleure partie de son temps avec les bateliers du Rhône. Il remontait ou descendait le fleuve avec eux et restait des trois ou quatre jours sans rentrer aux Platanes, où sa mère ne s'inquiétait pas de ces absences. On disait le fils Cambares un peu simple, et Mme Cambares ne se souciait

pas trop de l'exhiber à ses connaissances. Olivier brillait par son absence à toutes les réunions de sa mère. Par contre, sa force était légendaire chez tous les riverains du fleuve. Olivier enchantait tout ce menu peuple par ses prouesses : grand buveur, grand mangeur, beau chanteur, il avait toutes les qualités qui plaisent à la canaille, sauf qu'il était froid aux femmes, et c'était là une des stupeurs du pays, encore coquebin.

Ces dimanches des Platanes ! Clara Balure était la joie et le boute-en-train. Vive, espiègle, avec des grands yeux d'innocence imperturbable... le malheur est qu'elle n'avait aucun naturel. Coquette et minaudière, elle s'arrangeait toujours, pendant les parties de volants et de grâces, pour lancer son cerceau ou laisser échapper sa raquette du côté des messieurs où son irruption amenait toujours des murmures flatteurs.

C'est pendant une de ces parties que lui arriva la mésaventure qui, de Clara Balure, l'a faite Mme Cambares. Ces demoiselles jouaient sur la dernière terrasse, du côté du potager. Le volant de Clara, lancé à toute volée d'un preste coup de raquette, allait choir du côté des communs, au beau milieu d'un carré de gadoue clôturé de palissades. Clara s'élance en étourdie à la recherche de son volant ; elle se leurre sur la solidité de la chose qu'elle prend pour du terreau ; Lydie et Thérèse Cambares veulent en vain la retenir ; Clara ne fait

qu'à sa tête ; elle se fie à sa légèreté, et, avec des grâces de danseuse, se hasarde en dedans de la clôture ; la gadoue cède sous son poids. Clara Balure enfonce jusqu'aux genoux dans une matière gluante dont la puanteur l'avertit trop tard de l'endroit où elle est. C'est une rapide immersion dans un remous de fluente immondice. Clara Balure en a maintenant jusqu'au cou. Elle se cramponne désespérément à la frêle palissade ; les Platanes retentissent de ses cris ; ces demoiselles appellent à l'aide, les parents accourent, le personnel aussi. On retire à temps l'infortunée Clara de ce rustique égout, mais dans quel état, mon Dieu !

— La pauvre enfant ! Encore un peu, mais c'était l'asphyxie !

Et vite, Mme Cambares donne des ordres. On fait chauffer un bain et l'on emporte vers les buanderies la pitoyable Clara à demi-évanouie, fétide et enveloppée de couvertures. On la plonge dans la baignoire, on en renouvelle trois fois l'eau, on la savonne, on la frictionne, on la parfume, et lorsqu'elle est un peu remise de sa frayeur, on la laisse seule avec du linge chaud.

Clara sortait comme une jeune nymphe du bain réparateur, quand, par le plus grand des hasards, Olivier Cambares entrait dans la buanderie. Il était absent depuis l'aube et ignorait tout de l'événement. Il venait ranger là ses ustensiles de pêche.

Clara voit cette barbe rousse, ces yeux d'eau verte, et pousse un cri en croisant ses mains sur sa jeune poitrine. Olivier ouvre de larges prunelles, rougit, balbutie, et n'a que le temps de faire un pas en avant pour recevoir dans ses bras la jeune fille évanouie. C'était trop d'émotion pour une même journée. Mais le clan des mères veillait auprès de la buanderie. Mme Cambares s'y rue, Mme Balure aussi. On trouve Clara inanimée et nue sur le torse haletant d'Olivier.

Il fallut bien marier ces enfants !

D'ailleurs, Olivier déclarait le soir même qu'il n'épouserait que la fille de M. Balure. Et voilà comment la petite-fille à Trestaillon est aujourd'hui la dame des Platanes. Comme à tant d'autres, *la m...* lui a porté bonheur.

II

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

— Pour un mariage qui réussit, il ne faudrait pas croire que c'est, ici, une habitude. Il ne suffit pas aux filles en quête d'épouseurs de montrer un coin de leur peau, voire la peau tout entière, pour pêcher un million et le nom d'un mari. Le monsieur Cambares, que la petite Clara Balure leva si prestement en enjambant sa baignoire et en lui poussant, pâmoison inconsciente ou voulue, ses deux jeunes seins sous le nez, était rien moins que dégourdi. La nudité frissonnante de la jolie baigneuse lui fut un coup de foudre, parce qu'une révélation. Un gars plus déniaisé aurait peut-être cueilli la fleur sans la poser pour cela sur le maître-autel. La petite-fille à Trestaillon joua de bonheur ; toutes les filles d'ici n'ont pas cette chance, et j'en sais une à qui la jupe relevée

un peu plus haut que le genou (et cela bien malgré elle, la pauvre) fit manquer le beau mariage. Ce qu'elle montra, ce jour-là, de sa jeunesse (et la petite avait dix-sept ans) effaroucha tellement le fiancé que les accordailles furent rompues net. La fille était pourtant charmante et tout autre eût été aguiché, sinon ébloui ; mais celui-là était un grand dadais comme on n'en fait plus, à moins qu'on ne les commande au séminaire, et le spectacle anticipé des joies à lui réservées l'estomaqua de telle façon qu'il renonça au droit de chasse, même avant d'avoir levé le fusil.

Et, tout en humant l'odeur de tige et de sève montée de la Bartelasse, mon ami Marius Laparède me forçait à admirer, une fois de plus, le panorama du fleuve, et poursuivait avec l'accent amusant d'Avignon :

— Pour des types de province, vous qui les collectionnez, c'étaient de vrais types que la mère et les fils Clapisson. Si vous étiez du pays, je vous dirais que les Clapisson étaient de Carpentras, et ce serait tout vous dire, car nul pays ne produit de gens plus bouchés. D'ailleurs, vous connaissez le dicton :

Carpentrassiens, faiseurs d'oisons,
Cocus, de Vaucluse à Vaison.

Ces proverbes-là, c'est la sagesse et la justice

des nations. Il en pleut comme ça, sur Carpentras, de la Camargue jusqu'à Lyon.

Et, quand Marius eut déversé dans cet aparté sa vieille haine avignonnaise contre la ville rivale, l'ancienne capitale du Venaissin qui eut l'honneur d'abriter un conclave et faillit avoir un pape, il reprit :

— Ces Clapisson étaient donc de Carpentras ; ils ne sortaient pas de la cuisse de Jupiter, car leur fortune, qui était ronde, datait d'un grand-père Barthélemy Clapisson, éleveur de porcs et fin usurier, en cela qu'il commanditait nombre de charcutiers du pays et ne leur plaçait pas ses meilleurs élèves ; mais ce grand-père Clapisson avait le bras long. Il était protégé par les prêtres, et, dans ce temps-là, en royaume d'Avignon, quand on avait le clergé dans sa manche, c'est comme si on y avait eu le bon Dieu... Ça a un peu changé, depuis.

Il vint au bon moment, et les soutanes l'aidèrent à amasser son bien. Les sacs d'écus gagnés, comme c'était un homme à idées, il eut celle de décrasser son fils. Il l'envoya étudier à Aix et lui acheta une étude d'avoué ici. Voici le fils Clapisson paroissien de Saint-Pierre. L'étude Clapisson était rue Vice-Légat, où la famille habite encore un vieil hôtel du temps de Clément VI, qui n'a pas bougé. La rue Vice-Légat est la plus triste et la plus froide de la ville ; elle dévale comme un

ravin au pied de la tour Trouillasse ; mais, demeurer là, c'est déjà être du vieil Avignon. Tous les hôtels de nobles s'y pressent comme des nids de vautours à l'ombre géante du château des Papes. Sans les sculptures des balcons et des portes, on dirait des repaires ; c'est grillé, verrouillé, cadenassé : de vrais cachots de la Sainte Inquisition ! Et quelle hygiène ! On y gèle en plein mois d'août, et, à partir d'octobre, la pneumonie y tousse, embusquée. Il y souffle plus de courants d'air que sur le pont. N'empêche que tous ces vieux nobles tiennent à leurs vieux logis encore plus qu'à leurs prunelles, qu'ils ont l'âme chevillée dans leurs pierres et qu'il a fallu que ce vieux M. de Poujadour fût mis bas par la Bourse pour vendre le sien, d'hôtel, au père Clapisson.

Ce rusé compère n'y installait pas moins son fils ; la clientèle des couvents l'y suivit. Les curés de Carpentras avaient donné le mot à ceux d'ici. L'étude Clapisson devint celle des grosses successions, des testaments olographes, des interminables procès suscités autour des héritages, l'officine où se cuisina le rachat de conscience des vieux criminels terrorisés par la crainte de l'enfer et des espérances d'au-delà de toutes les âmes dévotes. Ah ! ce qu'on y dépouilla de familles dans cette étude Clapisson ! Tout y prospérait d'ailleurs, les affaires et la lignée, car Mme Clapisson, née Lagardasse, fille d'un gros meunier

de Sorgues, donnait à son mari huit petits Clapisson. Dieu bénit les nombreuses familles. Ces gens dévots, on dirait que ça n'a que ça à faire !

Le proverbe ne fut que demi-vérité pour les Clapisson. Ils eurent bien huit enfants, mais n'en élevèrent que trois ; les cinq autres moururent comme des mouches. Après tout, pour la figure qu'ont les survivants, les autres ont aussi bien fait de partir ! Si vous voyiez ces faces de carême : c'est long comme un jour sans pain, mince comme des cierges, et les épaules leur rentrent ! Ça n'a ni torse ni rognons. On s'ennuie rien qu'à les regarder. Ah ! je plains leurs femmes ! D'ailleurs, c'est plus froid que le fond d'un vivier ; ça a aujourd'hui trente ans, et ça n'a jamais eu d'aventure : le second est au séminaire et le dernier veut y entrer. Quant à l'aîné, celui qui nous occupe, rien que d'avoir vu, bien par hasard, comment vous dirais-je ?... l'honnêteté de sa fiancée, il a pris peur, et, du coup, a renoncé au mariage.

En voilà des Clapisson de malheur, parole ! Il y a une syllabe de trop dans leur nom. Et puis, des maladies comme personne ! Jusqu'à quinze ans, ils ont porté des casquettes à oreillettes, et des cache-nez, et des foulards, et des galoches, jusqu'après Pâques ! La mère les couvait ; on ne les laissait jamais sortir seuls. Ils avaient dix-huit ans que Mme Clapisson les accompagnait et

les attendait devant les urinoirs, — et il fallait la voir, érupée comme une poule en défense de ses petits, empêcher les gens d'entrer auprès de ses fils ! Anatole, Eusèbe et Robert étaient si impressionnables que la présence de quelqu'un leur eût coupé tous leurs moyens. Vous voyez ces andouilles-là auprès d'une femme, le soir de leurs noces ! Ils ont, du reste, été réformés. Je vous l'ai déjà dit : des maladies comme personne. Faut que ça aille aux eaux tous les ans ; l'un, c'est à Plombières ; l'autre, à Chatel-Guyon ; le troisième, à Vittel. Rien ne fonctionne chez ces garçons-là : c'est trop ou trop peu. Vous voilà fixé sur leurs tempéraments.

C'est l'aîné de ces gobe-la-lune, M. Anatole en personne, que le grand-père Clapisson s'était mis en tête de marier avec Mlle Anaïs de Mourlane. Une des plus vieilles familles d'ici, ces Mourlane, et pas des plus dorées sur tranches, quoique dans une assez belle situation. Il ne perdait pas le Nord, le père Barthélemy, et, du fond de ses porcheries du Venaissin, savait sur quel cap il mettait barre. Il avait assez des filles de meuniers et des brus paysannes comme Mlle Lagardasse. Son fils, l'avoué de la rue Vice-Légat, y était mort à la peine. Il en avait aussi son saoul de ces métiers de chicanous dont les progénitures ont tous la mine chafouine et crevarde ; il avait trop vu ces trois dépendeurs d'andouilles de petits-fils ; il

voulait que les autres petits Clapisson aient tout autre allure, tout autre encolure, et tout autres aventures aussi ; il n'avait pas fait pendant trente ans de l'usure pour faire souche d'ensoutanés.

Les Mourlane servaient dans la flotte de père en fils ; le grand-père avait été vice-amiral ; le père était mort aux colonies capitaine de frégate ; un bisaïeul, avant la Révolution, avait été gouverneur de la Martinique : c'était un nom connu dans la marine. Il y avait une rue Mourlane à Toulon et une villa Mourlaniou aux environs de Brest. Mme de Mourlane, à la mort de son mari, était revenue habiter ici l'hôtel familial : il est situé rue Dorée, presque à côté de l'hôtel de Noves, où vécut la dame de Sade. Mmes de Mourlane mère et fille avaient une vingtaine de mille francs de rente ; l'avoir des Clapisson se chiffrait par deux ou trois millions.

Mlle Anaïs de Mourlane avait des yeux de fille de corsaire. Le père Clapisson n'était pas en peine des enfants qu'elle donnerait à son petit-fils. Toutes les bordées courues en Extrême-Orient par ses père et grands-pères, toutes les aventures d'Italie, de Grèce, de Turquie et d'Espagne vécues pendant les courtes escales par une ascendance de navigateurs, leurs plus récentes équipées, enfin, dans les rues chaudes de Toulon, de Marseille et de Cadix, vibraient dans la pulpe pourprée d'une bouche frémissante, la mobilité de narines

ouvertes et la souplesse agile d'un jeune corps toujours en éveil. Mlle de Mourlane avait le visage d'une pâleur chaude et mate, des yeux gris d'une eau dolente et trouble dans l'ombre de très longs cils noirs, une nuque duveteuse et ambrée et des cheveux châtains plantés très bas dans la nuque, les hanches rondes, les mains petites et le nez à l'évent.

Quoique très sévèrement élevée par Mme de Mourlane, cette Anaïs et son physique avaient quelque peu éberlué Mme Clapisson mère ; mais la volonté du grand-père était inflexible. Le vieux renard savait trop ce qu'il y gagnait : il voulait faire sauter sur ses genoux des petits pirates.

Je ne vous dirai pas qu'Anatole et sa face blême de diseur d'orémus dilataient d'aise Mme de Mourlane et sa fille ; mais Eusèbe Clapisson était déjà dans les ordres ; Robert, le dernier, voulait y entrer. C'était donc trois millions qu'aurait, un jour, Anaïs. Ce sont là des raisons qui triomphent de bien des résistances.

Mmes de Mourlane allaient dans le monde. Pour complaire aux Clapisson, la mère et la fille renoncèrent à leurs relations. Elles recevaient, elles aussi, le dimanche. Leur salon se ferma, et ces mornes journées dominicales, si longues à tuer en province, elles consentirent à les passer à la campagne dans des déjeuners, dans des *mas* ou des collations sur l'herbe, suivis d'insipides pro-

menades à la queue-leu-leu par les prés et les bois, en compagnie de la terrible famille Clapisson.

Mme Clapisson, née Lagardasse, avait gardé d'une enfance paysanne le goût des parties de campagne. Elle raffolait des paniers de victuailles longuement préparés dès la veille, des fricandeaux piqués, des poulets à la gelée et des langoustes en mayonnaise insinuées dans des boîtes de fer-blanc, de la vaisselle et des couverts empilés dans des coffres pour être déballés bruyamment au bord de quelque mare infestée de moustiques à l'ombre grêle de trois cyprès poudreux, par les mistrals les plus torrides et les soleils les plus ardents. Ces dames de Mourlane avaient horreur de ces corvées, mais Mme Clapisson les aimait par-dessus tout, et, en bons fils, Anatole, Eusèbe et Robert, approuvaient aveuglément tout ce qu'aimait leur mère... On partait là en bande, les deux ensoutanés Eusèbe et Robert, Anatole, l'air aussi enfroqué que ses frères dans sa redingote à jupe, tous les trois maigres, noirs et longs. Mme Clapisson mère suivait. Le curé des Cordeliers, M. Lecardon, était souvent de la partie et quelquefois aussi M. Maturotin, l'ancien premier clerc de M. Clapisson... Ces dames de Mourlane bâillaient pour trois millions.

C'est pendant une de ces parties qu'Anaïs de Mourlane eut la terrible mésaventure qui lui coûta et le mari et la grosse fortune. On avait

décidé, ce jour-là, qu'on irait visiter une manade. Une manade, en Provence, c'est la réunion des grands enclos où l'on élève les jeunes taureaux destinés aux corridas, en somme, une *Ganaderia* provençale. Ce n'était qu'une très petite manade, car les vrais élevages de taureaux sont en Camargue. On ne s'empile pas moins dans un break, et après la poussière de dix-huit kilomètres de route au soleil, on descend à la porte du mas du père Mistraïou.

— Hé! bien le bonjour, Madame Clapisson! Hé! bonjour Monsieur Eusèbe et Monsieur Robert et Monsieur Anatole et cette gente demoiselle! C'est la promise à votre fils? et qu'elle est mignonne la belle : c'est une caresse au regard!

La gente demoiselle, qui se souciait peu de toutes ces expansions, s'était retirée un peu à l'écart. Elle avise une venelle, dont la fraîcheur verte la tente, un petit chemin formé par deux haies de sureaux. Mais Anaïs de Mourlane avait, ce jour-là, une ombrelle rouge et, pareille dans la clarté de la soie traversée de lumière à une belle rose rose ouverte sous un coquelicot, elle s'enfonce dans les pâtures, et, sans songer à mal. Tout à coup des cris déchirants, les hurlements d'une femme qu'on égorge :

— Ah! mon Dieu! la pauvre demoiselle, vite, les gars, la fourche et le trident!

Deux jeunes taureaux, excités par la rutilante

ombrelle, ont défoncé une palissade et se ruent sur elle à fond de train. Toute la prairie tremble et résonne, martelée par leur galopade. Anaïs, effarée, n'a eu que le temps de grimper à un arbre. Elle est preste et agile, la petite-fille de l'amiral. S'aidant d'une branche un peu basse, elle en a gagné une plus haute, le tronc fourchu lui a fourni un siège, et, cramponnée au pommier sauveur, elle crie à tue-tête, car les deux taureaux attaquent son refuge de toute la force de leur élan ; chaque coup de tête la secoue et menace son équilibre.

On accourt, les gars jouent du fouet, de la fourche et du trident, les deux bêtes attirées par une loque rouge, galopent dans une autre direction. On s'occupe de porter secours à la gente demoiselle. Le fils aîné des Mistraïou s'emploie à la faire descendre ; mais c'est un gars rustaud, empressé et sans précaution. Il va trop vite et les jupes de Mlle de Mourlane demeurent accrochées à une branche. Sa robe fait tulipe, les mousselines de ses dessous s'érupent comme un abat-jour qu'on retourne, et, dans sa presque escalade, son pantalon s'est déchiré… et tous les Mistraïou assemsemblés et les gars du mas, conducteurs et bouviers, tous sont témoins de la nudité et de la honte !…

Témoins aussi les trois Clapisson, Anatole, Robert et Eusèbe, témoin l'abbé Lecardon, et

témoin M. Maturotin, ancien premier clerc d'avoué.

— Ah ! mes fils ! s'écriait Mme Clapisson mère, en ouvrant avec fracas, entre sa progéniture et le désordre de sa future belle-fille, le taffetas noir d'une ombrelle qui n'eût pas, elle, excité les taureaux.

Le fils Clapisson retira sa demande et ces dames de Mourlane y perdirent trois millions.

❀ ❀ ❀

III

TAS-DE-FOIN

— Hé ! bien, vous savez la nouvelle ? faisait La Roche-Hébert, en s'installant dans la stalle voisine de la mienne, au concert de la Tour. Ce pauvre Boisdory : foutu ! La dépêche est arrivée au Cercle, il n'y a pas une heure... C'est Luzarches qui l'a ouverte le soir à onze heures, Edgar prenait congé des maquignons et des femmes. — On n'a pas pu extraire la balle ? — Si fait, Trélat a fait l'extraction hier, mais le tétanos s'est déclaré aussitôt, et le tétanos est une affaire de vingt-quatre heures. Le pauvre diable est mort morphiné, engourdi. On lui a adouci, le plus qu'on a pu, les affres du moment final. A trente-cinq ans, en pleine vigueur, célibataire et deux cent mille livres de rente... des suites d'un accident de chasse ; une balle perdue ! Comme

cela vous encourage à aller courir le cerf et le sanglier ! — Et en famille surtout ; c'est bien chez son beau-frère qu'a eu lieu l'accident ? — Oui, chez les de Pontfermeux, aux Ormettes. Ils sont là-bas dans la consternation. — Alors, de Pontfermeux hérite. — Certainement, il hérite, c'est-à-dire sa femme ; ces pauvres Pontfermeux, voilà qui va leur permettre de revenir habiter leur hôtel de l'avenue Friedland. Ils avaient été durement secoués au dernier krach : une balle perdue qui ne fait pas perdre tout le monde ! — Ah ! je vous vois venir. Seriez-vous comme cet abominable Lormeril, ce sceptique induré qui prétend qu'il n'y a pas d'accident ? — Dieu m'en garde !... Mais par nature, je crois plutôt aux incidents. — Tenez, vous êtes exaspérant, mon cher, vous et les vôtres, avec votre atroce manie de vouloir démêler partout des infamies et des machiavélismes. Pourquoi pas la cour des Borgia tout de suite ? ou celle des Valois, ou même de l'Élysée, avec attaques nocturnes et pillages d'hôtels dits à la Portalis ? — Ah ! si vous parlez politique et déplacez la question ! — Je ne déplace rien... mais pardon ! voici Camille Stefani ! Cette Stefani, regardez-la-moi ! Est-elle assez tentante et moderne, cette petite vierge de primitif italien... Moi, je ne viens que pour elle... et c'est dur, venir tous les soirs pour détailler, durant à peine un quart d'heure, une ingénuité

de café-concert ! Mais regardez-moi ces yeux écarquillés, presque naïfs, ces cheveux partagés sur le front, à peine ondulés de princesse Madeleine, et ce salut réservé de petite pensionnaire qui va débiter son compliment à Madame ! Boîte à surprises, va ! Petite Ève, nubile à croquer !

Et La Roche-Hébert, très allumé, braquait sa jumelle de théâtre sur la petite étoile aux yeux de fleur qui, plus provocante ce soir-là que de coutume et de grâce sainte-nitouche et de candide ignorance, venait d'entrer en scène à petits pas, sa jolie tête au délicat profil un peu penchée sur son épaule gauche : timidité ou touchant abandon ?

Oh ! cette moue enfantine ou savante ! Oh ! cette façon de bien montrer le cou et ses blancheurs en inclinant ainsi la tête, cette Stefani, étoile de demain !

Son apparition avait comme électrisé cette salle de commencement de septembre, déjà bondée (ainsi le voulait la mode) et de clubmen et de boulevardiers.

Un mouvement se produisait au même moment dans cette salle. Des têtes se retournaient, des lorgnettes s'ajustaient ; la jumelle de La Roche-Hébert suivait, elle aussi, la nouvelle direction des regards, puis revenait au maillot de Stefani, laissant à la curiosité des badauds leur nouveau point de mire.

Une femme grande, brune, un peu grasse venait de s'installer dans la première avant-scène de droite et, souriante, les lèvres fortes et très rouges, les dents courtes et très blanches, faisant des petits signes d'intelligence à droite, décochant des œillades à gauche et, d'un regard circulaire et sondeur, inspectant, reconnaissant son monde, faisant son tour de salle. Un nom courait, chuchoté de bouche en bouche, entre les rangs des fauteuils d'orchestre : Lady Naymore ! lady Naymore !

La femme brune déployait, maintenant, un large éventail de tulle rouge, fleuri d'énormes anémones à chaque branche, puis se renversant en arrière, prenait des mains d'un habit noir, assis derrière elle, une lorgnette d'écaille blonde et se mettait à détailler Stefani à son tour.

— « La Djora », faisais-je à mon voisin, car j'avais, moi aussi, reconnu lady Naymore. Ce teint de camélia rose, ces larges yeux veloutés et humides, comme en peluche noire dans le bistre de leur cernure, d'étranges yeux meurtris de fille lubrique, détonnant dans cette fraîcheur calme de visage vierge, je les connaissais depuis longtemps. Ils lui étaient particuliers et bien à elle, ce teint et ces yeux ; bien à elle comme son fin profil arrêté et précis de Grecque orientale, son menton touché d'une fossette, son nez délicat, aux narines mobiles, et ses petites dents courtes,

comme autant de grains de riz dans le rouge humide et frais de sa bouche, d'un rouge d'intérieur de fruit. — Oui, la Djora, ou Tas-de-Foin, comme nous l'appelions encore, il y a huit ans, au Grand-Seize, ronchonnait de La Roche-Hébert. Tas-de-Foin, autrefois maîtresse à la nuit, aujourd'hui duchesse et pairesse d'Angleterre. Est-elle toujours jolie? Mais oui, elle se défend. Mais libre à vous d'en juger, mon cher, vous n'avez qu'à regarder. — C'est le duc de Naymore, l'homme qui l'accompagne? — Non, le duc vit à Florence; elle lui sert sa pension de cent mille francs par an, et porte le titre de duchesse; c'est un marché, voilà tout. Lord Westland, duc de Naymore, n'a jamais touché qu'une seule fois dans sa vie la main de sa lady pairesse, à la grand'messe de son mariage; car Naymore est catholique et Irlandais. Il vit là-bas avec Mme Daumières, la belle Mme Daumières, la femme du banquier dont la séparation fit un si beau scandale il y a six ans (il y a huit ans que lord Westland l'a pour maîtresse). Tas-de-Foin entretient le ménage à distance, et elle n'a pas d'amants; cette femme à tête d'odalisque sensuelle est chaste : la noce l'a toujours ennuyée, excédée. Maintenant que sa fortune est faite elle se repose, elle est honnête : cela l'enchante de dormir seule. Je sais un mot charmant de la Djora, du temps de sa liaison avec ce

pauvre Alfred Dominger : Freddy, comme nous l'appelions. Jugez-en : Freddy, qui la fatiguait d'une passion goulue et jamais rassasiée de poitrinaire vorace, commençait à tousser et à grelotter sérieusement. Je dînais justement, ce soir-là, chez eux, rue Monceau. Dans la soirée, le médecin prévenu par Tas-de-Foin, vient en consultation, tâte le pouls de Freddy, lui fait tirer la langue, bref, ordonne la diète, et pis, toutes les diètes. Mon Freddy faisait une de ces têtes, une piteuse tête d'enfant gâté qu'on prive de dessert... et des appels d'œillades désespérées du côté de sa maîtresse, c'était très touchant et grotesque. Le docteur parti, Tas-de-Foin appuie sur un timbre... Sa femme de chambre arrive. Tas-de-Foin donne les ordres : « Vite, un lit pour monsieur dans la chambre d'ami, du feu, et l'ordonnance immédiatement portée à la pharmacie la plus proche » ; et puis, avec le soupir satisfait d'une femme trop sanglée, et qui vient d'ôter son corset qui la blesse : « Mariette, refaites aussi mon lit et mettez des draps blancs ! des draps frais, ô mon cher, égrenait-elle dans mon oreille, des draps qui ne sentent pas l'homme et toutes ses vilenies : voilà trois mois que cela ne m'est arrivé... Ce que je vais dormir cette nuit, mon petit Roche-Hébert ! Si vous saviez, si vous saviez, l'amour ce que ça m'embête ! » Hé bien, au fond, ce « ce que ça m'embête » est l'histoire de Tas-de-Foin.

— Très joli, son « ce que ça m'embête », mais que s'est-il donc passé entre vous deux Tas-de-Foin ? Vous ne vous saluez pas, pas un regard échangé, pas un mouvement de la lorgnette du côté de la belle lady Naymore ? — A quoi La Roche-Hébert répondit : — La faute à une opinion à moi ; que veux-tu ? je te l'ai dit. J'ai le tort de ne pas croire aux accidents. — Qu'entends-tu par là ?... que ce pauvre Freddy ne serait pas mort poitrinaire ? — Freddy, si fait. Freddy est mort de Tas-de-Foin et de plusieurs autres. Phtisique dans les moelles, il a brûlé la vie et la vie l'a brûlé. Phalène de la haute noce, il s'est rôti les ailes et le reste, tant aux bougies des cabarets qu'aux veilleuses d'albâtre des alcôves tarifées. D'ailleurs Freddy est mort à temps ; un an encore de cette belle existence, il s'éveillait ruiné. Or, la Djora ne serait pas aujourd'hui duchesse de Naymore, si elle s'en était tenue à Freddy. Mais voilà : tu ne suis pas les journaux anglais, sans cela tu aurais lu le dramatique accident arrivé à Bombay au vice-consul anglais, lord Archibald Seener, il y a près de deux ans. — Quel accident ?

« — Voilà. Lord Seener, six fois millionnaire et propriétaire aux environs de la ville, en pleine forêt de palmiers, d'un vieux palais parsi dont il avait fait sa résidence, avait, comme beaucoup de ses compatriotes installés aux Indes, pris là-bas

le goût et l'habitude des fauves. La cour intérieure de l'habitation, pavée de mosaïques et fleurie de cactus, véritable alhambra indien, voyait rôder à pas de velours, autour de sa vasque d'eau jaillissante, jusqu'à deux tigres et trois lionceaux en liberté. Au milieu de ces bêtes apprivoisées et grondantes, une femme. Du pays ? Non, mais digne d'y être née : un corps rose et charmant de créole indolente, aux larges yeux bistrés, à l'humide regard noir, lady Seener, ou plutôt une fausse lady Seener, vivant là, invisible et recluse, dans ce vieux palais de rajah, n'essayant de se mêler aucunement à la société européenne, ne voyant, ne recevant personne, véritable odalisque, végétant là, au milieu de ces cactus et de ces fauves, son oisive et monotone vie de sérail. Cette fausse lady Seener tu l'as devinée : la Djora, Tas-de-Foin.

« Où lord Archibald Seener l'avait-il rencontrée ? Peu importe : toujours est-il qu'il en était amoureux fou ! Cette grande et grasse paresseuse fille a toujours étrangement dominé les sens des hommes qui l'ont possédée ; bref, lord Seener l'avait emmenée avec lui aux Indes et installée dans cet intérieur de pagode, au milieu de ces fleurs monstrueuses et de ces fauves en liberté ; elle y menait une vie invraisemblable et lumineuse de princesse enchantée.

« C'est dans ce décor de féerie qu'éclatait, il y a

deux ans, le terrible drame dont la presse anglaise a tant parlé. Lord Seener était trouvé, un matin, déchiqueté, sanglant, les os du cou broyés, au milieu du patio, tué par un des deux tigres familiers : la cage où on enfermait à clef toute cette ménagerie durant la nuit, quelle main l'avait ouverte ? Lord Seener laissait par testament les quatre millions de son patrimoine à l'actuelle lady Naymore. La Djora avait-elle connaissance de ce testament ?

« L'intéressant serait d'éclaircir ce doute. Exaspérée de douleur, la Djora, cette femme si calme et si apathique, faisait tuer, le matin même, par les esclaves indigènes, les cinq fauves de la ménagerie, sans un mouvement de pitié même pour Nubien, le tigre noir, son favori, que ses griffes sanglantes désignaient assez pour être l'auteur du meurtre.

« Nubien aurait conçu, a-t-on dit depuis, une véritable passion pour lady Seener. Tu ouvres de grands yeux : cela est ! Le crime de bestialité est prévu par les casuistes ; un animal peut aimer et désirer d'amour un être humain. On a vu des lionnes amoureuses de leur dompteur et des tigres miauler et râler en rampant aux pieds de belles dompteuses.

« Comment ces monstrueuses passions se développent-elles ?

« En général il faut, paraît-il, que ce soit nous

qui fassions les premières avances ; les propriétaires de ménageries ont, m'a-t-on dit, de sûrs moyens pour abrutir les fauves ! Balzac a bien écrit : *Une passion dans le désert* ! La Djora avait-elle lu Balzac et connaissait-elle ces pratiques ? Toujours est-il que, dans le bas peuple de Bombay, où la passion du tigre Nubien pour sa maîtresse était connue, on chuchota le mot de drame de jalousie et de meurtre d'amour.

« Non que j'accuse la Djora, mais la Djora s'ennuyait et je ne crois pas aux accidents. D'ailleurs, sans lord Seener et Nubien, Tas-de-Foin ne serait aujourd'hui ni millionnaire, ni duchesse et tu n'admirerais pas ce soir, en plein Paris modernisant, une femme qui a peut-être dans ses veines du sang de tigre et d'assassin. »

* * *

IV

FLEURS DE BANLIEUE

(FORTIFES DE NAGUÈRE)

La banlieue parisienne et sa campagne endolorie ! elle a de tout temps ému et charmé les sensitifs et les délicats, elle a eu ses poètes et ses romanciers attitrés. Tour à tour, elle a séduit Victor Hugo, les Goncourt et Sainte-Beuve ; plus récemment encore François Coppée, et le plus subtil de nos prosateurs, Joris-Karl Huysmans, la célébraient amoureusement, pris eux aussi au charme apitoyé de ses paysages en guenille et de ses plaines désolées, au charme de nature navrée et débile d'un coin de Bièvre ou d'un bout de plaine des Gobelins où vient mourir, en dehors des fortifications, une pauvre rue de faubourg aux fenêtres pavoisées de literie et de linge.

La banlieue mélancolique et sournoise, toujours laide, et prenante pourtant avec sa laideur d'être qui souffre, qu'elle s'appelle Vanves ou Gentilly, les Quatre-Vents ou la Glacière, qu'elle ait pour horizon la vue désespérante des séchoirs de peaussiers ou des cheminées de Grenelle, qu'elle longe les bastions de la route de la Révolte, et les bicoques peintes en rouge « Lapins sautés, bières et vins » de la barrière d'Italie, comme barbouillées d'une équivoque lie de sang ou de vin, ou bien la bouée formidable et grandiose de Bicêtre, son aspect partout est le même. Entre autres poètes de cette nature écorchée et pleurante, Huysmans, dans ses *Croquis parisiens, la Bièvre*, *Vue des remparts du Nord de Paris*, *la Rue de la Chine*, l'a trop bien décrite, cette flore de tessons et de gravats, ses huttes pelées, ses hangars borgnes et ses bâtisses tartreuses de glaise et de briques, pour que je m'attarde à vouloir peindre après lui toute cette lande suburbaine, engorgée de mâchefer et de plâtras et semée, çà et là, de fruits pourris, de cendres et de flaques, sol étrange ensemencé de vieux journaux et produisant des écailles d'huître.

Il n'y pousse pas cependant que des paillasses pourries et des monceaux d'ordures ; entre une cage de mégissiers et une colline de tan où picore une poule, il y fleurit parfois une équivoque idylle, à la fois brutale et maladive, idylle

de fille à soldats et de petit lignard, de beau loupeur et de misérable bonne, dénouée, celle de la fille par un coup de couteau, si elle est passionnelle, et si elle est vénale, à l'hôpital Tenon, autour d'une hystérique exténuée et râlante dont d'insidieux complices font chanter l'agonie et vous avez deux romans des frères de Goncourt : la *Fille Elisa*, d'Edmond ; *Germinie Lacerteux*, de Jules et Edmond.

Plus souvent l'idylle est un oarystis et l'oarystis un beau crime : la grande ville qui verse là tous ses déchets y souffle une haleine de purin gâté qui corrompt la moelle et les âmes. Là, dans ces coins perdus, longés par les remparts et la voie de Ceinture, à la nuit tombante, l'ouvrier endormi, le front entre ses mains, à même le talus et ses herbes lépreuses, se réveille rôdeur, grinche et souteneur ; le gamin gouailleur qui vous criait hier le programme de Buffalo, aujourd'hui celui de la Plaza à la porte Maillot dès le gaz allumé, fait ses premiers débuts à l'ombre des taillis, pour Fresnes ou Poissy, client indifférent de Cythère ou de Sodome ; quant à la pierreuse en cheveux qui va devant nous tortillant la croupe et faisant sonner sur la route le haut talon de ses bottines, la nuit tombée, elle détrousse et surine.

La pierreuse de la banlieue, la rôdeuse des fortifs ! Le bois de Boulogne et le bois de Vin-

cennes devenant, dans l'ombre descendue, le rendez-vous de tous les vices errants, de toutes les folies et de tous les ruts ! Si les allées de la Muette, si les fossés des fortifications pouvaient raconter l'odyssée de tous les cadavres trouvés : les fossés, assommés sur les glacis ; les allées, pendus à leurs arbres !

La prostituée des terrains vagues et des routes suburbaines, la marchande d'amour des carrières d'Issy et des abattoirs de la Villette, demandez au Petit Parquet, au Dépôt et à la Préfecture son rôle effrayant et constant dans la statistique des assassinats et des vols, et son avoir dans le grand Livre du crime.

Dans le musée criminel de M. Macé, elle s'appelle Hortense Louet ; c'est l'héroïne de l'affaire de la tour Malakoff.

Cette tour, tombée sous le canon prussien, était avant la guerre un rendez-vous champêtre où l'on dansait le dimanche. Bâtie aux portes de Paris en 1855, par M. Chamelot, l'ancien rôtisseur de la rue Dauphine, c'était le Robinson de Vaugirard et de Montparnasse.

Le 27 août 1876, la gardienne de cette tour, une femme Peltier, âgée de soixante-quatre ans, disparaissait ; le 28, on retrouvait son cadavre au fond du puits ; le mari de la victime constata que les boucles d'oreilles, les bagues et la montre de sa femme lui avaient été enlevées.

Les soupçons se portèrent sur un nommé Albert, âgé de vingt-cinq ans, tantôt briquetier et surtout souteneur, et la prostituée Hortense Louet, sa maîtresse, que les époux Peltier avaient, par charité, autorisée à coucher dans une des chambres ruinées de la tour.

Les recherches durèrent dix mois sans résultat; on allait clore l'instruction quand, le 1er juin 1879, l'assassin se constituait prisonnier. Il voulait se venger de sa concubine qui, après l'avoir poussé au crime, l'avait abandonné pour suivre un autre amant.

La fille Louet, âgée de trente ans, fut arrêtée, et Albert rejeta sur elle la responsabilité du forfait; des interrogatoires, l'évidence s'établit qu'ils avaient, de concert, attiré leur victime dans la cave sous prétexte d'y rechercher des lapins perdus.

C'est là que, sans défense, la femme Peltier fut étranglée. Comme la mort n'arrivait pas assez vite, Albert lui cogna la tête sur le sol.

Le 5 juillet, M. Georges Duval, architecte expert, commis par la justice, releva les plans des caves et des puits et constata, d'après les indications fournies par les accusés, que le cadavre de la femme Peltier avait été, à l'aide d'une corde passée sur les aisselles, traîné sur une espace de 30 mètres et dans un étroit chemin de 25 à 90 centimètres de largeur.

Les deux misérables, en raison des sinuosités du terrain, s'étaient attelés à la corde et s'y étaient repris trois fois, afin d'éviter la culbute du corps au fond du ravin bordant le côté gauche du sentier.

Au moment de son arrestation, la fille Louet portait sur elle le chapelet de sa victime, le chapelet, et c'était elle qui excitait Albert au crime en lui disant : « A la guerre on tue ! »

Fleur de banlieue.

Fleur de banlieue, et de la même famille que la fille Louet, la sinistre pierreuse de la Porte-Bineau, dite le Singe-Vert, celle qui, une nuit y assommait, en compagnie des trois souteneurs Liénard, Ferdinand et un autre demeuré inconnu, un petit employé des contributions indirectes attiré par elle au fond du fossé des fortifications.

Faire à la dure, telle est la locution employée par ce joli monde pour les coups de ce genre : à la nuit tombante, la fille s'embusque, indolente, sur le chemin de ronde, et, un œillet aux lèvres, relevant sa jupe sur ses bas blancs, elle balance doucement sa croupe et ses hanches, ajustant le passant au subit éclair de ses dessous révélés dans un mouvement savant.

C'est un sourire de coin, une œillade, un petit psitt... et si le pante s'avance, le Singe-Vert s'enfonce dans les taillis ou descend dans les fossés à pas de loup. Le client, en général

petit rentier ou petit employé, forcé par économie à n'aborder que la Cythère des pauvres. parfois un riche vicieux anonyme, affriandé par les épices de la basse prostitution, est abordé, *embauché* par la fille, emmené par elle un peu à l'écart de la route ou des allées passagères du Bois : les souteneurs de la donzelle, qui suivent de loin les phases de l'aventure, se sont avancés de leur côté, ont resserré le cercle et, se glissant à pas de loup, tombent au moment voulu au milieu de l'intrigue, et hue, les gars ! le malheureux roué de coups, assommé et dévalisé au préalable, est laissé pour mort sur le carreau. Le mort parfois, étourdi sur le coup, revient à lui une heure ou deux après, peu à peu ranimé par la fraîcheur de la nuit et l'air plus vif du bois ; trop heureux d'en être quitte à si bon compte, il se relève et regagne clopin-clopant son logis, sans oser porter plainte. Son cas n'est déjà pas si avouable : en plein air, dehors, attentat à la pudeur… il ne se sent pas la conscience bien nette ; puis il est marié, peut-être? Vingt fois sur trente, la victime ne parle pas !

L'impunité est donc presque assurée au Singe-Vert et à ses deux complices ; et puis n'ont-ils pas la Morale pour eux? En cas de poursuite, ils protègent la pudeur des dryades du bois. — Mais quand le bonhomme a le mauvais goût de

ne pas en réchapper et d'ajouter un *macchabée* de plus à la liste des *refroidis* de la galanterie parisienne, le cas pour le Singe-Vert et ses dignes acolytes, devient alors plus grave : la Préfecture ne plaisante pas avec les cadavres ; la justice, en cette occasion, doit une condamnation à la société; c'est alors que, dans l'argot de Singe-Vert et de ses amies et amis, *ça sent mauvais*, *ça va se gâter,* et que les uns et les autres se reprochent furieusement d'avoir *fait là de la belle ouvrage.*

D'ailleurs la belle ouvrage ne chôme pas dans les fossés des fortifications ; il y pleut des coups de couteau et des cadavres : c'est le petit vieux de la porte Bineau, retrouvé littéralement assassiné au pied du rempart, le client du Singe-Vert, abîmé par Ferdinand et son copain Liénard ; c'étaient les corps de deux forgerons de Montparnasse ramassés, lardés de coups de couteau, au pied des mêmes fortifications, à la porte de Vanves.

Ils n'avaient pas soixante ans à eux deux, ces forgerons. Artisans aisés, gagnant de six à sept francs par jour, grands et beaux gars tous deux, mais loupeurs, un peu coureurs comme tout ouvrier célibataire des faubourgs, assidus des musettes de la rue de la Gaîté et du théâtre Montparnasse, ils auront été vider aux fortifications, loin des sergots et des curieux, une rixe com-

mencée au bal autour de quelque jupe de danseuse ou, au comptoir du chand de vins, autour d'une tournée tranchée au zanzibar !

> Les brocs étaient vidés
> Et l'on allait partir... Un maudit coup de dés
> Qui devait décider de la nuit de la belle
> Et de qui resterait, amena la querelle.
> .....on sortit pour causer sans chandelle...
> . . . .
> ...Ils vinrent tous les dix au pied de l'escalier
> Et chargèrent... Tudieu, quel cliquetis d'acier !
> J'en avais chaud au cœur... La fille à demi-morte,
> Elle, clamait : « A l'aide ! Au meurtre ! A moi ! Main forte ! »

La scène est de tous les temps : que Singe-Vert (Singe-Vert est de toutes les banlieues, de la porte Bineau comme de la porte de Vanves, de la route de la Révolte comme de Montparnasse), assistât ou non à la bataille allumée par l'odeur de sa peau ou les gros sous de son bas de laine, toujours est-il que le lendemain matin on trouvait les deux forgerons, criblés de coups de surin et *scionnés*, dans le fatal fossé d'enceinte.

L'une des deux victimes, Jules Polzien, tenait encore dans ses doigts crispés une poignée de cheveux roux. Dans le spasme de la mort, sa main s'était convulsivement refermée sur la tête de son meurtrier et n'avait pas lâché prise. L'autre victime, ramassée, respirant encore, expi-

rait la nuit suivante à l'hôpital sans avoir pu ou, plutôt, sans avoir voulu prononcer un nom !

La sûreté organisa rafles sur rafles dans Montparnasse, dans Grenelle et ailleurs, et la terreur fut dans le clan des *rouquins*. Quiconque avait la conscience obscure et le poil clair tremblait en songeant à la terrible mèche. La fête de Vaugirard qui battait son plein, s'en trouva tout à coup dépeuplée et les séances de lutteurs eurent lieu devant des banquettes et pour de bonnes raisons. Un soir, place Cambronne, la rousse cueillait les blouses et les vestes suspectes comme des fraises dans un bois.

Indice précieux : les réverbères tout à l'entour du lieu du meurtre avaient été éteints. La rixe devait-elle se vider simplement à coups de poing et dans l'obscurité, deux combattants, se sentant les plus faibles, auront-ils dégainé et donné du surin ?

Mystère !

La police informa et ne trouva pas. La banlieue a la *discrétion* prudente sur ses crimes et ses querelles : un bavardage pourrait l'entraîner si loin !

A quelque temps de là, barrière de Fontainebleau, dans une mine de glaise de Gentilly, on ramassait, la tête presque enfoncée dans le sol humide et mou de la carrière, le cadavre d'un

jeune ouvrier de vingt-trois ans, presque un enfant.

Le misérable avait été littéralement assommé; les informations prises, l'opinion désignait immédiatement comme l'assassin un puisatier, Victor Demay, dit Bébé, âgé de trente-deux ans, intime ami de la victime.

Ici, àux rudes senteurs de charniers, la fleur de banlieue mêle les relents sinistres d'une idylle de bagne, une des idylles unisexuelles comme en voyait s'épanouir l'âge amollissant de la Grèce, et que le doux Virgile n'a pas lui-même dédaigné de chanter à l'aube de l'Empire, cruel et corrompu.

Formosum pastor Corydon ardebat Alexin

Une étrange affection liait, paraît-il, ces deux hommes, une affection avouée et reconnue. La nuit qui précéda le crime, ils l'avaient encore passée ensemble et au logis du meurtrier!

A l'aube, le plus âgé se rendant à son travail d'ouvrier puisatier, emmenait le plus jeune dans la carrière de glaise et l'assommait à coup de pioche, pris de quelque fureur hystérique et jalouse!

Le docteur Lombroso, consulté, aurait dit le mot de cette énigme de mystère et de sang :

Fleur de banlieue.

Ce résumé d'une semaine assez bizarrement

sanglante peut prouver une fois de plus qu'il n'y a pas que les vieux mendigots porteurs d'orgue et les fantômes de maigres chevaux blancs pâturant au piquet qui vaguent dans les incultes landes suburbaines, devant les lointaines coupoles du Panthéon et du Val-de-Grâce s'arrondissant, en deux boules violettes, sur la brume écroulée de nuages, tout en bas (au delà du chemin de fer de ceinture), des hauts tuyaux d'usine et des talus lépreux de nos fortifications.

V

L'HORREUR DU SIMPLE

— Les terribles yeux !

C'était au Ritz, bondé d'Anglais attirés là par le passage d'Édouard VII. Curieux d'élégances d'outre-Manche, nous y étions venus dîner, Steinberg, Mornard et moi, avides aussi de contempler et d'admirer quelques-unes de ces beautés anglaises, miraculeuses de type, d'éclat et de fraîcheur, *sensationnel and professionnel beauties*, que Londres impose un an ou deux au snobisme des autres capitales...

Une femme entrait et, suivie d'un homme en habit noir, gagnait avec assez de peine une petite table encombrée d'œillets roses. En grande toilette, toute de tulle blanc brodé et rebrodé de perles grises et de jais noir, les épaules nues, c'était une statue de neige vivante, dont les nacres s'éclairaient par endroits de rose vif, aux lobes des

oreilles, à l'entour des seins et aux pointes des coudes ; le visage demeurait d'une pâleur admirable. Elle était grande, mince et souple, racée comme un lévrier, avec un rien de cette raideur britannique qui, les nimbant d'une grâce hautaine, donne tant de charme aux femmes de l'aristocratie de là-bas ; des cheveux d'un or solide et mat casquaient une tête petite, mais le prestige de cette étrangère était ses yeux, de larges yeux d'un émail liquide et verdissant, qui nous avait fait crier, tous les trois, à son entrée :

— Les terribles yeux !

C'étaient des yeux de songe et de portrait, de ces yeux de ciel et d'eau qui boivent la lumière et dont les prunelles agrandies, irradiées, envahissent la face, la dévorent pour ainsi dire et vous aspirent et pompent l'âme, yeux hallucinants et hallucinés dont l'intensité violente et pourtant candide fait songer à des fleurs qui regardent. Vous savez, ces pervenches d'avril dont le bleu emperlé de rosée semble vous guetter au revers des talus ? En Normandie, les enfants les appellent des *yeux de fée*. La femme, qui dînait séparée de nous par quelques tables, avait ces yeux-là.

> Des yeux ardents, lointains et froids,
> Des yeux de chair et des yeux d'âmes
> Aux feux coupants comme des lames !

s'emballait Steinberg.

— Des yeux d'hystérique, concluait Mornard.

Nous nous récriions :

— D'hystérique ! Je maintiens le mot. J'en ai connu quelques-unes dans ma carrière de médecin et toutes avaient ces yeux-là. Je ne voudrais pas être le mari de cette jolie femme.

— De cette idéale créature ? Mâtin ! Tu lui soupçonnes des ardeurs ?

— Je ne suppose rien. D'ailleurs, rien de moins justifié que le tempérament de feu prêté aux hystériques ; il y a des hystériques très froides, il y en a même de chastes ; les couvents de femmes en sont remplis, et c'est peut-être le cas de notre dîneuse de ce soir. Mais je ne plains pas moins son mari et, si délicieuse que soit cette créature, je n'envie pas du tout, mais du tout, son bonheur...

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai horreur du Mensonge et que le Mensonge est l'atmosphère et la raison d'être de cette femme. Je l'observe déjà depuis dix minutes ; je suis fixé. Elle n'a pas l'air de soupçonner notre présence ; rien pour cette lointaine et cette inaccessible ne semble exister. Elle n'est préoccupée que de nous, elle a très bien vu l'impression produite par elle ; elle ne nous regarde pas et pourtant ne nous quitte pas de l'œil. Préoccupée de nous, ai-je dit. Quelle erreur ! Elle n'est préoccupée que d'elle-même, de la curiosité qu'elle

éveille dans cette salle. Observez-la; elle n'a qu'une idée : allumer les regards et les désirs et les concentrer tous sur elle.

C'est cette exaspération de la personnalité qui fait le fonds de la névrose : d'où, chez les êtres atteints, ce besoin d'intéresser à leur sort par des drames et des aventures chimériques, d'apitoyer ou de terrifier autrui par le récit d'un passé par eux imaginé, cette manie de mensonges et d'inventions, ce besoin maladif de composer et de créer des histoires toutes d'une pièce et de les colporter ensuite, embellies et surchargées d'une telle variété de détails que la patiente finit elle-même par y croire; et c'est là le caractère même de l'hystérie, cette soif d'émotions fortes et d'aventures extraordinaires toujours vécues en imagination, et que la malade s'ingénie à imposer à la crédulité d'autrui. L'hystérique est, avant tout, avide de faire partager sa folie et d'en contaminer autrui. Ce besoin de drames et d'intrigues dans l'existence, cette morbide appétence d'invraisemblable et d'extravagant, je les ai toujours constatés chez les malades, car j'ai fait trois ans de médecine dans le service de Charcot, puis j'ai été attaché comme interne à l'hôpital de Laënnec, dans le service de Bauchard, le fameux gynécologue, et Dieu sait, si les maladies que l'on y traite développent l'hystérie chez les femmes! Que de contes à dormir debout j'ai dû subir et parfois que

d'affabulations merveilleuses à faire la fortune d'un Ponson du Terrail ou d'un Jules Mary! Toutes ces malheureuses avaient, à les entendre, des passés d'héroïnes de cour d'assises, de drames historiques ou de romans-feuilletons.

Et Mornard, s'accoudant familièrement sur la table :

— Parmi tant de névrosées, une m'intéressa particulièrement. Son cas était assez rare. C'était la fille d'un botaniste du Jardin des Plantes, créature exaltée et charmante, qui avait déserté le logis paternel pour aller vivre avec un répétiteur du lycée Janson-de-Sailly. Elle était d'une blancheur diaphane, presque transparente à force de maigreur, et aurait pu jouer les purs esprits dans une séance d'Allan Kardec, tant sa silhouette était d'au-delà. Sa voie musicale, la soie lourde et fluide de magnifiques cheveux, leur nuance d'or pâli en faisaient une sorte de princesse de rêve, mais le stigmate était en elle. La bouche mouvante et sans cesse mordue par la pointe des dents, la bouche inquiétante et rouge, et sous les sourcils droits, l'eau violente et bleue des terribles yeux.

Elle était à Laënnec pour une tumeur fibreuse dont Bauchard l'opéra trois jours après son arrivée. L'opération réussit à merveille, mais les suites en furent très longues et la malade demeura parmi nous pendant près de trois mois. Nous l'avions surnommée Ligeia.

Elle était d'allure et d'aspect si surnaturels, si poétiques !

Chose étrange, cette créature de douleur et d'au-delà, qui nous était apparue comme une âme, le lendemain même de son opération, toute saignante encore et ligotée de pansements, faisait des coquetteries aux internes. C'étaient des regards coulés sous ses longues paupières, des frôlements de mains attardées dans les nôtres, des attitudes et des effets de cheveux. Nous eussions été remués à moins.

Au bout d'un mois, la salle Nélaton était en révolution : Ligeia avait apitoyé jusqu'aux sœurs, par les récits de ses infortunes et le spectacle de sa résignation. C'est pour échapper aux poursuites de son père, un père monstrueux épris d'elle, qu'elle s'était jetée dans les bras du répétiteur. Au collège, où elle était allée quelquefois demander son amant, elle avait été en butte aux obsessions des professeurs et des élèves ; la vie pour elle était devenue bien dure, et, une fois, dans le cabinet du censeur... Ces pauvres sœurs écoutaient terrifiées cette déconcertante odyssée, mais l'opérée les rassurait vite par la ferveur de ses oraisons. Elle les édifiait aussi par la piété de ses lectures : la *Vie des Saints* et l'*Imitation* étaient en permanence sur son lit. Je crois même que Ligeia, à la fin de sa convalescence, eut quelques crises d'extase. Tout l'hôpital et Bauchard s'intéressèrent à cette jeune

femme si transparente et si blanche, et dont les yeux chaviraient, si facilement révulsés, pendant que son corps frêle se tendait en arc de cercle.

Le roman de *Là-bas,* qui venait de paraître en librairie, auréolait d'un prestige équivoque les faits et gestes de l'opérée ; des internes frottés de littérature (et j'étais du nombre) croyaient voir en elle une sorte de *Madame Chantelouve* : *Madame Chantelouve*, la terrible héroïne de Huysmans !

Avant de s'adresser à la chirurgie, la malade avait eu recours à l'occultisme. Ligeia avait été exorcisée : elle le disait du moins. Un chanoine interdit, thaumaturge des plus connus de la police pour exercice illégal de la médecine, avait tenté de la guérir par des applications de pierres précieuses ; les applications étaient précédées et accompagnées de prières, de cérémonies et de simagrées qui rappelaient vaguement les rites de la *Messe Noire.* Cette thérapeutique n'avait fait qu'exaspérer les souffrances de la patiente. C'est alors que, désespérée, elle était venue s'adresser à Bauchard. Maintenant, elle revenait lentement, mais sûrement, à la santé, dans son service ; mais les récits chuchotés à son chevet et ébruités de salle en salle avaient créé une légende autour de la convalescente : pour les uns, c'était une sainte, pour les autres une possédée, et quand Ligeia quitta l'hôpital, abominée par toutes les autres malades et regrettée par tout le service, c'est une

personnalité, peut-être encombrante, mais bien curieuse que perdit Laënnec. A peine rentrée chez elle, la jeune femme reconnaissait les soins dont elle avait été l'objet en colportant les pires racontars sur les chirurgiens et les internes. Elle avait été en butte aux obsessions de tous. Toute saignante encore, à peine cicatrisée, il n'y avait pas d'interne qui ne l'eût sollicitée, pressée, harcelée et Bauchard lui-même n'avait pas échappé à la contagion, à cette endémique folie, développée autour d'elle à la manière d'un envoûtement.

Ligeia reconnaissait ainsi les bontés et les passe-droits qu'on avait eus pour elle; elle calomniait pour calomnier; moins coupable qu'une autre peut-être, puisque inconsciente et sûrement convaincue de ses insinuations.

Naturellement, rien de vrai dans ce qu'elle avançait. Des souvenirs de lecture lui avaient fourni le détail de l'intervention du chanoine interdit. Le reste était de pure imagination; imagination aussi les aventures de son enfance, l'amour abominable de son père, qui l'avait forcée de déserter le logis familial; et, exception faite de sa liaison avec le répétiteur, imaginations encore, les obsessions dont elle avait été l'objet de la part du personnel du collège; hallucinations enfin, les convoitises qu'elle allumait partout sur son passage, car, à l'entendre, son charme de luxure s'étendait sur tous et sur toutes.

Les femmes, elles-mêmes, n'y échappaient pas.

Ces détails, c'est Bauchard qui, un mois après la sortie de la malade, nous les donnait, tout le corps secoué par un gros rire, dans la salle même des opérations.

— Le cas le plus curieux d'hystérie que j'aie jamais vu, Messieurs, et pourtant Dieu sait si... Elle se croit vraiment sorcière et a la conviction que nul ne résiste au fluide émané de ses yeux. Avec cela, tous ses désirs, pour elle, deviennent des réalités. Hallucinée, l'hyperesthésie de ses sensations lui donne l'illusion charnelle d'être vraiment possédée. Mais le désir, c'est elle qui l'éprouve au lieu de l'inspirer.

Si, sur cet état très spécial vous greffez l'amour du mensonge, la manie du romanesque et le poison de la littérature, vous jugez quelles abominations peuvent sortir de cette cuisine d'enfer! Et, pourtant, la maladie de cette malheureuse peut se résumer dans cette unique formule : l'Horreur du Simple.

VI

UNE VIEILLE HISTOIRE

> Alors Hérode, voyant que les Mages s'étaient joués de lui, entra dans une grande colère et envoya tuer, dans Bethléem et tous les pays d'alentour, tous les enfants mâles âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis auprès des Mages.
>
> (*Livre des Evangiles.*)

Et, ayant mis ses coudes sur la table, Narzens commença :

« C'était il y a quatre ou cinq ans, bien avant les scandales et les transparentes chroniques sur Monsieur *Auguste*, Madame *Pygmalion* et la princesse *Alphonse*, bien avant l'aventure publique de *Garanger* et de *Petite Ordure* et la guerre au couteau entamée par les goules de Lesbos contre les maris et les amants.

« Cette pauvre Mizy, devenue depuis la *Méphistoféla* de Mendès, n'était alors ni la morphinée ni la détraquée misérable dont les demoiselles du bâtiment se disputent les agonisantes fantaisies et les quelques milliers de francs, dernière aumône laissée à un fantôme de femme par les créanciers et les hommes d'affaires, corbeaux acharnés sur un cadavre vivant. Mizy n'était encore que la très inquiétante et très svelte jeune femme à tête impertinente de boy, au pétillant esprit de gavroche et dont les mots d'une jolie corruption cyniquement avouée et raffinée faisaient long feu dans les boudoirs. C'était le « Hé bien ! il m'embêtait ce môme, et je l'ai décroché », expliquant sommairement une fausse couche survenue après un accident de cheval. Puis le : « Mon mari ne m'aime qu'en garçon », donné comme excuse à la manie des modes masculines définitivement adoptées, et enfin le fameux : « De quoi vous plaignez-vous ? je ne fais pas d'enfant ! » effrontément répondu, en présence même du commissaire, à l'infortuné marquis venant de faire enfoncer la porte d'un cabinet de restaurant sans pouvoir faire constater un légal adultère, toute la ribambelle des mots *ejusdem farinæ* faisant prélude au terrible : « Mon frère et moi, nous avons eu les plus jolies femmes de Paris », qui devait amener le fatal procès en divorce et clore la liste des concetti mondains de la marquise.

« Il y a donc cinq années, ou six, ou plus, toute la population de Veules était mise en émoi par l'arrivée, au grand trot, à travers les rues du village, d'un landau à quatre laquais et postillons poudrés, et par la présence, dans ce landau, de quatre jolis jeunes gens, mais jolis, jolis ! Œil brillant, teints de femme, dents de jeune loup, cheveux frisés et courts, petites mains, petites oreilles, étranges regards et sourires plus étranges encore.

« Le landau s'arrêtait (connaissez-vous Veules ? oui ! eh bien) un peu avant le petit pont du moulin, cent mètres au-dessous de la villa Meurice. Les portières ouvertes, et nos jolis jeunes gens sautés à terre, il apparut que ces messieurs étaient des femmes : hommes de la ceinture aux cheveux par le veston collant, le plastron épinglé et le chapeau de feutre ; femmes de la ceinture aux pieds, par la jupe plissée, les bas de soie et la fine chaussure. C'était la marquise, la princesse Katte Anska, son inséparable, Violetta Smunok, la jolie petite actrice hollandaise, pensionnaire alors de M. Perrin, aujourd'hui de M. Claretie, plus une inédite du monde, rentrée depuis dans la vie normale et demeurée heureusement anonyme : ces dames étaient en partie carrée, deux ménages de tourterelles venus à petites journées de Paris-Mitylène à Veules-en-Lesbos.

« La marquise, campée devant les villas, son

monocle dans l'œil, eut bientôt fait de reconnaître le pays ; bon fourrier, elle avait déjà déniché un très convenable « à louer », là-haut, sur la falaise : là-dessus d'enfiler l'escalier de la côte et l'escadron de lui emboîter le pas.

« — Combien, pour huit jours, vot' bicoque? — Ma bicoque ; mais, madame... — Faites pas tention, parle comme ça. Manière à moi ; oui, combien par jour? payera ce qu'on voudra? — Mais, Madame, je ne loue que pour la saison, et... — Et combien vot' saison ? — Trois mille francs. — Moins cher que par jour ; voulez-vous deux mille francs pour un mois ? » Et les deux billets de banque de sortir d'un porte-cartes bourré, pêle-mêle, de banknotes et de cigarettes.

« Et le soir même, mes amis ! Quel spectacle, quelle noce ! Le couvert mis dehors, sur la terrasse, en plein air ; les jardins de Veules, ravagés, avaient fourni les fleurs, l'Hôtel des Bains le dîner, tout de champagne et de coquillages, et, dame !... des cris, des refrains de café-concert et des rires chatouillés, et des bouffées de tabac et des baisers : une vraie fricassée de museaux et de cigarettes.

« Les locataires des villas voisines, grimpés qui sur les balcons, qui sur des échelles appliquées aux murs, n'en croyaient pas leurs yeux. La Manche elle-même, mise en joie, avait pris, devant cette petite fête, un faux air de mer Ionienne. La

soirée se terminait par une descente dans le village et une balade de ces dames à travers l'unique rue du pays, se tenant toutes les quatre par le bras, le londrès au bec et chantant à tue-tête la scie alors en vogue :

Émile,
Émile est un gaillard habile :
Il met toujours dans le mille,
Émile !

« Le lendemain, la propriétaire, scandalisée, signifiait leur congé à ces dames.

« — Et, de quoi ? Les voisins se plaignent ; plus moyen de s'aimer alors ! Ça les gêne, pauvres chats ! Pourquoi qu'i'regardent ? Qu'ils plantent des arbres ! D'abord, moi, j'en ai assez, je me retire. Pleure pas, chérie, ma petite Violetta, reste bien tranquille. Je vais t'envoyer ta mère. »

« Et là-dessus, brusque départ, dans le landau de la marquise, de la princesse Katte et de l'inédite ; et le surlendemain arrivée de Mme Smunok mère, arrivée urgente d'ailleurs, car elle était visiblement souffrante, la petite Hollandaise ! Tous les jours son fin visage allongé de juive brune s'amincissait et s'altérait davantage ; elle avait, dès le départ des amies, abandonné les vestons de drap et les faux cols : c'était dans de longues et mouvantes robes de foulard et de dentelles qu'elle passait désormais ses journées, étendue sur la terrasse à l'ombre grêle des tamaris, faisant mûrir

au chaud soleil de cette fin d'août une grossesse ostensiblement arrivée à son terme.

« Ici, je laisse parler la bonne femme du pays qui fut appelée à la villa comme garde-malade ; la brave créature, dans sa simplicité paysanne, a tout raconté tout à trac, sans malice et sans phrase, et son récit tel quel est bien autrement saisissant.

« — La jolie dame, qui allait accoucher, si avenante et si douce qu'on eût dit une sainte Vierge, était au lit, dans sa chambre, avec, auprès d'elle, sa mère, qui était, à mon avis, une ben brave dame et respectable aussi, et pis le mossieu, qui était le médecin et que les deux autres avaient amené, le matin, de Paris, avec elles.

« L'autre, la petite blonde, qu'avait l'air d'mener tout le monde, une esphysionomie pas commode et, Dieu me pardonne ! qui disait des *raisons* comme un homme, avec des habillements pas chrétiens, était dans la chambre à côté avec l'autre dame, son amie, arrivée avec elle dans la matinée : une grosse mollasse toute fardée et qui n'avait point l'air non plus de grand'chose de bien.

« Il faisait, c'te nuit-là, un cochon de temps avec des coups de vent de nordèt et de la pluie, de la pluie, qu'on dit dans le pays, dans ces temps-là, qu'il vente la tête à la poupée à Robillard. La mer bougrait comme une mauvaise bête, et heureusement qui n'y avait pas de barque de

sortie c'te nuit-là, car ben sûr... Mais je disions donc qui ventait, qui pleuvait, et la petite dame blonde qui avait pas voulu se coucher, vu que la jolie dame qui allait accoucher et qui n'avait eu jamais d'éfant, commençait à souffri, et que nous commençions déjà à l'entendre geindre, doncques la petite dame blonde faisait de grandes enjambées par dedans la chambre, les mains dans ses poches comme un vrai homme, et que, faites excuse, a bougonnait entre ses dents : « Ces cochons d'hom- « mes, l'entends-tu, Catau ? oh ! les cochons ! » L'autre, la grosse, qui était toute vautrée dans son fauteuil, répondait, comme endormie : « Que « veux-tu, faut laisser faire la nature. » L'autre y répondait des sottises et toujours elle allait, elle allait par la chambre bougonnant : « Oh ! les « cochons ! les cochons ! Ah ! ce môme ! si je le « tenais ! » avec une figure si drôle, mais si drôle que j'en avais quasi *pûh* [1].

« Quand tout d'un coup, dans la chambre d'à côté, un cri, mais comme un cri de bête qu'on tue : le sang ne m'en a fait qu'un tour... Puis la porte qui s'ouvre et le médecin appelle et dit : « Hé ! la garde ! » Je me précipite, même que je me cogne à la dame blonde, qu'elle avait bondi de sa place, elle aussi, comme une chatte.

« Le lit était plein de sang et rouge, qu'on

1. Peur, en patois cauchois.

aurait dit qu'on venait de saigner un veau, et dans ce rouge, la jolie dame accouchée, toute blanche, comme évanie... Auprès d'elle, la mère, qui tenait dans un drap l'éfant nouveau-né, le *poulot*.

« Alors on entre en rémonie : c'est à qui me dit d'laver l'enfant, de fai chauffer du linge, c'ti-là d'aller quéri de l'eau chaude ; je perds quasi la tête : je confie le *poulot*, je ne sais plus à qui, à la dame blonde... Toujours est-y qu'au bout d'une heure, une demi-heure, l'accouchée, changée, bien chaudement litée, bordée, ayant bu son vin chaud, je pense à m'n'éfant : ce pôvre ange, j'l'entendions plus geindre.

« Ous qu'il est l'*poulot* ? — A côté, chez la marquise ! » La marquise, c'était la dame blonde.

« J'entrons... Pas de lumière... Comme un coup de vent frèd, de la pluie et du vent qui me mouille tout le visage : j'entends très bien qu'on ferme une fenêtre, et quand mes pauvres yeux revoyent dans tout ce noir, qu'est-ce que je veyons ? Debout, devant la fenêtre, et l'éfant dans ses bras, la petite dame blonde, mais l'éfant tout délangé, tout nu, sa pauvre petite tête renversée, la bouche ouverte, le pôvre petit chat. Même qu'y avait c'te nuit-là un clair de lune qu'on y veyait comme en plein jour la mer rager sous la falaise ; et sous c'te lune, qui tombait en plein dessus, elle avait un si drôle d'air, leu marquise, que je me doutais d'une manigance, et j'me jetions quasi su elle pou y repren-

dre l'éfant... Pauvre petiot, il était tout frèd, tout frèd et tout mouillé : frèdes et mouillées aussi les mains de la dame, comme si elle venait du dehors.

« Elle m'a rien dit ; n'empêche que le petit ne seye mort drès le lendemain d'une fluxion de poitrine.

« J'ai jamais lu que dans les feuilletons des histouères de crime, Môssieu, ajoutait la bonne femme ; mais sainte Vierge ! c'te nuit-là, quand j'ai vu c'te dame blonde, avec sa figure de poïson, debout devant c'te fenêtre, qu'a tenait ce pôvre innocent, tout mouillé et tout frèd, j'ai réfléchi ben souvent depuis que j'avais vécu une heure de ma vie dans eune de ces histouères-là... Puis qu'y avait une mer terrible, c'te nuit-là, toute blanche comme du lait, sous la lune : que le vent rageait sous la falaise, un vent de poupée à Robillard ! »

« — Et l'enfant était un garçon ? était-il demandé au conteur.

« — Naturellement, répondait Narzens : les Amazones ne suppriment que les mâles. »

Portraits littéraires et mondains

(PARIS D'HIER)

SARAH

I

3 novembre 1887.

« Par ici, mon cher, par ici ! » et du petit salon encombré de tableaux et de lourdes tentures où le valet de pied vient de m'introduire, la voix caressante et à la fois mordante de la maîtresse de céans, vous attire vers l'embrasure lumineuse de l'atelier, — l'atelier arrondissant là, porte à porte, à une hauteur de cinq mètres, le renflement vitré de son toit.

Elle est là, Elle : doña Sol, Fédora, Théodora et la Tosca de demain, au beau milieu de ce hall en désarroi, dans le bric-à-brac d'une installation à peine ébauchée, traînant, svelte et souple, entre les bronzes japonais et les vieux Delft posés à terre, une de ces ondoyantes robes d'intérieur

dont elle a le secret. Une immense peau de bête entre les bras, elle s'est arrêtée au centre de l'atelier pour me tendre la main et, toute droite dans sa longue et miroitante robe de peluche violâtre au-devant d'écumantes dentelles, la taille cerclée d'une mouvante ceinture de métal, elle est vraiment charmante et d'un charme exquis et d'une saveur délicieusement moderne, la Tosca de demain, avec cette toison de fauve ruisselant entre ses doigts, ses délicats et frêles doigts d'Omphale parisienne emportant en trophée l'Héraclide toison du lion néméen.

Néméen? plutôt Yankee à en juger par l'exotisme des dépouilles. Castor du Brésil, bison du Canada, ours des Cordillères, peaux de zèbres et peaux de buffles : c'est un amoncellement de poils de toute provenance et de toute nuance, au fleur entêtant de poivre et de camphre ; une gamme chaude et veloutée de tous les fauves et de tous les bruns de peaux de bête, éparpillant aux quatre coins du nouvel atelier les instincts de la savane et des rudes amours du désert, et puis, çà et là, au milieu de cet Océan de fourrures, un cornet de vieux Chine, un coffret Renaissance, un feutre mexicain à la calotte brodée d'argent, à larges bords frôlés d'une cordelière d'or, puis c'est un grand ibis de bronze noir, un sabre indien, des étriers de Cacique, des poteries barbares, tout le bizarre et l'imprévu d'un butin de conquistador.

Et, par là-dessus, des fleurs, des fleurs, et encore des fleurs, monumentales couronnes de roses de chez Vaillant, gerbes de chrysanthèmes aux tons de rouille et de vieil or, mauves orchidées et branchages de houx aux fermes feuilles moirées et luisantes.

— Oui, c'est ma fête, sourit-elle en réponse à mon regard ahuri, c'est-à-dire mon anniversaire. J'aurai ce soir... D'abord, je n'ai plus d'âge. Maurice a vingt-quatre ans : je n'ai plus que l'âge de mon fils, comme toutes les mères ! » Et me mettant sa peau de bête entre les mains :

— Allons, aidez-moi, j'ai vingt personnes à dîner ce soir et mon atelier n'a pas même apparence.

Et la voici qui recommence sa promenade errante à travers le petit hall, suivie par ses deux valets de chambre et moi, donnant un ordre à celui-ci, confiant ce pesant cimeterre à celui-là, se chargeant elle-même de ce dragon de porcelaine, déplaçant cet objet, en replaçant, çà et là, un autre.

Mme Guérard, la fidèle Mme Guérard, camera mayor de cette reine des châteaux en Espagne, elle, s'est laissée tomber sur un pouf et regarde : le gaz flambe haut dans le lustre allumé, le feu pétille vif et clair dans la cheminée de faïence et, tandis que le timbre de l'entrée ne discontinue pas de carillonner sous les perpétuelles allées et venues des fournisseurs, Sarah, à chaque instant

interrompue par la brusque entrée d'une femme de chambre venant lui murmurer à l'oreille : « Madame, c'est le couturier ; Madame, c'est le costumier ; Madame, c'est..., etc., etc. », Sarah, après un « c'est bien, faites monter » détaché en faisant sonner les syllables dentales, retourne à ses arrangements.

Quelques coins prennent forme néanmoins, le coin du divan entre autres, le divan large et profond, où l'écroulement voulu des coussins rose turc et vert pistache, bossués de broderies, s'entasse dans la loutre et le jaune velu des fourrures jetées là dans une réminiscence évidente du portrait de Clairin ; cette réminiscence, on dirait que Sarah l'a devinée, car me désignant le grand panneau vide au-dessus du divan : « Là, mon portrait, celui de Clairin du Salon de 1877, en pendant à celui de Maurice », le grand tableau représentant Maurice enfant, jouant avec deux sloughis, au milieu d'un somptueux intérieur de tapis d'ours et de plantes rares, et s'étalant, lui, déjà au mur.

« Cette cigogne, oui, ce bronze japonais donnez-le moi, là, sur la cheminée. Hein ! pas merveilleuse, la cheminée ? (Elle recule pour mieux juger de l'effet.) Rassurez-vous, c'est provisoire : au printemps, je jetterai bas tout cela. » Et comme je reste bouche bée, abasourdi :

— Oui, je prendrai les écuries, là derrière, je

gagnerai dix mètres ; mon atelier aura vingt mètres de profondeur, plus grand qu'avenue de Villiers ; je relèverai aussi le toit. On communiquera avec les chambres du premier par une loggia et un escalier intérieur ; mon architecte fait les plans, mais les maçons ne mettront le pied ici que moi partie : j'en ai assez des ouvriers chez moi. Ce sera pour le mois de mai, quand je repartirai pour ma tournée d'Europe.

— Comment, vous allez nous quitter encore, à peine revenue ?

— Que voulez-vous ? Je ne m'appartiens plus, je ne suis plus à moi : je suis la propriété de M. Grau, mon impresario ; il m'emmène et je le suis où m'appellent ses engagements. Je ne connais que lui, je n'ai affaire qu'à lui ; il me prête ou me loue aux directeurs pour la *Tosca*. C'est lui qui me cède à Duquesnel ; je suis louée tout comme une force motrice, je n'ai plus de caprices, de fantaisies, je suis une chose de talent, qu'on exploite et qui rapporte. Au printemps, ma tournée en Europe et, dans un an, encore une autre tournée en Amérique, une grande, grande, alors, qui durera bien quatorze mois, mais ce sera la dernière... Voilà où mes créanciers m'ont réduite ; mais, bah ! cinq ans sont vite passés et, dans cinq ans...

Tout en parlant, Sarah, toujours à ses arrangements, est venue s'arrêter dans un angle, devant

la merveilleuse eau-forte de Bracquemond : *le roi David,* de Gustave Moreau, dressant là les orfèvreries précieuses et les pilastres gemmés de coruscations rares de son nostalgique palais de mystère. Etonnant, ce Gustave Moreau, fleurissant là, dans l'ombre, au-dessus d'un petit bahut hollandais, orné avec un soin pieux, comme un coin de chapelle, de ciboires bossués d'émaux et de fragiles coupes de vieux Venise, enguirlandées de fleurs !

Sarah s'est tue, tout à coup pensive. Avec un regard, où il y a de l'extase et du rêve, elle se tient, muette, devant la mystérieuse eau-forte, devant ce roi-vieillard, accablé de chagrins et de pesants orfrois, spectre-roi comme affaissé sous le dais de son trône, inattentif à l'étrange et berceuse musique que lui joue, sur une théorbe, une svelte figure de femme, ailée comme un archange, onduleusement allongée à ses pieds.

Sarah est là, debout, devant moi, avec son irritant et délicat profil, ses yeux étincelants et froids, pareils à des pierreries. A la voir ainsi, onduleuse et mourante sous les luisances de sa ceinture de métal, je songe qu'elle aussi est bien de la famille de ce vieux roi David et de ce jeune archange à figure de femme ; oui, elle est bien fille de Gustave Moreau, l'énigmatique Sarah, sœur des Muses porteuses de chefs décapités, d'Orphée et des Salomés sveltes et sanglantes, la

Salomé de la fameuse aquarelle célébrée par Huysmans, la Salomé de l'Apparition, dont elle portait d'ailleurs le triomphant et coruscant costume dans *Théodora* même, à l'acte de la loge impériale.

Le menton étranglé dans l'or brillant des gazes
Jaunes, le diadème au ras du sourcil peint,
L'Augusta se raidit dans l'argyrose éteint
De son manteau brodé de paons de chrysoprases.

Défiant les affronts, dédaignant les extases,
Elle tient à la main un grand lys byzantin,
Un lys au cœur de perle et, sous son front hautain,
Ses yeux striés d'or fauve ont l'air de deux topazes.

Aux sons des orgues sourds, la loge impériale
S'entr'ouvre... vomissant l'ordure, bestiale,
La haine populaire éclate, écume et bout.

Et, livrant aux regards ses clairs cheveux d'avoine,
L'Augusta, qu'on insulte, attend, calme et debout
Dans son corselet d'or incrusté de sardoines.

Théodora hier ! et la Tosca demain.

« Vous aussi, vous aimez les Gustave Moreau? interroge d'un sourire Sarah, qui a surpris mon regard ; venez, venez que je vous en montre un autre », et gravissant les trois marches qui séparent l'atelier du petit salon, elle me conduit dans ce dernier devant une délicieuse peinture japonaise, de premier ordre alors, à faire loucher M. de Goncourt : un jeune héros à visage de vierge, à la chevelure

nimbée de flammes, longeant à grand pas une cime rocheuse, escorté dans le ciel par de fuyantes et disparaissantes figures de femmes émergeant de nuages baignés de rayons.

En effet, le rapport est évident, l'analogie certaine : Gustave Moreau et l'artiste japonais ont la même vision de la beauté humaine, la même poésie de conception ; or, tandis que je m'absorbe dans ma contemplation, un trot de cheval sonne sous l'allée de la porte cochère, des éclats de voix presque enfantine s'égrènent dans la pièce voisine. « Maurice ! Sarah, s'écrie alors la tragédienne, comme réveillée en sursaut, et moi qui ne suis pas habillée : j'ai répété la *Tosca* en robe de chambre ! Vite, allez vous-en, mon ami, je vous mets à la porte ; mes hôtes vont arriver. Voyez la table est déjà mise ». En effet, là-bas, au fond du petit salon, par la porte grande ouverte, la table apparaît dans la gaieté blanche et rouge de sa nappe brodée, du couvert déjà disposé et, vaguant là sur des gondoles fleuronnées de vieux Saxe, d'immenses gerbes de chrysanthèmes roses et de roses jaunes en fleurs ! Dans le lustre en fer forgé, aux bougies toutes allumées, des branchages de houx et des retombées de guirlandes de lierre : une innovation de Sarah pour célébrer la fête du soir.

Et comme, obéissant à celle à qui l'on ne résiste pas, je baise avec une sensualité respectueuse

l'impatiente et nerveuse petite main qu'on m'abandonne : « Quel soir venez-vous, me demande Sarah, que je vous lise ma pièce ? Car je suis aussi auteur dramatique maintenant ! Si je vous avais su à Paris, je vous aurais fait signe vendredi soir. J'avais Anatole France, Haraucourt et Jules Lemaître. »

Sur la promesse d'une lecture, d'une soirée passée dans cet intérieur de princesse renaissance et bohème, je quitte le petit hôtel du boulevard Pereire, ravi et délicieusement ému d'avoir retrouvée telle que je l'avais vue partir il y a près de deux ans, cette étrange et triomphante condottiere de l'art moderne, qui vient reconquérir encore une fois Paris après avoir déjà deux fois conquis l'Amérique, la sauvage et lointaine Amérique des aventuriers et des conquistadors.

Dehors, la nuit, le froid ; sur le boulevard désert, le long de la voie ferrée du chemin de fer de Ceinture, une lune, ronde comme une pastille d'or, s'épanouit, énorme et jaune, au-dessus des ramures grisâtres, couleur de buée, des marronniers perdant leurs feuilles ; les toits des hautes maisons se perdent dans la brume et devant les étoiles qui, une à une, tremblotantes et frileuses, s'allument au ciel terne, l'obsession de celle que je viens de revoir, est telle que c'est encore ses yeux que je vois briller à l'horizon.

II

13 octobre 1889.

Le menton étranglé dans l'or brillant des gazes
Jaunes, le diadème au ras du sourcil peint,
L'Augusta se raidit dans l'argyrose éteint
D'un grand manteau brodé de paons de chrysoprases.

Dédaignant les affronts, méprisant les extases,
Elle tient à la main un grand lys byzantin,
Un lys au cœur de perle, et sous son front hautain
Ses yeux, striés d'or fauve, ont l'air de deux topazes.

Aux sons des orgues sourds, la Loge impériale
S'entr'ouvre, et, vomissant l'ordure, bestiale,
La haine populaire écume, éclate et bout;

Et, livrant aux regards ses clairs cheveux d'avoine,
L'Augusta, qu'on insulte, attend calme et debout
Dans son corselet d'or incrusté de sardoine.

Comment ces quatorze vers me servirent de lettre de créance auprès de Théodora et comment ce sonnet, assez médiocre en somme, me fut, il y a quatre ans, le *Sésame ouvre-toi* de l'hôtel de la rue Saint-Georges; c'est un peu de l'histoire anecdotique de la grande Sarah !

Or, aujourd'hui que la reprise victorieuse du beau drame de Sardou remet une fois de plus la grande tragédienne au premier plan de l'actualité

courante, parler Sarah Bernhardt, c'est intéresser monsieur *Tout le Monde* et quelques curieux avec. J'y vais donc de mon conte de fées.

C'était en février 1886, en plein succès de la pièce de Sardou : la première avait eu lieu le 25 décembre 1885, le soir même de Noël, et tous les illustrés publiaient chaque dimanche un portrait plus ou moins ressemblant accompagné d'une biographie plus ou moins authentique de l'artiste triomphante.

Je ne connaissais Sarah Bernhardt que pour l'avoir vue à la scène. Inutile de vous dire que je brûlais d'un désir enfantin de lui être présenté, de la connaître davantage.

Elle était si calomniée ! Il se débitait sur elle de si étranges choses ! Quant à son genre de beauté, Sarah Bernhardt m'a toujours fait l'effet d'une de ces apparitions qui, dans la rue, vous clouent là, sans qu'on songe à les suivre (à quoi bon ? se dit-on, ce que sa vie doit être prise à celle-là !), et que dans un salon on regarde, non d'un air beau, fou ou tendre, mais indifférent et lointain (ce qu'elle doit être habituée aux têtes qui se retournent ahuries ! pas la peine d'en grossir la cohue, pense-t-on). Puis on apprend qu'elle vit comme une autre, ou mariée, ou seule, ou par-ci par-là. Et l'on s'étonne qu'elle ne soit pas, la fameuse Une Telle, Hérodias ou Cléopâtre, une accablée de drames internationaux, malgré ses

vingt-cinq années apparentes et son air de monstre qui a toujours bien dormi.

Et la merveilleuse apparition, qui a passablement roulé (ô tournées d'Amérique, ô agence artistique et troupe en déplacements !) a roulé rien moins qu'épiquement. Elle a roulé, ô misère ! de Vienne à Philadelphie et de Buda-Pesth à Buenos-Ayres. O petites villes, abat-jour de lampes, intermédiaires crasseux, hôtels meublés et claquements de portes ! O misère, ô occasions ! Théodora, la Tosca, Ophélia, tous les rêves et toutes les chimères ! Elle a roulé, et cependant elle est là, elle vous regarde ; et la moue de sa bouche est une campanule éclose de ce matin, et ses grands yeux inconnus balbutient : « Quoi ?... Ah !... » Et quelle modestie dans ce doux chignon sur cette nuque délicate ! — Elle est la serre de son art, un peu martyre aussi, la douce martyre chrétienne, quelque Ophélie que l'eau du fleuve entraîne à la dérive ; elle est l'exploitée, la captive, l'esclave et de ses créanciers et de son Barnum et de ses caprices d'un jour ; elle ne sait pas...

Un peu monstrueuse aussi (du moins à travers les romans épinglés à même sa chair par des anciens amis un peu chassés depuis et qu'une salutaire pudeur aurait dû préserver d'un aussi facile moyen de réclame). Suit la série des sloughis favoris tués à coups de revolver dans le hall somptueux, des chats jetés vivants dans les braises du

poêle et des singes familiers donnés à dévorer aux tigres. non moins familiers, en cage; j'en passe et des meilleurs! Et les divorces, et les reprises d'hostilité, et les subits réveils de flammes et de combats!...

Quand elle errait, pareille aux jeunes immortelles,
De son rire sonore exaspérant Paris,
De vagues chaînes d'or sortaient de ses prunelles
Et ses pieds nus foulaient des corps d'amants meurtris.

Étant de la race des dévots, je n'adorais que plus fermement l'idole un peu sanglante et criminelle, — et lointaine!

Mais le moyen de l'approcher? Depuis deux ans, c'était mon idée fixe.

Me faire présenter: je connaissais bien Busnach, alors fort bien en cour à l'avenue de Villiers, mais pénétrer auprès de cette fine entre les affinées et de cette charmante parmi les plus charmantes, sous l'égide de ce gros monsieur au langage quelque peu grossier... Autant se faire présenter à Titania par Bottom: j'y répugnais absolument et de la tête aux pieds.

Puis vint l'ère de la *Glu*, de *Macbeth* et d'un poète très aimé. La Macbeth d'alors était très entourée, presque gardée à vue, et nul ne pénétrait dans le manoir du Thane de Fife s'il n'était ou de sa suite ou déjà de la maison!

Où est le cœur, là gît le trésor.

Et le cœur y était... et quand le cœur y est !...

En 1886, c'était tout autre chose. L'avenue de Villiers venait d'être vendue, Sainte-Adresse avait suivi l'avenue de Villiers ; la direction ruineuse de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin avait tout dévoré, et, poursuivie, mangée par ses créanciers, Théodora, réfugiée pour l'instant sous l'égide intéressée de Duquesnel, venait de liquider son passé.

Installée dans le somptueux hôtel meublé de la rue Saint-Georges, une merveille de mauvais goût et de richesse israélite, Théodora, délivrée enfin des oiseaux de passage, et revenue de ses folies, appartenait enfin à ses anciens et ses vrais amis.

C'était peut-être le moment d'en grossir le nombre ?

Et j'y allais de mon sonnet.

Ce sonnet, je l'écrivis sur le parchemin le plus byzantin que je pus trouver et j'allai bravement le porter moi-même.

Quel hôtel, quel nègre et quel escalier ! La rampe en fer forgé m'alla au cœur.

Théodora lut-elle mon sonnet... ? Du moins pas jusqu'à la signature, puisque je dus, ce jour-là, d'être reçu à une méprise.

Dès mon entrée dans le salon, j'étais accueilli par une voix :

« Mais ce n'est pas vous ; il y a erreur ! » Et puis

tout à coup, câline, avec cette souplesse de gestes et de caractère qui est son charme, comédienne et comédienne exquise même dans la réalité :

« Il y a confusion de nom, je vous ai pris pour Lorin, Georges Lorin, un ami à moi ; mais cela ne fait rien, j'ai un ami de plus, n'est-ce pas, Monsieur ? Votre sonnet est une merveille.

L'avait-elle lu ?

Elle était ce jour-là avec M. de Lagrené, un fidèle de la maison, et traînait sur les tapis de haute laine de l'hôtel une ondoyante robe de velours blanc ceinturonnée d'or fauve, qui m'apparut tout comme un poème.

J'en fis, en dînant, un second sonnet que je lui portai le soir, dans sa loge.

J'y trouvai Théodora jouant aux dames avec Tamyris (Marie Laurent) ; une personne bien désagréable, Mlle Marcelle Julien, menait ce soir-là grand bruit dans cette loge. J'y retournai cependant le lendemain.

Puis à force de prendre le chemin du théâtre, j'appris aussi le chemin de la rue Saint-Georges. Je devins à mon tour un assidu de l'hôtel. J'y vis répéter *Fédora*, *Hamlet*, *Marion Delorme* ; j'y rencontrai assis à la même table et j'y connus Ponchon, Jules Lemaître, les Stevens, les amis de Maurice, Sarhita, la princesse Orlinia de la *Tosca* qu'on jouait encore hier, la princesse de Nemety, une des rares fidèles des derniers temps de

Barbey d'Aurevilly, la princesse de Nemety, dont le coupé promena jusqu'à l'avant-dernier jour le maître de la rue Rousselet dans les allées ensoleillées du bois de Boulogne, Abbéma, une amie de la maison, Armand Gouzien, Clairin, et cette fière Augusta Holmès, que n'avait pas encore adoptée le mondain engouement des comtesse de Tredern et baronne Molitor. Augusta Holmès, pénétra là sur les pas d'Abbéma. Tous les habitués de Sarah faisaient fête au talent d'Holmès, heureux qu'on était de saluer en elle la muse future de cette glorieuse année du centenaire, et de cette Exposition de 89, dont la gloire se résume en somme en ces deux noms de femmes ; Augusta et Sarah.

Curieuse, en effet, cette Exposition aboutissant à l'apothéose de ces deux femmes géniales et si différentes ! Étonnante, cette foire cosmopolite des cinq parties du monde exaspérant son agonie aux acclamations de deux noms de femmes : Augusta Holmès dans l'*Ode triomphale à la République*, Sarah Bernhardt dans *Théodora*.

Serait-ce la revanche de l'art pur sur la victoire imminente de l'ère industrielle du fer Eiffel et des ingénieurs ?

Mais revenons à mon sonnet.

Je connus donc Sarah, et Théodora voulut bien me croire son ami.

Dire que je n'étais pas sans méfiance ! On

m'avait tellement dit : « C'est la princesse des contes de fées. Un beau matin, homme séduit, vous verrez tomber de la bouche de votre idole, non plus des perles et des diamants, mais des crapauds et des vipères! » que j'attendais toujours, l'oreille aux champs et l'œil au guet.

J'attends encore.

Quoi qu'on ait écrit, je n'ai jamais vu la très blanche et la très blonde donner, de ses petites mains, des ouistitis vivants à manger à ses tigres; le hall du boulevard Pereire n'exhale, à ma connaissance, aucune odeur de chair grillée et il n'y a pas de taches de sang aux splendides fourrures entassées sur les tapis. La divine m'a bien demandé une pièce que j'ai écrite pour elle, que je lui ai dédiée et qu'elle ne jouera jamais; mais pourquoi lui en garder rancune? Théodora a ses fournisseurs attitrés dont elle et la foule ont tant de bons motifs de se trouver satisfaites : pourquoi irait-elle commander ses habits de combat?

Théodora boit du clicquot frappé à tous ses repas dans un hanap de vermeil ciselé, offert par le lord-maire, et sa table est toujours jonchée, hiver comme été, d'une moisson de fleurs. Théodora écoute régulièrement tous les matins un monsieur et même une dame de lettres lui donner lecture d'un drame en cinq actes, où elle est, tour à tour, Marie Stuart, Anne de Boleyn, Catherine II, impératrice de toutes les Russies, ou la

reine d'Égypte, Cléopâtre; Théodora encourage tous les soirs, entre cinq et six, à l'heure des sonnets, l'esprit décadent, symbolique ou touranien, de vingt-cinq jeunes poètes, en caressant d'une main défaillante les oreilles d'un de ses vingt-cinq chiens.

Son atelier du boulevard Pereire est la plus curieuse lanterne magique de ces temps modernes; toute l'Europe et tout Paris y passent. C'est, sur le pied de deux cents louis par jour, le plus pittoresque campement bohème !

J'y ai, moi qui vous parle, rencontré M. de Blowitz, ce qui m'a attristé la vue; j'y ai entendu le poète Haraucourt déclamer de ses vers, ce qui m'a guéri pour la vie de la faiblesse de réciter les miens, et j'y ai écouté le divin Loti, le romancier-*sirène*, chanter une chanson de marin, ce qui m'a fait le cœur joyeux et m'a mis de bien doux souvenirs dans l'âme. Je sais qu'à l'heure présente M. Ernest Gibert, l'humaniste bien connu, y imite à ravir Claretie et Coquelin et, pour ma part, je n'attends ma rentrée à Paris que pour aller baiser encore une fois la main de la très blanche hôtesse et grande artiste, en très fervent ami des bons et mauvais jours, — mais les gêneurs partis, envolés, — et je peux longtemps attendre, n'est-ce pas, chère amie ?

GUSTAVE MOREAU

Le rhapsode était mort : la lyre en bois sculptée
Gisait près du cadavre au milieu du torrent.
La Muse entre ses bras prit la tête en pleurant,
La tête encor saignante et fraîchement coupée,

La posa sur sa lyre et de ses doigts tremblants
Ayant fermé la bouche adorable et crispée,
Baisa ce front de neige et ferma ces yeux blancs,
D'une immense douleur de femme enveloppée.

« Adieu, murmura-t-elle, ô doux poète errant
« Qui marchais ébloui dans la nature-fée,
« Escorté de lions et la tête coiffée

« De lauriers d'or ! Ta tête au grands yeux transparents
« Est donc à jamais vide et ta voix étouffée,
« O sublime échanson de filtres enivrants !

. . . .
. . . .

« Le sang coule aujourd'hui de ton beau corps d'albâtre. »
Elle dit. Ses bras nus, chargés d'un triple rang
D'anneaux d'or, se tordaient sur sa robe bleuâtre.
Et les hommes avaient ce tableau déchirant :

Le front sanglant d'un dieu porté par une fée,
La Muse, au pied des monts, pleurant la mort d'Orphée !

(D'après « la jeune fille de Thrace retrouvant la tête et la lyre d'Orphée, par Gustave Moreau ». — Musée du Luxembourg.)

Gustave Moreau, nom magique et troublant, cher à tous les rêveurs et à tous les souffrants de ce siècle de basses ambitions et d'œuvres vilainement prosaïques, Gustave Moreau, nom suggestif et dominateur dont les syllabes lentement prononcées sont comme le *Sésame, ouvre-toi !* du domaine des mythes et des splendides évocations du passé ! Car il n'y a pas à s'y tromper, Gustave Moreau est un maître-sorcier, un enchanteur hanté jusqu'à la souffrance des symboles et des énigmes des anciennes théogonies. Visionnaire comme pas un, la sphère des rêves est devenue sa sphère, mais malade de ses visions jusqu'à faire passer dans ses œuvres le frisson de ses angoisses et de ses désespérances, il a, le maître-sorcier, envoûté tout son siècle, ensorcelé ses contemporains et leur pratique et sceptique époque. Sous le rayonnement de ses tableaux, toute une génération de jeunes hommes s'est formée, douloureuse et alanguie, les yeux obstinément tournés vers le passé et ses évocations magiques ; toute une génération de littérateurs et poètes surtout, nostalgiquement épris, eux aussi,

et des sveltes Salomés, ruisselantes de pierreries, et des Muses porteuses de chefs décapités d'Orphée, et des Hélènes aux robes maillées d'or vif, au front diadémé de gemmes, s'érigeant, un lis d'or à la main, pareilles, elles-mêmes, à de grands lis fleuris sur un fumier saignant de héros massacrés, et cependant souriant, extatique holocauste de victimes éblouies.

Quand elle errait, pareille aux Junons éternelles,
De son rire sonore exaspérant Paris,
De vagues chaînes d'or sortaient de ses prunelles,
Et ses pieds nus foulaient des corps d'amants meurtris.

Car il y a de la sorcellerie et de l'incantation dans les pâles et silencieuses héroïnes de ses aquarelles, belles à la manière de la Beauté du sonnet de Baudelaire :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure, et jamais je ne ris.

C'est, extasiantes et extasiées, qu'il fait toujours surgir ses princesses de rêve dans leur nudité cuirassée d'orfèvrerie, léthargiques et comme offertes dans un demi-ensommeillement ; et, néanmoins, si lointaines, elles ne réveillent que plus énergiquement les sens, ne domptent et n'ensorcellent que plus sûrement la volonté, avec leur charme de grandes fleurs passives et vénériennes, poussées dans des siècles sacrilèges et jusqu'à

nous écloses par l'occulte pouvoir de damnables incantations.

Demandez plutôt à Joris-Karl Huysmans, ce délicieux corrompu, ce délicat de lettres, névrosé jusqu'au faisandage, ce qu'il pense de Moreau, de ce païen mystique, de cet illuminé qui peut s'abstraire assez du monde pour voir, en plein Paris, resplendir les cruelles visions, les féeriques apothéoses des autres âges ! Lisez les pages hallucinantes qu'il a consacrées aux deux aquarelles de la *Salomé* dans son roman d'*A Rebours !*

Que vous vous arrêtiez devant la merveilleuse eau-forte de Bracquemond, devant le roi David et les pilastres gemmés de coruscations rares de son nostalgique palais de mystère, ou que vous méditiez devant son sphinx ailé d'or rosâtre et dardant ses yeux froids sur Œdipos, le svelte héros voyageur, — comme devant certains poèmes de Baudelaire, comme à l'audition de certaines musiques délirantes et lointaines, vous demeurerez remué jusqu'aux entrailles, pris au charme de je ne sais quelle voix de sirène, au fond déconcerté, ébahi, par cet art qui franchit la limite de la peinture, emprunte à l'art d'écrire ses plus subtiles évocations, et ses finesses les plus exquises à l'art du lapidaire et du graveur !

Art intellectuel, trop compliqué, trop hermétique, où l'imagination est trop d'un symboliste et où les procédés d'art relèvent de l'émailleur, —

trop de littérature et de poésie archaïque, où le rêve domine, irritant et troublant comme tout ce qui est maladif ! « Oh ! je connais la chanson et tous les autres couplets que vous pourrez dire ! » et les vagues souvenirs de Mantegna et de Jacopo de Barbay ; puis, çà et là, des confuses hantises de Vinci et des fièvres de couleurs à la Delacroix ! Avec ce système, Gustave Flaubert a lu Chateaubriand et s'en souvient parfois, et dans ses plus belles œuvres, *Salammbô* et la *Tentation* ; Baudelaire, avec ce même système, est visiblement impressionné dans ses vers et par Weber et par Berlioz !

Mais cette imagination de poète et d'érudit uniquement préoccupée des sources ethnographiques et des origines des mythologies pour en comparer et en démêler les sanglantes origines, cette œuvre synthétique qui est toute l'œuvre de Moreau, passant sa vie à réunir en une seule les légendes issues de l'Extrême-Orient, à les distinguer, même métamorphosées par les croyances des autres peuples, pour justifier un jour ses fusions architectoniques, ses hiératiques et sanglantes allégories aiguisées par l'inquiétude et les perspicacités d'un nervosisme tout moderne : où retrouver un tempérament, une nature d'artiste analogue ? et cette douloureuse hantise des symboles et des perversités des anciennes théogonies, des stupres divins adorés dans les défuntes religions ?

Un seul génie analogue s'est rencontré (et peut être cité) : Gustave Flaubert, le visionnaire et l'évocateur des splendides cauchemars de la *Tentation* et du rêve vécu de la puissance de Carthage.

D'ailleurs, quoi de plus nostalgique que la prose lapidaire et cependant parfois si fuyante de l'auteur de *Salammbô* ?

N'est-elle pas, elle-même, un peu sœur des *Salomés* du peintre de l'*Apparition*, la svelte et pensive fille d'Amilcar, aux chairs macérées d'aromates, grandie dans les prières, les jeûnes et les extases, au milieu des parfums, et plus bruissante de pierreries, dans ses robes tramées de sardoines, que son serpent bruissant d'écailles?

Comme Gustave Moreau, Gustave Flaubert est obsédé des mythes antiques. Comme le peintre du Sphinx, il est surtout préoccupé de ce qu'ils ont de sinistre et de cruel. C'est par monceaux qu'il entasse les blessés râlant et les héros vaincus sous les remparts de Carthage : debout sur la terrasse du palais d'Hamilcar, et dominant de son grave profil le camp des Mercenaires, où des ruts exaspérés l'invectivent et la réclament, Salammbô y apparaît dans la pose hiératique et songeuse d'Hélène. Les yeux mi-clos, placide et silencieuse, étoffée d'une robe gemmée, elle s'érige comme elle, une fleur à la main, au sommet de la tour, au-dessus d'une masse rouge et croulante de beaux jeunes hommes égorgés !

Salomé, la danseuse, la buveuse de sàng et la fleur vénérienne du festin du tétrarque, Salomé et Hérodias

> Faisant en lourds rubis, sur le plat d'améthyste
> Poindre, luire et perler le sang de Jean-Baptiste...

traversent également leurs rêves de peintre et de poète. Le peintre, lui, ne compte plus ses Salomés, dansant ou porteuses de têtes. Pour moi, j'en connais cinq chez M. Charles Hayem, collectionneur enragé des œuvres du Gustave Moreau, et une chez la vicomtesse Greffhule ; la *Jeune fille de Thrace retrouvant la lyre et la tête d'Orphée*, dont la robe émaillée flamboie au Luxembourg, peut passer pour une sœur attendrie de Salomé, tueuse de prophète ; et quand M. Charles Ephrussi, le rival de M. Charles Hayem en Gustave Moreau, posséderait une ou deux Hérodiennes coupeuses de têtes, cela ne m'étonnerait qu'à demi.

Qui me racontait donc qu'un académicien d'hier (aux Beaux-Arts) a placé une Salomé dans les *Fables de La Fontaine*, de M. Roux, M. Roux de Marseille, dont les trente aquarelles firent courir, jadis, tout Paris-artiste, chez Boussod et Valadon? Or, comme chacun sait, Hérodias n'est-il pas le titre d'un des trois contes de Flaubert, et le romancier de *Mme Bovary* n'a-t-il pas commis un petit chef-d'œuvre dans le récit de la décollation du précurseur?

Salammbô, Salomé, Hérodias ! les trois filles hiératiques, énigmatiques et silencieuses de ces deux enchanteurs, qui tous deux s'appellent Gustave : Gustave Moreau, Gustave Flaubert !

Une différence, néanmoins, les sépare : un catholique fervent arde et flamboie sous le païen mystique qu'est Gustave Moreau ; Gustave Flaubert a beau avoir commis la *Légende de saint Julien,* il n'a fait œuvre, là, que d'enluminure gothique et naïve, transposant en littérature les curiosités archaïques d'un vitrail. Il y a, au contraire, dans Gustave Moreau, un peintre religieux d'une foi violente et d'une tendresse exquise : je sais de lui des Pieta que Giotto ne désavouerait pas.

Giotto, Carpaccio, Masaccio, Léonard de Vinci, âmes ardentes d'une époque de foi douloureuse et naïve, et dont le maître-sorcier des théogonies orientales et des stupres antiques a parfois répandu le charme pénétrant de douceur primitive jusque dans le cadavre harmonieux de Sapho !

DAUDET PEINT PAR ROSNY

31 octobre 1889.

« Monsieur Guadet ! vint annoncer la petite servante du Maître. La discussion rompit net. Guadet s'avança, la démarche incertaine, tremblante et aveugle.

« Il était triste et comme stupéfié. Deux minutes il reste en silence, regardant, attentivement, de très près, ses ongles, et répondant vaguement à quelques questions :

« — Mon Dieu ! pas mal... Ce temps froid me terrasse.

« Les deux yeux myopes, à regard sans perspective, aveugles à 1 mètre de distance, s'humanisent à mesure qu'on approche, deviennent de plus en plus des beaux yeux de voyant microscope. La physionomie mobile, en ce moment rigide, Myra y lit les caractéristiques de Guadet. Il lisait comment chaque pli s'irradiait à un tam-tam ou

à une sympathie, comment les traits se « projettent » en accompagnement de paroles.

« Il lisait les éveils de Guadet dans le froid d'une conversation moutonnière, son beau départ, ses électrisations communicatives où il oublie la douleur, la lassitude, la mélancolie d'une existence douloureuse. Retrempé dans une bizarre jeunesse, qu'aucune maladie ne tue, il escalade des échelles d'analyses et d'observations, nullement enfermé comme les masses littéraires en des formules potinières ou médisantes, empoignant un portrait ou une souvenance, page d'antan, Tacite ou Montaigne, musique ou caractère d'un objet, illuminant tout d'une facette personnelle, d'un éclair d'enthousiasme.

« — L'acétate d'aniline, oui, un brave poison, mais lent, insensible... pas comme la morphine. La morphine, c'est la belle ivresse... la souffrance qui s'éloigne à grandes enjambées... pompeusement, solennellement, comme un suisse d'église frappant de la hallebarde.

« Guadet montra une petite boîte oblongue, un flacon, puis plein de mélancolie comique :

« — Armé jusqu'aux dents ! Avec cela, je puis traverser une forêt vierge !

« Son accablement fuyait devant un peu de combativité soulevée par la présence de Rolla, la prescience qu'on avait dû parler de lui avant son entrée. » (*Tiré du* Termite *par Rosny.*)

Les noms, comme on peut le voir, sont modifiés à peine : Guadet est là pour Daudet, Rolla pour Zola, Myra pour Rosny lui-même.

Quelques heures avant la première de la *Lutte pour la vie*, qui est l'événement parisien du jour et fait une fois de plus de M. Alphonse Daudet l'homme du jour (et l'homme d'un jour), s'il nous a paru curieux de découper en pleine chair ce portrait de l'auteur de *Sapho*, paru il y a dix jours dans un roman en cours de publication à la *Nouvelle Revue*, c'est qu'il est plein de dessous et d'intentions, ce portrait évidemment brossé par un peintre épris de son modèle ; c'est que dans ce livre sur les hommes de lettres écrit par un homme de lettres, sorte de réédition des *Animaux peints par eux-mêmes*, il y a un évident parti pris par Champrosay contre Médan, et, tout ouatées qu'elles soient et de circonlocutions et de lénitives épithètes, c'est un peu l'égorgillement de Zola-Rolla que poursuit de ses mains meurtrières M. J.-H. Rosny, un des premiers signataires du fameux bref des Cinq (ne l'oublions pas) contre le pape *in excrementis rusticorum* de *la Terre* et des *Paysans*.

A la veille, donc, d'une première qui, si elle est un succès, déchaînera une fois de plus toutes les rancunes amassées par *le Nabab* et *Numa Roumestan*, (les colères soulevées par *l'Immortel* sont des aigreurs de douairières et je les abandonne à la clinique des médecins pour catarrhes, asthmes et

lourdes digestions), si elle est une chute, va attirer au 84 de la rue de Bellechasse tous les coups de pied des ânes, plus ou moins littéraires, rôdant éternellement autour de la tanière des vieux tigres et des vieux lions : n'est-ce pas un régal de s'offrir, avant tous les coups de dents qui vont tâcher d'y mordre et tous les coups de griffes qui vont s'escrimer à travers et dedans, ce délicat morceau de peinture, évidemment léché par un fervent?

Y aurait-il une *lutte pour le luxe*, comme il y a lutte pour la vie?

Divination et mystère : ce *Termite* d'un homme certainement malin ne serait-il pas le « Sésame-ouvre-toi » de certaine bibliothèque convoitée des jeunes auteurs? Entre Savine et Charpentier, il y a plus que la Seine et les ponts, il y a le public et le succès de vente : y a-t-il ou promesse échangée, ou traité tacite, mise en jeu d'influences?

J'ai dans ma main des gens qu'on emploiera pour vous.

Pour moi le portrait de Daudet est charmant de vérité, croqué sur le vif, d'une jolie exactitude à la Besnard, charmant, charmant comme le charmeur qui en est le modèle, charmeur dont le charme même me met en garde parce qu'il me séduit et m'ensorcelle trop.

Continuerai-je les citations de M. Rosny?

Pourquoi pas? Les acteurs qui partageront, ce soir, la défaite ou le succès de leur auteur;

Mme Pasca, duchesse de Padorani, M. Marais, le jeune *struggler for life*, et M. Lafontaine seront, j'en suis certain, enchantés d'apprendre l'opinion de M. Daudet sur les gens de théâtre. Oyez donc. Je poursuis :

« Êtes-vous content de *Rouma*, fait quelqu'un ? »

« — Mais pas mal. Seulement l'horreur de l'*effet* ; oh ! ces acteurs !... ils assassineraient l'univers pour un effet... Ils sont à compter tel passage, telle ligne... Un effet !... Il faut que ça sorte ! Puis un grimage imbécile, et des curiosités, des obstinations à ne pas mettre un râtelier ; vous savez, ce vieux qui parle d'une manière horrible, sans dents ? Et tous se fichent des mollets, des fausses poitrines et surtout de faux fronts, des fronts énormes : c'est leur culte ! Et pas un qui ne fasse la dépense d'un râtelier ! »

« Il se mit à rire, entraînant les autres de sa verve débordante, puis : « Étonné de voir Moguet, Méridional lui-même... si froid dans ce rôle de *Rouma*, un rôle de vie sensuelle et débordante, je l'interroge : « — Dites donc, Moguet, est-ce que « vous n'êtes pas protestant ? — Oui, fait-il, sur- « pris, pourquoi ? » Naturellement je ne lui ai pas dit pourquoi. »

« — Les gens de théâtre m'effraient, murmura Fombreuse. Un malaise comme devant des fous !... Jamais le lendemain ils n'ont gardé la volonté de

la veille... et toujours des promesses rompues.

« — Comme tous les joueurs, dit Guadet. Le directeur le plus fin... jamais ne connaîtra le public ; tous les succès les prennent par surprise... rouge et noir... la roulette ! Et c'est extraordinaire, ces têtes de Gorgone vues par le trou du rideau, ce hasard d'une humanité qui ne se connaît pas elle-même... Surtout les têtes féroces des Parisiens qui ont payé leurs stalles... Ces créanciers implacables qui attendent leurs gros sous de plaisir... Puis le rideau... le « rien ne va plus »... la bataille à tâtons entre la pièce et la foule hostile...

« Tous se turent ; l'encre crépusculaire dévora les encoignures. Les ombres factices s'entrelacèrent aux fumerolles du tabac.

« Dans l'atténuation des tableautins de la muraille, les vitres furent des toiles resplendissantes. Les grands platanes s'immobilisèrent sur l'agonie du ciel, sous les grisailles des nues frileuses, teintées de dissolutions infiniment graduées, de poudre de vert-de-gris, de briques roses, d'herbes pâles, de charpies. A la craintive rôderie des rayons, les têtes des visiteurs s'animalisèrent ou se transformèrent en profils de philosophes rêveurs au fond d'un musée. Les mouvements participèrent du vague ; difformes, tous plus longs ou plus courts qu'à la lumière, avivés par des courbes décrites par les foyers des cigarettes. »

Nous sommes, naturellement (le décor était prévu, presque obligé), dans le grenier Goncourt, un dimanche de réception et de causerie. Vous avez tous reconnu le grenier tant de fois décrit, aux Gavarnis de la muraille, aux roseaux japonais du plafond, aux grands platanes du jardin. Quant à M. Edmond de Goncourt, Fombreuse dans le roman, reconnaissable à sa tête large, à ses cheveux de soie blanche et à sa face lunaire, reconnaissable surtout à ce tic bien connu de ses fidèles d'Auteuil, à la crispation, au moindre heurt de pensée ou de tact, de sa main d'aristocrate sur les étoffes des meubles (l'oncle de Champrosay, comme l'appellent quelques malicieux obsédés du fameux *Testament littéraire* dont ils se savent exclus), il est exquis et peint, avec un art extrême et de la tête aux pieds, dans ce roman du *Termite*, évidemment dédié au ménage Daudet. Et ce n'est pas là, mon cher Rosny, flatterie plus adroite à la double puissance de la rue Bellechasse, que ce pastel à l'encre de Chine que n'aurait pas désavoué de Nittis !

M. de Goncourt ! J'avais la bonne aubaine de le rencontrer seul à seul, il y a trois jours, dans sa maison d'Auteuil et je le trouvais tout vibrant encore, de la répétition de la *Lutte pour la vie* à laquelle il avait assisté la veille, fondant surtout de grandes espérances sur la scène du IV, le clou de la pièce de ce soir, la scène capitale entre Paul

Astier, le *struggler for life*, et la duchesse Padorani devenue Mme Astier; un triomphe pour Mme Pasca, paraît-il, ce rôle de vieille grande dame passionnée et déçue, et la plus belle création de sa longue carrière de drame.

La pièce de M. Daudet tiendra-t-elle au théâtre tout ce que les amis de Champrosay et du Grenier se promettaient à la lecture? Devant à la courtoisie de Daudet lui-même la carte apostillée qui m'a permis d'assister à la répétition générale, mon rôle, ici, devient d'une telle délicatesse que je suis tout heureux de laisser tout entier à mon confrère Louis Besson le plaisir de vous dire le grand bien qu'il pense du *struggler for life* et de son auteur.

« Les préjugés, les scrupules c'est comme une rampe d'escalier, » est-il dit au courant même de la pièce (par Chemineau, un élève *struggler for life*) « on ne s'en sert pas, mais ça fait bien tout de même au bord du vide ».

J'aurai, ayant bien des scrupules, un accès de scrupules, une *scrupulite aiguë* et prendrai à deux mains la rampe de l'escalier.

Je n'ai pas écrit que la pièce est mauvaise. Il y a même deux actes charmants, un caractère de femme excessivement bien pris et bien conduit; mais j'avoue que le dénouement m'a surpris et que, d'après l'enthousiasme de M. de Goncourt, je ne me figurais pas du tout telle qu'elle est la fameuse scène du quatrième acte où le sous-secré-

taire d'État Astier tente d'empoisonner sa vieille femme amoureuse, devenue pour lui un obstacle.

Mais de là aux surprises à la sortie sur les degrés même du Gymnase (*C'est une romance pessimiste*, paroles de *Bourget*, musique de *Koning* ou c'est la *Chute pour la vie*), il y a tout l'abîme qui tourne entre le mur et la rampe d'un escalier. Mais il est écrit que j'aurai aujourd'hui tous les préjugés d'un auteur qui ne se pique pas encore à la morphine : je demeurerai sur l'escalier.

EXTRAVAGANTS : JOSÉPHIN PÉLADAN

26 avril 1888

M. Charles Barbey d'Aurevilly, lui-même, vient de s'avouer vaincu. Les élégances de Brummel ont trouvé leur maître. Les raffinés du roi Louis XIII, tout enrubannés de passequilles et fanfreluches de dentelles ; les muscadins de l'an II, en habit de soie zinzoline, haut cravatés de mousseline brodée et plus chatoyants de reflets et de nuances qu'un pigeon ramier qui s'épluche au soleil : tous ces grands excentriques et ces grands fous de l'ajustement et de la mode sont dépassés, surpassés et deux fois trépassés, car M. Joséphin Péladan, mage, cabaliste, androgyne et adelphe, les enterre !

M. Joséphin Péladan, l'ingénieux, sinon génial, auteur du *Vice suprême*, de *Curieuse*, de l'*Initiation sentimentale,* et tout récemment d'une

bien stupéfiante préface à « l'ami cubique » (*sic*), M. Armand Hayem, l'écrivain du Don Juanisme, était avant-hier à Saint-Gratien, retour de Bayreuth, et par ces tranquilles et ombreuses avenues : l'avenue Mathilde, l'avenue Catinat et l'avenue de Soisy, que termine la grille même du château de la princesse, M. Joséphin Péladan a fait sensation, émotion, plus qu'émotion : émeute !

Mlle Legault, qui possède cet été le plus beau parc de l'avenue de Soisy, après celui de Catinat néanmoins, en a délaissé et sa pelouse et sa partie de crocket habituelle ; la vieille mère Alexis, l'étonnante marquise Xiarès de *Dora* et l'ébaudissante vieille pécheresse repentie des *Bourgeois de Pont-Arcy*, la regrettée mère Alexis du Vaudeville, qui loge, elle aussi, sur cette même avenue, en est venue, trottinant, coller à la grille son vieux et fin visage de dévote de province. Quant à Desclauzas, autre Saint-Gratienne, elle s'en esclaffe encore à gorge déployée et cela d'autant plus que, depuis l'apparition Péladanesque, le peintre Cumon, en ce moment l'hôte de M. Simon Hayem, maire de Saint-Gratien (dont il fait le portrait et chez lequel avait lieu la fameuse visite), a perdu le sens des couleurs voit les arbres bleus et les horizons verts et ne parvient plus à réassortir et former sa palette.

« Cela reviendra, soupire-t-il en étalant sa terre

de Sienne et en délayant son bleu de cobalt : mais... les yeux m'en cuisent encore ; quel coup de soleil, mâtin !... Il faudra bien que cela revienne, cependant. »

Maintenant, toilette de visite du sujet : complet de drap bleu ciel, jaquette Watteau, à la paysanne, s'ouvrant sur un gilet de satin crème à fleurs, faisant corsage et lacé par derrière, collerette à la pierrot, très lâche et laissant le cou à découvert, et, jaillissant de cet ensemble, le profil de mage assyrien que le boulevard connaît, aux yeux de bistre, aux lèvres sanglantes, nimbé de la chevelure en auréole des byzantines iconostases ; la toison de Mounet, la toison de Daudet, la toison de Richepin s'éparpillant en ombelle, drue, noir d'encre, et frisée en une seule toison.

« Non, comme me disait un jour Santillane, ce monsieur, j'aime mieux ne pas le voir. Il me ferait peur : quel horrible spectacle ! »

Eh bien, cet horrible spectable a enchanté Saint-Gratien, comme il a stupéfié cet hiver l'aristocratie de Marseille, attirée par la magique renommée du sujet dans le très hospitalier et très lettré salon de Mme Clémence Corres !

Je sais bien que l'art *ochlocratique* (*sic*) a écrit en préface la traduction de Gabriel-Dante Rosetti, par là même un véritable petit chef-d'œuvre sur l'amour dans l'art et la philosophie depuis Moïse en passant par Platon, mais les justes de brocart

d'or damassé de fleurs roses, les collants de soie écarlate et les bottes de daim en entonnoir n'ont pas laissé d'estomirer quelque peu les cercles et le port de Marseille, et. à l'inverse du singe de la fable qui prenait le Pirée pour un homme, la Cannebière et le Vieux-Port ont quelque peu pris M. Joséphin Péladan et ses tenues de féerie pour pis qu'un singe : un marchand d'orviétan !

Traiter ainsi un mage ! « C'est un *Teur !* » (Turc) s'esclaffait, paraît-il, la marmaille des quais marseillais en s'enfuyant sur son passage !

Turc à Marseille, mage à Paris... : c'est une vocation. Il y a quinze jours, on le prenait bien, à Bayreuth, pour un prince indien !

Parmi les comptes rendus extatiques sur les *Maîtres Chanteurs* et sur le *Parsifal*, où M. Henri Bauer a remporté haut la main le premier prix d'enthousiasme, presque tous ont signalé, entre autres personnalités marquantes du pieux pèlerinage, la présence d'un jeune prince indien, caparaçonné de perles, de satin ciel et de velours rose, et se distinguant, le cher prince, parmi les plus fervents et par son exaltation, sa furie d'applaudir et ses attitudes d'extase. Renseignement pris, ce sultan Misapouf, wagnérophile à inquiéter l'Allemagne, n'était autre que M. Péladan. Il le racontait lui-même, il y a trois jours, dans la maison où son berger Florian bleu pâle et satin crème excitait moins d'enthousiasme... Mais allez

donc comparer l'état d'âme d'hypnotisés wagnériens au bon sens calme et pratique de banquiers en villégiature !

« Péladan, mon ami, objurguait et suppliait avant-hier le Saint-Gratiennois, objet de sa visite, mettez donc votre manteau : vous allez vous enrhumer. » C'était une obsession de la part du malheureux amphitryon pour faire envelopper l'écrivain dans sa cape à *l'espagnole,* et le dérober ainsi un peu aux regards du public ébloui d'azur pâle et de bergers Florian ! Mais Péladan, lui, très fier de son succès et d'ailleurs plus qu'à son aise par cette chaude température, ne voulait pas, mais pas du tout, s'envelopper. Et l'hôte alarmé de souffrir le martyre, d'essayer mais en vain de couvrir d'un manteau le corsage et la veste bleue de Péladan, et la galerie de se mordre les lèvres et la grosse Desclauzas d'en étouffer encore.

Le manteau de Joséphin, le manteau de Joseph ! C'est à qui le laisserait, Joseph à Mme Putiphar, Joséphin au vestiaire, le manteau *Joséphine* ou le manteau vite ôté !

Tel qu'il est, M. Joséphin Péladan a trouvé le moyen d'étonner Marseille qui ne s'étonne de rien *té !* et de se faire remarquer à Bayreuth en pleine trôlée d'Autrichiens *acrobates*... (le mot est d'Hugues Le Roux) et d'esthétiques Anglais enfin, en complet bleu-paon, hyacinthe et vert purée, fleuri de tournesol et de lys trilobés.

Stupéfier la Cannebière et resplendir, astre de première splendeur, au milieu des étoiles de l'Angleterre esthète : mes compliments, cher confrère ! M. d'Aurevilly lui-même a de bonnes raisons pour s'avouer vaincu, et Dieu sait pourtant quelles orientales légendes se sont éditées sur le faste et les somptuosités de *Bardé d'or vieilli* (je rends cet affreux jeu de mots à son auteur, à Félicien Champsaur). « D'Aurevilly ! Il faut un courage civique pour sortir avec lui » susurrait méchamment cette bonne âme de Sainte-Beuve ; et ce bon géant de Gustave Flaubert, que l'auteur des *Diaboliques* avait quelque peu malmené, proféra ce mot sublime devant la redingote à plis de tuyau d'orgue et les cravates de dentelles du Margrave : « D'Aurevilly, c'est là d'Aurevilly ? Je suis vengé. »

D'ailleurs, M. d'Aurevilly, dont M. Joséphin Péladan se réclame, n'est pas un fait isolé dans la littérature française. Les écrivains et les poètes sentent le désir de se distinguer du *vulgum pecus* : amour de somptuosité et de belles étoffes, soif avouée ou non d'une aimable publicité, ils ont toujours affecté dans leurs ajustements une douce bizarrerie, quelque peu ennemie de la simplicité et mère de la mode.

Sans nous arrêter ici aux extravagances du comte Robert de Montesquiou-Fezensac, dont les complets bleu de lin ou vert désespéré aux

nuances assorties à la couleur de l'atmosphère ou de son âme (*sic*), ont fourni un merveilleux chapitre au roman d'*A Rebours*, de M. Huysmans ; sans vouloir rééditer ici et le clavier de chaussettes à la gamme des tons infiniment harmonieux et dégradés, et les cravates de fleurs naturelles du duc Jean des Esseintes, la génération des hommes de trente ans a connu des bracelets d'or au poignet de M. Jean Richepin et des pantalons lilas à M. Paul Bourget, oui, lilas, à M. Paul Bourget : ne mourez pas, duchesse !

Il n'y a pas cinq ans que Mme Sarah Bernhardt, en rentrant de scène dans sa loge, s'écriait, fière et tragique, en ouvrant brutalement le veston de M. Jean Richepin et dévoilant ainsi au cercle des intimes les arabesques d'or d'un somptueux gilet écarlate : « Il est encore plus fantasque et cabotin que moi, voilà pourquoi je l'aime ! »

Puisque nous en sommes au gilet, ceux de M. Laurent Tailhade, le poète du *Jardin des Rêves*, ont une légende au Quartier latin : de brocart Henri II et véritable pourpoint de muguet Renaissance, ils valaient quinze et vingt louis la pièce, et se laçaient derrière comme des corsets de marquise Pompadour ; ceux de M. Salis, le cabaretier gentilhomme, ne sont pas moins célèbres à Montmartre : fabriqués sur commande dans les tissages de Lyon, et pour cause, ils sont parsemés de têtes de chats, chats noirs sur satin

cuivre pour les brunes, chats roux sur satin bleu pour les blondes, une enseigne et une réclame pour la maison.

Le luxe des gilets, d'ailleurs, a été élevé à la hauteur d'un culte par toute une école de rare talent, dont les chefs sont M. Élémir Bourges, l'auteur du *Crépuscule des Dieux*, Paul Alexis et Paul Margueritte, le mime effrayant de *Pierrot macabre* et l'auteur de *Pascal Géfosse* et de *Tous Quatre* : de tenue quaker, en veston de drap uni garni d'une multitude de petits boutons de passementerie, ils se distinguaient tous par le fameux gilet de peluche hermétiquement clos, sans ouverture apparente, de nuance littérairement fausse et violâtre. Camille de Sainte-Croix, l'auteur de la *Mauvaise aventure*, les portait flamme de punch, sanguinairement rougeâtre. Victor Margueritte, le frère de Paul, poète de talent, aujourd'hui au 10e spahis, les arborait de velours d'or, agrémenté de broches de diamant, et avec cela d'une beauté inquiétante, étant donnés la longue chevelure d'archange et le profil imberbe de ses dix-huit ans, se voyait brutalement consigné à la porte du garni de je ne sais quel bohème, sous le prétexte qu'avec des cheveux comme ça ses visites le compromettaient et que son hôtelier à lui augmenterait sa note.

Victor Margueritte fit couper ses cheveux, supprima les broches de diamant et les gilets de

velours rose qui éclairaient les soirées de M. Stéphane Mallarmé et délectaient les assistants. La poésie n'y perdit rien, au contraire, car l'auteur, doué d'un talent de délicat et délicieux poète, devint au moins possible à présenter ailleurs que chez les *Hydropathes* et fit applaudir ses vers sans faire retourner les passants.

Inutile d'insister, n'est-ce pas, sur les chapeaux aux bords doublés de satin violet de M. Léon Bloy ; chapeaux et idées : on sait que M. Barbey d'Aurevilly fournit la défroque !

Il serait peut-être imprudent de croire que ces excentricités sont l'apanage des seuls gens de lettres : le monde et le vrai monde possède de bien autres somptueux et extravagants. Je ferai grâce aux lecteurs des perruques de soie rose du duc de Brunswick et des notes de chez Worth pour robe d'intérieur de deux ducs de l'Empire, dits les deux duchesses ; il n'y a pas vingt ans qu'un baron, un peu déchu depuis, mais néanmoins encore superbe, reçu chez cette bonne Ancelin, devenue par lui Notre-Dame-de-Détresse, il n'y a pas vingt ans qu'un baron alors dans son plein, et qu'un prince polonais, très versé dans la galanterie, scandalisaient tout Londres en arborant à une représentation de Gaity-Theater, des hausse-cols de diamants pour la tenue de soirée en place et lieu de la traditionnelle cravate blanche. (Les mœurs anglaises, si timorées

alors, ont depuis, il est vrai, produit le smoking-jaquette, qui n'est autre chose que la tenue de fumoir remplaçant la tenue du soir). Et le duc de Morny dansant, non plus chez lui en robe d'intérieur élaborée par Worth, mais en tutu de danseuse, jupes et jambes au vent, devant le public ébaubi de tout un cercle ! Les lettres intimes de Richard Wagner à sa couturière de Vienne ont, d'ailleurs, en fait de folies de costume, dépassé en imagination toutes les folies et les extravagances, y compris celles du roi Louis de Bavière, ce prince charmant des grands extravagants.

L'*errare humanum est* est surtout vrai des grands talents. Vout ne me contredirez pas, n'est-ce pas, Péladan ?

UNE MAGICIENNE : AUGUSTA HOLMÈS

20 avril 1890.

Matinée-concert donnée par l'*Initiation* (revue des groupes ésotériques), vendredi 18 avril 1890, organisée par Mme Augusta Holmès pour la partie musicale.

Conférence-causerie de maîtres mages connus. Mme Sarah Bernhardt dira une poésie mystique de M. Papus ou de M. Péladan, n'importe ! Les maîtres mages ont fait, hier pour la première fois, preuve d'initiative, sinon d'initiation, en pimentant le boniment de la porte de numéros sérieux et en mettant dans le jeu la musique, ce philtre, et une vraie magicienne.

Magicienne, c'est bien en effet en magicienne, en Circé de l'art, transformant non plus les guerriers en pourceaux, mais les veules bourgeois en

guerriers que m'apparaît la géniale évocatrice de l'*Ode triomphale à la République*.

Qui ne se souvient encore, ne l'eût-il entendu qu'une fois au Palais de l'Industrie, de son adorable chœur des jeunes gens et des jeunes filles :

Vers elles, vers elles,
Amour, conduis-nous en battant des ailes.
Vers elles, vers elles,
Les blondes, les blanches, les belles,
Vers elles, plus loin, là-bas, plus loin encore,
Vers elles, vers elles, les vierges aux cheveux d'or.

Quand, guidé par un Eros ailé de nacre bleue comme une libellule, l'ardente théorie des jeunes gens se pressait et se poussait à droite du proscenium vers l'hésitant et frissonnant troupeau des blanches jeunes filles, précédé, lui, par la Jeunesse, une nymphe de seize ans, enguirlandée de fleurs !

Et le merveilleux décor de plateaux et de montagnes où s'était surpassé Lavastre, qui de nous ne l'a encore vivant devant les yeux ?

Des silhouettes de villes, aux remparts crêtés de lumière, se détachant et s'échelonnant à l'infini au pied de pâles glaciers, barrant d'une muraille bleuâtre la profondeur de l'horizon : l'horizon de la campagne de France ! Et tandis que, autour d'un autel de la Patrie, voilé d'un immense drapeau tricolore et flanqué de quatre brûle-parfums allumés, la foule des moissonneurs, des travailleurs

et des soldats se groupe et se range, mêlée aux matelots et à la fête des vendanges, ce délicieux et frémissant duo de l'Amour et de la Jeunesse, palpitant enlacés, au milieu d'un délicat réseau de verdures; légères frondaisons d'avril, écloses, de l'orchestre aux frises, au souffle même de cet hymne de printemps !

Certes oui : s'il est encore des mages et des magiciennes ici-bas, des *sagas* et des fées, des artisanes d'enchantements et de mirages, magicienne, en effet, est bien la metteuse en scène de cette virgilienne idylle, piquée comme une fleur de cythise dans le laid obligatoire et laïque d'une fête officielle; la poétesse de ces vers, la musicienne de cette musique, le peintre évocateur de ce décor devenu grec sous son inspiration, comme toute cette *Ode triomphale à la République* s'était transformée sous son souffle en merveilleux poème antique :

Mme Augusta Holmès.

Mme Augusta Holmès! et l'écho interrogé répond des quatre points cardinaux de la gloire : « Augusta Holmès : *Ludus pro patria;* Augusta Holmès : *les Argonautes*, *les Sept Ivresses*, *Islande*, *la Vision de sainte Thérèse*. »

D'origine irlandaise et de type scandinave, belle de la beauté héroïque et farouche d'un dieu de Thorswalden, avec ce je ne sais quoi de grec, de saxon et d'épique qui nimbe comme d'une gloire

les statues antiques du sculpteur danois, Mme Augusta Holmès porte, en casque, sur un front bombé d'obstination, la plus merveilleuse chevelure d'or en fusion qui ait jamais mérité à une femme le nom de fille d'Apollon ou de nature solaire.

« Circé, fille du Soleil, nous affirme la Fable.

« Cette fille des brumes est, en effet, solarienne au premier chef », a quelque part écrit d'elle un des mages les plus retentissants de réclame de notre époque.

Solarienne en effet, toute nimbée de gloire et de rayons, c'est bien ainsi que m'apparut Augusta Holmès il y a une dizaine d'années, la première fois qu'il me fut donné de la voir rue Mansart, chez un des plus célèbres, sinon chez le plus habile poète de ce temps. Presque encore inconnue (de silhouette du moins), on parlait déjà d'elle comme d'une Muse captive, descendue de l'Olympe à l'appel ensorceleur d'un jongleur du Parnasse, et vivant, depuis lors, invisible et charmée au logis de l'aède, comme enivrée de son art, éprise de musique raffinée et savante, obsédée de rêves chimériques et divins comme lui.

On la disait belle comme une Pallas guerrière, farouche comme une Walkure, exclusive en de rares admirations tournant au fanatisme; les indiscrétions des quelques initiés admis dans le sanctuaire allaient même jusqu'à la représenter comme l'intolérante prêtresse d'une religion d'art

nouveau, dont la trinité aurait été Leconte de Lisle, Gustave Moreau et Wagner.

Cette religion n'était pas faite pour me déplaire et, fort de l'aplomb de mes vingt-trois ans et d'un premier volume de vers, j'allais intrépidement rue Mansart tenter d'entrevoir l'invisible et d'autant plus désirable déesse.

Espérance vaine. Mon attente fut déçue à la première visite et à la seconde, hélas ! A la troisième, de dépit, j'élevai la voix à dessein, en insistant auprès de la domestique, et à cet éclat de voix, la Muse, vaguant justement à travers l'appartement, intervint, et, comme je m'étais nommé. elle voulut bien me recevoir, dans l'antichambre il est vrai, et debout, mais néanmoins, durant les cinq minutes suffisantes pour dévisager la divine et pouvoir la reconnaître.

Grande, le buste d'un héros et déjà un peu forte, Mme Holmès était, ce matin-là, drapée dans une flottante robe de drap rouge, tombant droite, sans plis, comme ces robes d'archange joueur de flûte et de viole des vieilles fresques italiennes. Les bras fuselés et ronds, d'une chair de lait, émergeant nus des manches évasées au coude, étaient la seule note claire de ce costume d'une simplicité hiératique.

Sur cette pourpre boutonnée jusqu'au cou, le profil impérieux et pur s'enlevait, éblouissant de pâleur, incendié aux tempes par la plus invraisemblable crinière rousse que j'aie jamais vue

flamber sur une tête de femme; c'est par plaques que la lumière s'accrochait sur ce casque d'or, y glaçant tour à tour et d'ocre et de laque humide les ombres et les clairs en fusion. Une telle créature existait!

J'étais tué, ébloui, abasourdi! Cette robe rouge d'archange donnait tout simplement à manger à un superbe ara blanc, un ébouriffement de plumes voletant, les ailes droit étendues, sur les bâtons vernissés d'un perchoir.

Un petit vitrail de couleur, brasillant dans le clair-obscur de l'antichambre, contribua peut-être au côté visionnaire de cette première rencontre, mais Augusta Holmès m'apparut littéralement, ce matin-là, dans une clarté d'aube, dans un halo lumineux de *révélation miraculeuse*, et son nom, depuis ce matin, est demeuré pour moi synonyme de la lumière.

Je ne devais la revoir que cinq ans après.

Colonne venait de donner à ses concerts du Châtelet son beau poème symphonique des *Argonautes*. Dans les salons, comme dans les ateliers, tout ce qui avait une caresse dans la voix et une flamme dans les yeux chantait éperdument son si touchant *Noël*, sa passionnante *Sérénade printanière* et son fameux *Hymne à Éros*, dont une peintresse de mes amies avait dessiné le frontispice et dont l'ardente et sensuelle musique, enfin imprimée, venait de paraître.

C'est là que je la rencontrais ; j'ai déjà écrit ici dans quel décor et au milieu de quel public de jeunes et jolies femmes, minces, élégantes, fringantes, enrubannées. Et autour d'elle, d'Augusta Holmès, debout, grave et pensive, une étroite cravate de satin cerise au cou lui faisant comme un collier de sang, j'ai dit quelles supplications d'attitudes et de regards, quel balbutiement de prières enamourées : « Holmès, chantez-nous quelque chose ! Augusta, nous vous en supplions ! », donnait bien la sensation d'un sortilège opéré, d'un sûr et puissant envoûtement.

Et la *Réponse d'Eros* une fois chantée de sa voix rauque et voilée, mais combien impérieuse et troublante, toutes les jolies quémandeuses de tout à l'heure, demeurées immobiles, les lèvres entr'ouvertes, la poitrine haletante, les unes même avec des yeux pâles de désirs :

Oui, la flèche légère à la pointe acérée
Est bien teinte du sang de leur cœur.

La poétesse magicienne les avait toutes ensorcelées, les tenait toutes sous sa domination, ces sveltes et modernes Parisiennes; c'était en un essaim de colombes gémissantes et blessées qu'elle venait de les métamorphoser toutes, cette Circé de l'Incantation.

Beau voyageur qui, si tristement,
Chemines dans la nuit brune,
Livre ton cœur à l'enchantement
Du soir et du clair de lune.

Cet *enchantement du soir et du clair de lune* (*En chemin* d'Holmès) se retrouve dans toutes ses compositions, sensuel et parfois d'une sensualité féroce, comme dans la *Réponse d'Eros* et les *Griffes d'or*, d'une mélancolie délicieuse et nostalgique de légende, comme *En chemin* et *Fleur de Neige* :

> En cape rose, en cotte blanche,
> Sans haubert et sans baudrier,
> Fleur de Neige et son chevalier
> Sont allés cueillir la pervenche.

L'enchantement, sûr et prompt comme un philtre, opère toujours, surtout si la magicienne consent à lire le poème et à chanter la mélodie, de sa voix pourtant rauque, mais si prenante, si ardente de victorieux contralto.

Ce phénomène, j'en ai été encore par deux fois témoin et dans les milieux les plus réfractaires aux sensations d'esthétique personnelle et d'art nouveau : dans des centres mondains de la plus haute société parisienne; chez la baronne Molitor, où l'intervention d'une grande dame amie avait organisé en tableaux vivants, chantés et mimés par des personnages en costumes, toute une sélection de chansons populaires de l'artiste; puis chez Cernuschi, dans la fameuse salle du Bouddha, gracieusement prêtée par le maître de la maison pour une audition de *Ludus pro patria*, une vraie fête musicale encore, éclose sous l'inspiration de

grandes dames musiciennes, Mmes de Trédern, de Guerne, Saly-Stern, Molitor.

Chez la baronne Molitor, comme chez Cernuschi, tout le temps qu'Holmès demeura à l'écart, laissant les exécutants choisis interpréter son œuvre, le public, bienveillant et les sens agréablement caressés d'ailleurs, applaudit certes, mais discrètement, en dilettante correct et raffiné, en public du monde : le succès demeura de salon. Mais quand, les bras et les épaules nus, dans une éclatante et lourde robe de velours rouge chez la baronne Molitor, tragiquement enlinceulée chez Cernuschi dans un flot de gaze et de satin noirs, l'auteur des œuvres interprétées, belle comme un jeune dieu, s'avança vers le piano et de sa voix d'extase douloureuse et mordante attaqua ici l'adorable phrase de la *Sérénade printanière*,

Hier comme aujourd'hui, ce soir comme demain
Je t'adore!

là-bas les superbes et pénétrantes strophes du récitant de *Ludus pro patria* :

Les navires de l'ombre ont déployé leurs voiles
Sur l'Océan céleste où luisent les étoiles,
Fanaux de l'infini,
Voici l'heure où les blancs agneaux cherchent leurs mères
Voici l'heure des rêves bleus et des chimères
Voici le soir, le soir béni !

alors le silence qui précède la minute où vont se

passer de grandes choses, un silence de drame s'établit tout à coup au milieu de ce public poli, léger, si mondain! La beauté de l'œuvre entendue et qu'on allait enfin comprendre, nous avait tous étreints au cœur; tout ce monde avait deviné qu'il allait assister à quelque chose de grand : la religion de l'art, enfin tangible, du salon avait fait un temple. La présence du Dieu, visible aussi lui, enfin, sur l'autel, en aggravait le silence de solennité.

Et le délire sacré éclatait dans les applaudissements. Oh! alors! plus de mondains, plus d'habits noirs titulaires de cent et de deux cent mille francs de rente, plus d'épaules diamantées du faubourg Saint-Germain : des mains fiévreusement tendues vers l'artiste, aussitôt entourée, assiégée; des yeux noyés d'ivresse, des figures en extase d'hystériques et d'illuminés; des seins palpitants, des poitrines d'hommes haletantes et, de toute cette foule trépidante, nerveuse, mordue et troublée, un seul cri, cri de volupté émue, reconnaissant : « Bravo, Holmès! Vivat Holmès! Encore, encore, Holmès! Au piano! Bravo! »

Une de ces ovations qui font comprendre toute la Grèce antique se levant en masse aux accents de Tyrtée, et passer, revivre et chanter parmi nous le mythe adorable d'Orphée charmant les fauves errants des monts de Thessalie et les chargeant de liens et de fleurs!

HENRY BLAZE DE BURY

18 mars 1888.

Jeudi matin s'éteignait, au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel de la rue Oudinot, à cinq numéros de François Coppée, à deux pas de MM. Barbey d'Aurevilly et Paul Bourget, demeurant l'un 25, rue Rousselet, et l'autre 8, rue Monsieur (un vrai nid d'hommes de lettres et, qui mieux est, de talent, ce coin paisible et provincial du quartier des Invalides), jeudi matin s'éteignait dans sa quatre-vingt-seizième année un homme exquis, peut-être un peu oublié des écrivains d'aujourd'hui, mais qui n'en eut pas moins son heure de célébrité dans la *littérature* et de haute autorité dans la *critique*.

Dans ce vieil hôtel de la rue Oudinot, où j'eus l'honneur de lui être présenté il y a quelque trois ans, véritable logis de président à mortier ou de

membre du Parlement, aux hautes et vastes pièces s'ouvrant aux deux battants de leurs portes-fenêtres sur un joli jardinet longeant le boulevard des Invalides, il m'a été donné de revoir M. Henry Blaze de Bury sur son lit de mort. J'en ai emporté une impression à la fois grandiose et mélancolique.

De ce petit vieillard fin, accueillant et d'allures peut-être un peu falotes sous l'exquise urbanité de ses manières de cour, silhouette Hoffmannesque que je vois encore rôder en boitillant dans le jour frisant de ces hautes pièces, une canne à béquille à la main et de l'autre s'appuyant, pour circuler, aux meubles (car il ne se remit jamais du cruel accident qui, il y a six ans, lui fracturait le col du fémur), de cette ombre comme poudrée, mais un peu inquiétante, d'un siècle passé, la Mort avait tiré et sculpté une statue, une statue placide et superbe, telle que le ciseau des sculpteurs du dix-septième siècle en couche sur les tombeaux de ses princes de l'Église. A la clarté des cierges brûlant au pied de ce lit, la physionomie, un peu grimaçante de son vivant, à jamais immobilisée dans une rigidité de bas-relief, les mains, qu'il eut toujours particulièrement belles, longues et fuselées comme celles d'une femme, croisées sur la poitrine, le rouge un peu vif de ses pommettes éteint et fondu dans une pâleur de cire, avec sa moustache fine, son

nez droit et son menton aigu : c'est un cardinal de Mazarin qui m'est apparu hier entre les affaissements d'étoffes noires de Mme et de Mlle Yetta Blaze de Bury, une orpheline et une veuve, un cardinal de Mazarin comme en aurait modelé Bouchardon dans une des chapelles de la Sorbonne et du Val-de-Grâce, un cardinal de Mazarin lui, Henry Blaze de Bury, qui tout sa vie eut la prétention de ressembler à Henri Heine!

Si M. Blaze de Bury fut poète, malgré des quatrains et des sonnets charmants, ce fut surtout en prose, et dans le choix même de ses sujets de prédilection.

Écrivain de race, critique d'art et d'histoire de la plus haute inspiration, esprit surtout paradoxal, mais par cela même captivant et charmeur; comme Paul de Saint-Victor, comme Théophile Gautier, comme M. Edmond de Goncourt même, comme tous les hommes de la seconde période romantique, il fut surtout l'amoureux et l'évocateur ébloui des héroïnes de l'Histoire et, parmi ce grand livre d'aventures et d'aventurières qu'est le registre du passé, la Rome antique, la Renaissance et le dix-huitième siècle furent les trois époques, entre toutes, somptueuses et triomphantes, qui devaient solliciter son imagination de rêveur et son tempérament d'artiste.

Après la traduction de *Faust*, qui devait le faire connaître et consacrer ses débuts, il écrivit son

roman d'*Aurore de Kœnismark*. Les amoureuses de son choix, ses héroïnes favorites furent d'abord les femmes de la société d'Auguste, Cléopâtre, Livie, Julie, fille d'Auguste, qui parurent dans la *Revue des Deux Mondes*, au grand scandale des abonnés d'alors.

Puis ce fut le tour des Dames de la Renaissance. Nostalgiquement épris de cette renaissance italienne, où tout l'art moderne puise depuis cent ans ses plus nobles et ses plus délicates inspirations, il réhabilita tour à tour Lucretia Borgia, Laure de Noves, un peu compromise dans les chroniques par de continuelles grossesses, glorifia Dante et Béatrice, chanta la cour des Médicis, expliqua Raphaël, Léon X et les papes, déshabilla Bianca Capello et mit en vers français l'amour et les sonnets de Michel-Ange à Vittoria Colonna.

Il n'y a pas six mois que cette série d'études, poussées comme des eaux-fortes et piquantes comme des Mémoires, paraissait en librairie chez Calmann-Lévy ; ce devait être la dernière œuvre du maître critique d'art. Ce livre à la fois de charme et d'érudition, combien d'entre nous l'ont lu ?

Car, chose étrange, ce paradoxal et charmeur écrivain, bien moderne par le fait même de cette nature éprise de paradoxes, s'est éteint dans l'indifférence, sinon dans l'oubli, d'une fin de siècle attentive aux seuls boniments des puffistes de la réclame politique et littéraire. Ses dernières an-

nées s'écoulèrent non sans amertume, entre l'affection dévouée de sa fille et les visites de quelques rares amis, dans le silence et l'isolement de ce coin de province parisienne, de cette rue Oudinot, où ses voisins littéraires ne frayaient même pas avec lui.

De quelle utilité pouvait bien leur être, en effet, ce vieux gentilhomme de lettres infirme, retiré du monde, sans chaire ni tribune dans un journal ou une revue, où il pût prôner leurs œuvres et préparer les succès d'éditions chères aux apôtres des *Débats*? Seul, parfois, le matin, en allant à l'église, M. d'Aurevilly, superbe dans une de ses redingotes à tuyaux d'orgue et pincées à la taille dont Brummel lui a légué le secret, la cravate de dentelles d'or bouffante sur son jabot de dentelles blanches, seul, M. d'Aurevilly s'arrêtait encore à la petite grille du boulevard des Invalides et, son livre d'heures sous son bras, un livre à reliure de moire violette timbrée des deux barbeaux de ses armes, échangeait quelques mots dans la nuit de leurs souvenirs d'antan avec ce petit vieillard infirme, souriant, la résignation aux lèvres, une épaule appuyée à son petit grillage, et enviant sûrement, les mains sur sa béquille, la belle allure et l'insolente santé de son contemporain et mieux, de son aîné, car M. d'Aurevilly, ce chêne de Normandie, a soixante-dix-sept ans.

Hormis ce passant et qui, malgré son grand cœur, devait passer vite (car M. d'Aurevilly, ce vieil aigle, a le culte de la vigueur, de la force et de la jeunesse et l'instinctive horreur de la décrépitude et de la déchéance, de tout ce qui est chute et abandon), hormis ce passant et l'aumône de ses trois mots d'entretien à la grille de ce reclus, l'hôtel de la rue Oudinot était bien solitaire, et bien peu en prenaient le chemin, je puis vous l'assurer, moi qui ai si souvent vu le mélancolique et charmant vieil abandonné si heureux d'une de mes rapides visites.

L'oublié d'aujourd'hui avait, cependant, disposé jadis d'une grande autorité et d'une prépondérante influence. Beau-frère de M. Buloz par sa sœur, Mme Christine Blaze de Bury, mère de M. Charles Buloz, directeur actuel de la *Revue des Deux Mondes*, et de Mme Pailleron, il avait débuté tout jeune à la fameuse revue, cette revue si fermée, de tout temps si hostile aux jeunes, tout entière alors au crédit d'un Sainte-Beuve et d'un Gustave Planche, comme elle est aujourd'hui affermée à M. Ferdinand Brunetière, la *Revue* où M. Buloz père répondait alors à un auteur lui apportant une étude philosophique sur Dieu : « Dieu, ça n'est pas actuel », et où M. Buloz fils vaticinait encore hier sur le ton autorisé de la Pythie : « Nous n'acceptons jamais de roman d'auteur qu'après refus d'au moins trois manu-

scrits, le quatrième fût-il le plus mauvais ! »

M. Blaze de Bury, beau-frère, puis oncle du directeur, professa près de vingt ans dans cette Tour d'Ivoire; il y présenta tour à tour aux lecteurs, je l'ai dit, Julie, Cléopâtre, Laure de Noves et Lucrèce Borgia et même les trois filles de Louis XV, Loque, Chiffre et Graille, une des plus attachantes études historiques que nous connaissions de lui. Il y cisela, de plus, avec un certain succès, mais non sans rancune, la critique musicale et y poursuivit, pendant dix ans, d'une hostilité déclarée M. Charles Gounod, coupable envers lui d'un manque de parole à propos du livret de *Faust*, de Jules Barbier, préféré au dernier moment par le maestro au livret même de M. Blaze de Bury.

Comment avec sa situation d'oncle du directeur de la maison et de collaborateur datant de la fondation, y avait-il déjà plus de dix ans qu'on ne lisait plus rien à la *Revue des Deux Mondes* de M. Blaze de Bury? Mieux, pourquoi la recommandation du cher et accueillant vieillard suffisait-elle pour faire prendre tout nouvel arrivant en grippe par M. Ferdinand Brunetière?

Intrigue et mystère dont Shakespeare donnerait peut-être le fin mot si l'on feuilletait malicieusement le *Roi Lear* : bref, pour parler clair, pourquoi les enfants, fils ou neveux, font-ils presque toujours la vieillesse des parents attristée?

BARBEY D'AUREVILLY

I

27 avril 1889

Une tête énergique, aquiline, couleur de vieux buis, éclairée de deux yeux d'aigle, un nez busqué aux arêtes aiguës et, sous une fine moustache noire retroussée, une bouche impérieuse aux lèvres minces, d'un très noble dessin : voilà la physionomie hautaine et d'un autre siècle, de forban et de grand seigneur à la fois, de l'illustre mort de la semaine.

M. Jules Barbey d'Aurevilly s'est éteint mardi dernier, à onze heures du matin, dans une quasi misérable chambre meublée de la rue Rousselet, son tourne-bride, comme il se plaisait lui-même à désigner ce gîte, veillé et soigné jusqu'à la dernière minute par le plus admirable dévouement qu'ait peut-être inspiré, et forcé, l'admiration d'un génial talent.

Au courant des quelques lignes que m'arrachent aujourd'hui le souvenir du mort et le culte que je lui avais voué, qu'il me soit permis de citer ici le nom de Mlle Read, de celle-là même dont l'abnégation et la solide amitié ont adouci la tristesse des dernières années et des derniers moments d'un vieillard.

Un vieillard, hélas ! oui. Le peintre enthousiaste de la jeunesse et de la beauté, l'élégant et dernier continuateur de Brummel, l'enragé champion du Dandysme, est mort dans sa quatre-vingt-unième année. Lui qui avait horreur de la vieillesse et de la décrépitude, et qu'il y a un an encore je rencontrai dans les salons, la taille cambrée, portant beau, musqué et busqué dans sa longue rhingrave, et cravaté de dentelles d'or, était un attardé dans notre fin de siècle pratique et égalitaire.

Quatre-vingt et un ans ! La mort semblait l'avoir oublié, et, comme il le disait mélancoliquement dans ces derniers temps, il se survivait à lui-même.

Oh ! cette pauvre chambre de la rue Rousselet, vraie chambre de sous-lieutenant, et à la demi-solde encore, où le maître couchait, écrivait, prenait ses repas montés d'un restaurant voisin, rêvait, se souvenait et vivait ! Je la vois encore avec son papier rougeâtre, ses rideaux élimés, le tourne-bride du *Connétable,* comme nous l'appelions dans l'intimité ; mais il y restait *pour ça* et

pour ça, et d'une main il désignait les fenêtres dominant le jardin des Frères Saint-Jean-de-Dieu, et de l'autre il vous montrait les portraits de Bourget et de Coppée, ses deux voisins, ses deux amis.

Ce vieux pirate normand avait une cour de poètes, et cette cour était devenue une famille. C'était le 12 de la rue Oudinot, le rez-de-chaussée du poète des *Humbles*, où son couvert était mis tous les dimanches, même Coppée absent : c'était le 10 de la rue Monsieur, le *souffroir* de Claude Larcher, d'où l'auteur de *Mensonges* venait quotidiennement causer une heure ou deux pour le reclus de ces derniers temps.

Cette pauvre chambre de d'Aurevilly, il me semble l'y revoir encore, avec son grand air impérieux de gentilhomme forban, ses yeux noirs et fixes dans sa face olivâtre, coiffé d'un pschent de sphinx écarlate et vêtu d'une espèce de simarre blanche retombant en longs plis sur le pied même chaussé de cuir de Russie et le pantalon à bande de satin blanc.

Le cadre misérable jurait d'autant plus avec la somptuosité du costume et c'était bien un oublié d'une époque, un attardé dans la nôtre, un exilé d'une société abolie, qui nous recevait là, assis dans son grand fauteuil ducal. armorié et sculpté, le seul meuble qui rappelât quel homme habitait ce logis.

Ce fauteuil, quelques photographies du Vinci,

la Monna Lisa, une tête de mort d'albâtre laurée d'or, emblème de la Gloire, le luxe de ses vêtements et de ses reliures, dont il avait la folie, voilà les seules manifestations de beauté qui éclairassent ce misérable *home* d'un des illustres de ce temps.

Un portrait de femme et de femme de théâtre en était la seule note moderne : la photographie de Mlle Brandès.

Marthe Brandès, la Renée de *Renée* et la duchesse de Guise de la dernière reprise d'*Henri III et sa cour* !

Aujourd'hui que la mort a fermé les yeux de M. d'Aurevilly, on peut croire que Mlle Brandès, le délicieux masque de morte amoureuse, fut la dernière passionnette du vieillard, passionnette trahie ou, tout au moins, espérance déçue, car je sais de terribles vers, Mlle Brandès, inscrits en lettres de pourpre et d'or au revers d'une de vos photographies, admirées chez le Connétable :

> Tu t'appellais Marthe et t'appelles Morte,
> Car tu sembles vivre, et morte, tu l'es.

D'ailleurs, qu'importait à ce vieux gentilhomme, à ce vieil aigle, attardé dans la plate uniformité d'une époque médiocre, le plus ou moins de confort d'une installation de passage et la mesquinerie du cadre ?

L'auteur de *Ce qui ne meurt pas*, comme il le

disait lui-même, vivait avec des spectres qui l'empêchaient de voir autour de lui. Qu'importe l'air ambiant à un cerveau hanté de tels souvenirs ?

Retiré dans le passé, c'est à Valognes, dans sa Normandie aux vertes prairies toujours fraîches comme les joues d'une belle fille mouillées de pluie, qu'il vivait depuis longtemps seul avec les personnages — qu'il avait connus et coudoyés — de ses beaux livres, livres vécus et véritables mémoires d'enfance écrits par un voyant aux heures mélancoliques du souvenir.

Une Vieille Maîtresse, *le Prêtre marié*, *l'Ensorcelée*, *le Chevalier Destouches*, *les Diaboliques*, le charme et l'ensorcellement même de ces livres ne sont-ils pas dans l'impression même qu'ils ont été aussi soufferts que médités, aussi rêvés que vécus ?

N'est-ce pas Paul de Saint-Victor qui écrivit un jour, à propos de ce talent si mystérieusement prenant et sauvage :

« C'est quelque chose de brutal et d'exquis, de violent et de délicat, d'amer et de raffiné. Cela ressemble à ces breuvages de la sorcellerie, où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel. »

Il y a du vrai dans ces arabesques de rhétorique. Les romans de d'Aurevilly sont comme autant de philtres : *l'Ensorcelée*, *le Prêtre marié*, *les Diaboliques* sentent à la fois et l'Amour et la Mort.

Ce sont bien œuvre de catholique, de moyenâgeux, mystique et sombre, mais brûlant de toutes les ardeurs sensuelles ; croyant à la foi flamboyante comme une rosace de vitrail, l'adultère, l'inceste et le sacrilège l'attirent impérieusement, magiques et délirants abîmes ; c'est avec des cabrements d'étalon qu'il hennit devant le crime et, plus qu'aucun autre de ce siècle, il adore l'odeur du péché.

Sa *Vieille maîtresse* est peut-être le plus troublant des évangiles d'amour écrits depuis ce siècle ; *l'Ensorcelée*, cette chronique démoniaque de Blanchelande, a le satanique épouvantement d'un grimoire, et dans *Une page d'histoire* il a consacré à l'amour incestueux les plus belles pages, trempées de sang et de larmes, qui aient jamais fait douloureusement rêver.

Oh ! les amants de Tourlaville, et la fermière ensorcelée de Blanchelande !

Blanchelande, Tourlaville : il en est à travers la littérature comme à travers l'histoire ; il est des noms nostalgiques, doux ou sanglants, amers et terribles dont l'écho poignera toujours les cœurs des sensitifs, et les cerveaux des intellectuels, « Sésame ouvre-toi » des sublimes rêveries et des hautes pensées.

Le Mort de mardi a été un de ces évocateurs de noms. Dans les romanciers, quand nous aurons cité Flaubert et les Goncourt, et Baudelaire et Hugo

dans les poètes, nous aurons, je crois, dressé la merveilleuse et courte liste, que clôt aujourd'hui, si tristement et si magnifiquement, l'épitaphe de M. Jules Barbey d'Aurevilly.

J'ai essayé de parler du romancier ; parlerai-je du critique ?

De l'écrivain mordant et cinglant, du terrible cravacheur des *Ridicules de ce temps*, des *Bas-bleus*, des *Sensations d'art*, et du critique hautain, presque inspiré parfois, des *Œuvres et des hommes* !

Tous les amours-propres, toutes les vanités, toutes les ambitions contemporaines ont saigné sous les coups de cette arrogante et justicière cravache.

Des haines corses, des rancunes enfiellées, venimeuses, bavèrent sur sa vie privée et essayèrent de mordre à même le métal de son talent. Hautain et méprisant, l'auteur des *Diaboliques* se contenta, comme Baudelaire, de dédaigner le cloaque et ses glapissements. « La calomnie est un manteau qui sied à mes larges épaules », avait-il coutume de répondre d'un ton emphatique qui lui était propre, quand on venait lui rapporter quelque nouvelle infamie mise en cours sur sa réputation.

D'ailleurs le plus grand éloge qu'on puisse faire du Mort de mardi est la constatation de la situation plus que modeste dans laquelle s'est éteint

l'auteur illustre de plus de vingt études de critique et romans.

M. d'Aurevilly est mort pauvre.

Pauvre, à une époque où l'argent est tout, où considération, honneurs, faveurs, crédit et popularité, tout va à l'argent.

En plein siècle des usines du livre et des gros usiniers de librairie, Ohnet, Zola et Maupassant, au milieu de la brocante des réputations, des éditions et des réclames, M. d'Aurevilly est mort pauvre. Traduisez : M. d'Aurevilly, n'a jamais vendu sa plume; M. d'Aurevilly n'a jamais mis à l'encan sa conviction littéraire ou artistique, son opinion religieuse ou politique; M. d'Aurevilly n'est jamais descendu sur le marché des articles à tant et des éloges ou des dénigrements taxés selon les gens et le talent. M. d'Aurevilly, pendant quatre-vingts ans, est demeuré ce qu'il était né : une fierté de grand seigneur et une conscience d'honnête homme — et cela mérite bien un coup de chapeau au départ.

II

22 novembre 1889.

Il est peut être bien tard pour parler encore de Barbey d'Aurevilly. Près de six mois, toute la durée de l'Exposition, ont déjà passé sur sa tombe, sur la tombe de l'homme à qui M. de Lamartine, un peu prophète en sa qualité de poète, avait pu dire :

« D'Aurevilly, vous êtes le duc de Guise de la littérature ; vous paraîtrez, mort, plus grand que vivant. »

Et cette fin de siècle a effectivement eu, devant le cercueil de l'auteur de *l'Ensorcelée*, un peu de l'équivoque et piteuse attitude du Valois, saisi par Paul de Saint-Victor dans l'entrebâillement de la porte du château de Blois : c'est avec une sorte de stupeur qu'elle a regardé, mort, l'homme qui, de son vivant, fut, pour elle, un inconnu, parce qu'il n'était ni décoré ni de l'Académie ; quelques-uns même se sont essayés à mordre ce cadavre, poursuivant sur le défunt cette espèce de rancune haineuse que le boulevard semblait avoir voué au vivant.

Le boulevard ne pouvait pardonner à ce talent hautain et catholique l'hommage arraché un jour à un rouge et à un des plus forcenés de la bande :

« Ce Jean Chouan de d'Aurevilly fait qu'on peut être fier d'être journaliste ! »

Ce *Templier de la Plume*, comme l'avait surnommé Saint-Victor, avait, avec sa cruauté d'esprit et son écriture acerbe et mordante, plus ou moins blessé tous les amours-propres de son temps. et toutes les plumes de ce temps, silencieuses à l'apparition de chaque œuvre du maître, se sont vengées en se donnant carrière sur ses toilettes de dandy attardé, décrivant railleusement ses cravates de dentelles et sa rhingrave à tuyaux d'orgue, inventant tous les jours quelque légende inepte.

Templier de la Plume ! Les plumitifs d'aujourd'hui ne lui pardonnèrent pas cette allure de croisé guerroyeur et croyant :

« Sa plume, comme l'a d'ailleurs fort bien dit un de ses plus fidèles suiveurs, dont le nom est malheureusement depuis tombé dans un tel ridicule, sa plume était tout, hors une plume : colichemarde embrochant les quarante médaillons de l'Académie ; lourde épée à deux mains fauchant libres penseurs et gallicans : masse d'armes rebondissant sur la dure tête des Hégéliens ; stylet creusant férocement le cœur humain et y cherchant les fibres encore inconnues ; cravache, comme dans *Gœthe et Diderot*, où les phrases courtes et cinglantes se succèdent avec des sifflements de lanières. »

M. Théodore de Banville, dont le mutisme ne

nous a pas peu étonné lors de la mort de l'écrivain des *Diaboliques*, n'avait-il pas écrit un jour : « Barbey foudroie indifféremment un mauvais acteur et un hérétique. Il frappe formidablement par nature, par besoin d'héroïsme. »

Or, les temps actuels ne sont pas aux héros.

Et une douloureuse expérience l'en avait cruellement convaincu, le vieux maître, quand vers la fin de sa vie, isolé et presque méconnu, il confiait au parchemin de ses notes intimes ces quelques lignes qu'a bien voulu me communiquer la pieuse amie qui les a recueillies :

« A d'autres époques, j'avais plus de puissance sur moi-même : je trouvais dans ce que j'écrivais une diversion, un arrachement à une idée fixe qui me faisait souffrir. C'était, cela, avec l'impérieuse nécessité de vivre, qui expliquera mes ouvrages, bien plus que le désir de la gloire, que je n'ai jamais beaucoup eu, et qu'une popularité, que j'ai toujours méprisée, comme le siècle qui pouvait la donner et qui l'a donnée à des indignes. *29 décembre 1887.* »

Une pensée d'Aurevilly vieille à peine de deux ans !

Citerai-je cette autre réflexion mélancolique, d'une mélancolie de vieillard trahi par la vie et ses événements, trahi surtout, et plus qu'on ne le saura jamais peut-être, par un entourage soi-disant

ami, dont les infâmes compétitions ont empoisonné ses derniers moments ?

Car, si mince que fût son héritage, M. d'Aurevilly a connu l'horreur du vol de corbeaux tournoyant autour d'un chevet d'agonie, et, sa chair était encore tiède, que les plus basses intrigues sont venues palper et flairer son cadavre.

Je dédie à celui qui, connaissant le dévouement de Mlle Read et l'ayant vue à l'œuvre, a pu faire proférer par M. d'Aurevilly cette parole impie : « Il y a pire que la maladie, il y a la garde-malade », je dédie au pitre de l'Androgynat (tout Marseille et tout Paris lettrés comprendront) cette pensée écrite le lendemain de la première visite de Mme de Bourguelon au tourne-bride du Maître déjà mourant :

« Il n'y a pas d'amis ; il y a des hommes sur lesquels on s'est mépris... On peut les aimer trois ans, quatre ans. »

Puisque j'ai eu la bonne fortune de feuilleter les pages intimes de d'Aurevilly, pourquoi ne citerais-je pas cette autre pensée, qui a bien la tristesse héroïque et fière de ce vieillard au profil et au cerveau de paladin mystique et conquérant :

« On ne se console de rien. Le temps fait son travail sur les âmes vulgaires, mais sur les âmes distinguées, les âmes comme la vôtre ne perdent jamais la douleur de leurs cicatrices ; et les bles-

sures, la gloire des blessures, c'est, fermées, de faire toujours mal. »

Hautaine et superbe pensée que je trouve paraphrasée ou presque dans ces quelques strophes d'un poète inconnu :

C'était bien toi, rouge d'épouvante !
Parmi ces mortes, toi vivante,
Et pourtant tu ne saignais pas !

Ta chair exempte de blessures,
Ta chair, où les chaudes morsures
N'ont jamais appuyé leurs dents,

Fleurissait intacte et livide,
Et, pourtant, les pieds dans le vide,
Tu râlais sous les ciels ardents.

Et je compris, ô misérable,
Que la peine atroce et durable
Est celle qui saigne en dedans !

Que la plaie étalée est lâche !
Mais que la blessure qu'on cache
Comme un louche et sinistre enfant,

Que celle-là seule est la vraie,
Et que l'autre est la folle ivraie
Auprès de l'épi triomphant.

Poésie d'âme ardente et sombre, farouche orgueil de damné épris de son enfer et assoiffé de damnation, indéniable parente avec l'essence même d'esprit de l'auteur des *Diaboliques*, écrivant

dans une phrase à la Pascal cette misogyne et profonde réflexion sur l'amour :

« Quand les femmes nous passent sur le cœur, c'est, comme les charrues sur la terre, pour l'ouvrir et la féconder.

« Mais comme les charrues, elles ne savent pas ce qu'elles font. »

Méprisante boutade qu'il aurait pu signer comme sa dédicace de *Ce qui ne meurt pas* à la comtesse de Molènes :

« Ce livre désespéré par un homme furieux de l'être. »

Car il avait le génie des dédicaces, cet homme qui avait déjà pour lui le génie de ses livres héroïques et l'héroïsme étrange des hommes de ses romans.

N'en citerai-je, au hasard des feuillets, où une main filiale les a fidèlement transcrites, que celle-ci, par exemple, à Mme Ackermann, la poétesse philosophe :

> A l'amoureuse, la plus pleine de vie, du Néant,
> A l'ennemie de Dieu qui, par son talent,
> M'y fait le plus croire.
>
> *Signé :*
>
> UN EXTRAVAGANT CATHOLIQUE.

ou cette mélancolique à l'amie de ses dernières années, à Mlle Louise Read, inscrite en tête des *Prophètes du Passé* :

Dans son pays on n'est jamais prophète ;
L'est-on dans le cœur des amis ?

A Mlle Marthe B... (Marthe Brandès) :

Cette fière qui veut...

Une fière qui voulait peut-être en ce temps-là, mais qui, depuis, n'a plus voulu !

Tu t'appelais Marthe et t'appelles Morte,
Car tu sembles vivre, et morte tu l'es.

Distique sanglant, appuyé comme un stigmate au recto d'une photographie sans doute adorée jadis !

D'ailleurs, ce vieux Templier avait toutes les audaces et toutes les tendresses : il avait aussi les plus formidables gaietés, et, ma foi ! les plus gauloisement françaises.

En effet, à côté de la terrible gaillardise d'un certain quatrain bon enfant, recueilli sur un exemplaire des *Bas-bleus*, est-ce que je ne trouve pas au premier vers d'*Une page d'histoire*, offerte à une femme (*Une page d'histoire,* cette troublante et mystérieuse chronique de l'inceste), cette quasi touchante intercession :

Vous leur pardonnerez !

Plus brutal avec son amie Mlle Read, sur l'exem-

plaire de laquelle il écrivit de sa fougueuse dédicace à l'encre or et rouge :

Cette gorgée de sang de deux qui s'aimeront.

Il se montra tout à fait terrible à mon égard, le d'Aurevilly des suprêmes audaces, et je conserve pieusement l'élégante et mince plaquette, en tête de laquelle, faisant allusion au criminel amour de cette passionnée Ravalet pour son frère et de ce frère pour cette sœur, incestueux et adultère à la fois, il calligraphiait de sa belle main d'aristocrate :

A Jean Lorrain
Ce qui n'est pas une monstruosité pour lui.

« Oh ! maître, vous me flattez, mais je n'ai pas de sœur ! »

C'est tout ce que je pus trouver à lui répondre, mais je n'emportai pas moins l'admirable volume, — au fond éperdument ravi.

On a toujours l'orgueil des vices qu'on vous prête, si l'on est généralement moins fier de ceux que l'on a ; d'où la grande indulgence du siècle envers la calomnie, cette calomnie dont le pauvre mort de la rue Rousselet se drapait comme d'un manteau, indifférent en somme aux glapissements des sots, mais vibrant au moindre heurt de ses opinions religieuses ou littéraires, à la moindre égratignure de sa conscience artistique, campé

tout entier en spadassin dans cette belle pensée tombée du bec de sa plume dans le moule banal d'une dédicace :

Aimons-nous dans les mêmes haines.

Superbe cri du cœur, qui fut la devise de toute son existence et qui devrait être à nous tous écrivains, artistes et journalistes, l'unique but de toute vie d'efforts et de talent.

* * *

LES CINQ

22 août 1887.

Après les Seize, les Cinq.

Perspicaces flaireurs de l'effroyable ridicule, où est en train de s'em...bourber la rustique charrue de M. E. Zola, cinq jeunes hommes de lettres pris de tardives nausées devant l'escopetterie des héros du Maître et la finale potée de... terre dont le fermier Buteau coiffe l'huissier Vimeux, dans un des derniers feuilletons parus, cinq jeunes hommes de lettres ont donc cru devoir protester dans *le Figaro* (arrivé, cette fois, bon dernier après *l'Événement*, *le Matin* et *la Vie parisienne*) et viennent d'apprendre à *l'Univers* que MM. Paul Bonnetain, J.-H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte et Gustave Guiches ne font désormais plus partie des *Soirées de Médan*, (où personne n'a jamais vu leurs noms), et cessent

à partir de ce jour de marcher derrière le tonnant Émile !

Que diable ! on a de l'odorat et une tenue littéraire doncques !

C'est beau l'enthousiasme et la jeunesse ! Néanmoins je me permettrai de dire à ces cinq jeunes hommes qu'ils ont fait là un pas de clercs. En dehors de M. Paul Bonnetain, que *Charlot s'amuse* et sa collaboration à *Sarah Barnum* pouvaient peut-être rendre moins scrupuleux (mais que la *bonne poignée de main* de Céard à la fin de la préface de *Charlot* n'enchaînait pas, somme toute, à la garde-robe du Maître), en dehors de lui et de M. Lucien Descaves, visiblement imprégné de Zolisme, — dans ses œuvres de début surtout, — les trois autres, ce nous semble, n'avaient pas à se laver d'une tare que personne ne songeait à leur imputer.

M. Paul Margueritte, à l'écriture si artiste, obsédé de rares et intenses impressions, poète en prose hanté jusqu'au névrosisme du style et de la manière des Goncourt, M. Paul Margueritte, dont le roman *Tous quatre* demeure un des plus beaux livres parus depuis quatre ans, n'avait rien de commun, à notre avis, avec le gros entrepreneur des dépotoirs de Médan : pas plus de rapport, M. Gustave Guiches. Quant à M. Rosny, il a perdu, encore, une belle occasion de se taire, lui qui vient de publier, dans *Immolation*, une si sobre et

si cruelle étude de paysans. Elle était là, écrite en trois cents pages, sa protestation, à lui, dans *Immolation*, *le Fils aîné* et *la Sorcière*, trois nouvelles d'une exactitude navrante et poignante dans leur tragique férocité. Voilà déjà un an que, dans certaines chapelles, *le Bilatéral*, le curieux roman du même Rosny sur les mœurs socialistes en France, est fortement mis en parallèle avec *Germinal* du Maître ; dans la main perfide de certains amis, M. Rosny était bel et bien en train de devenir la massue avec laquelle on s'exercerait entre confrères à tomber l'auteur de *l'Assommoir* ; M. Rosny devait garder cette attitude et, puisque la jeune école l'acceptait comme rival possible du *Colosse*, en tant que peintre de *mœurs sociales*, *entendons-nous* (car entre naturalistes, là plus que partout ailleurs, personne n'abdique et tout talent se spécialise), la conduite indiquée pour M. Rosny était de rester dans l'ombre, chef de parti de demain, vague ébauche d'un maître, hypothèque entre les mains d'un Warwik littéraire, faiseur et défaiseur de rois. C'était là la partie à jouer et ce qu'il lui fallait éviter avant tout, c'était de se poser en fils ingrat et d'entrer, lui quelqu'un, dans cette mutinerie de jeunes élèves.

La curieuse observation à faire dans cette nouvelle déclaration des droits de l'homme, c'est qu'aucun des véritables féaux enrégimentés de

Médan n'a bougé, ni Céard, ni Hennique, ni Maupassant, sûr, lui, de sa personnalité et des paysans normands qu'il s'est affermés dans cinq volumes de nouvelles, ni Joris-Karl Huysmans, retranché dans son château de Loups, où il nous disséquait, ce dernier printemps, les effrayants ruraux de son roman d'*En rade*. Aucun de ceux-là ne s'est senti menacé ni atteint par les déjections de *la Terre*, et c'est pour ainsi dire la petite classe, ceux auxquels on ne pensait pas, ceux auxquels on n'avait jamais songé, qui ont cru devoir pousser le classique

Après Agésilas,
Hélas ?
Mais après Attila,
Hola !

des romans honnis et des mauvaises pièces.

Charmant ! car ils ont prouvé une fois de plus, à l'usinier de Médan jouant désormais les *Interdits* sur son trône solitaire, la vérité de ce sage proverbe : *In ultima cauda venenum.*

Dans un très personnel et très mordant article de M. Charles Vignier, publié vendredi dernier, je relève ce passage perfide :

« Je rencontrai, dans la journée d'hier, deux quidams dont l'aspect louche annonçait suffi-

samment les méchantes intentions. Par ces mots, ils m'abordèrent :

« — Avez-vous lu l'article du *Figaro*?

« Et, sans que j'eusse daigné leur répondre, ils proférèrent des phrases mal articulées parmi lesquelles, pourtant, je distinguai le nom de Daudet. Fi, les pernicieux, qui m'influencèrent malgré moi et...

« Je supputai le joli article qu'il y aurait à faire pour les malicieux et qui s'intitulerait :

CHAMPROSAY... ET MÉDAN

OU

DE LA BANLIEUE EN LITTÉRATURE ! »

Voilà, je pense, un coup droit ou je ne m'y connais plus.

Moi qui n'ai jamais mis les pieds que rue Bellechasse et boulevard Montmorency, à la maison d'Auteuil, je n'affirmerais pas qu'on s'est frotté les mains à Champrosay à la lecture de l'article des Cinq, mais je ne soutiendrais pas non plus qu'on y ait abondamment pleuré sur les malheurs de ce *pôvre* Émile. Je crois même qu'on a dû quelque peu sourire à Champrosay, et pourquoi pas, entre nous? C'eût été de toute justice.

Nous ne sommes plus au temps où le roi Louis XIV, atteint de la Fistule, donnait audience à la duchesse de Bourgogne, assis sur sa chaise...

curule des extrêmes intimités, et M. Zola, recevant la critique et la littérature dans cette royale attitude, oublie trop qu'il n'a rien d'une majesté. Si, à se voir constamment entouré de MM. de Goncourt, Daudet, Maupassant, Alexis, Céard, Huysmans, et encensé par tant d'autres, la tête a tourné à ce point au seigneur de Médan qu'il se prenne aujourd'hui pour Louis le quatorzième trônant entre Corneille, Racine, Boileau, de Lafontaine, Molière, Louis de Médan devrait au moins se rappeler ses auteurs :

> Quand sur une personne on prétend se régler
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Mais, vraiment, n'emprunter au roi Soleil que les côtés lunaires n'est pas un choix dont ses amis aient à le complimenter.

LA TERRE

OU LA MANIÈRE DE LA FUMER

Éditeurs :

LA COMPAGNIE RICHER

C'est là, je crois, la seule façon honnête que M. Zola ait de s'en tirer. *La Terre*, manuel des engrais, a sa raison d'être et la couverture du livre, ainsi comprise, est une excuse que l'on peut admettre.

Pourtant que M. Charles Vignier n'aille pas

sourire : M. Alphonse Daudet ne m'a rien soufflé, en rien influencé.

Où j'attends la *mort aux rats* pour les paysans de *la Terre*, cette fameuse *mort aux rats*, que M. Alphonse Daudet excelle à administrer à certaines classes de la société : *mort aux rats* pour les protestants, le fameux roman de *l'Évangéliste* ; *mort aux rats* pour certaine illustration politique du Midi, disparue depuis lors et par tous reconnue, en dépit des retouches de la dernière heure, le roman de *Numa Roumestan* ; *mort aux rats* pour l'Académie, la grande œuvre à laquelle on travaille en ce moment ; — où j'attends donc la *mort aux rats* pour les paysans de *la Terre*, c'est dans cette courte et charmante nouvelle, intitulée *Une paroisse*, que M. Jules Hoche annonçait dernièrement dans *la Lecture*, nouvelle faite à Champrosay même, d'après les habitants et les tenants du village où l'auteur du *Nabab* passe tous ses étés.

Je parierais qu'elle sera exquise, cette nouvelle ; que les paysans vus et présentés avec un soin tout spécial, feront d'autant mieux ressortir les grossièretés voulues et les bestialités inutiles des pataudes marionnettes de M. Zola. Oh ! les jolis paysans vus, convaincus, féroces et pourtant séduisants, que nous prépare là M. Alphonse Daudet !

Et, après tout, c'est de bonne guerre. *Struggle for life !*

Les livres sont la pharmacopée des intelligences ; beaucoup de poisons et peu de remèdes. Pour ma part, je suis assez pour la *mort aux rats*.

A propos de *mort aux rats* et d'indiscrétions littéraires, il s'élabore, paraît-il, sous roche, une terrible philippique aux nobles dames de Marseille.

Les lecteurs me pardonneront de sauter de Champrosay à Valognes et de la rue Bellechasse à la rue Rousselet, car c'est chez M. d'Aurevilly lui-même que je vais retrouver l'archange fouetteur des dames marseillaises dans la magique personne de M. Péladan.

M. Joséphin Péladan, l'auteur du *Vice suprême*, de *l'Initiation sentimentale* et en dernier lieu d'une captivante et très savante préface au livre de Mme Clémence Corres, *la Maison de vie* (traduction littéraire et littérale de Gabriel Dante Rossetti, parue ce printemps chez Lemerre). M. Péladan garde, paraît-il, une incisive et même une molaire à toute la haute société de Marseille, non tant à cause de lui que d'une charmante et très exquise femme de cette même société, mise en cause par tous les salons de là-bas et vilipendée, honnie et déchirée, — comme sait vilipender, honnir et déchirer la province, — pour avoir confié à M. Péladan l'honneur de la présenter au public parisien dans ladite captivante préface.

Doublement blessé, M. Péladan a juré de se venger. *Ystar* sera le nom de cette vengeance.

Ystar, roman ou pamphlet, sera, chuchote-t-on déjà, le pilori des « précieuses ridicules » de la Cannebière et la « mort aux rats » de la pudibonderie marseillaise.

La pruderie de Marseille! La pudeur de Marseille! J'avoue que je ne comprends pas. Marseille, qui a commis Mme Louise Collet et les petites bonnes de Sainte-Beuve! Enfin!...

Néanmoins, une chose, je l'avoue, me stupéfie encore plus que la pruderie marseillaise : c'est la fureur de M. Péladan contre cette pseudo-pruderie! Je croyais que M. Péladan possédait mieux ses mœurs de province et cela je le croyais d'autant plus que, bien avant l'incident Corres, j'avais noté dans *l'Initiation sentimentale*, ce très curieux passage :

« Ah! pauvre princesse, si vous aviez pu étudier les âmes de province, vous auriez été épouvantée de la scélératesse de toutes ces honnêtes femmes, qui n'ont pas failli, mais passent leur vie à guetter la défaillante d'entre elles pour se jeter sur sa blessure, l'irriter et écarter les lèvres de la plaie avec la rage de leur vertu forcée. Là-bas, dans cette steppe où l'*on sème des fonctionnaires et où il pousse des impôts*, selon le mot heureux de Goncourt, la langue darde toujours son venin; c'est leur pollution à ces vertueuses provinciales,

de baver sur autrui : par un déplacement de la sensibilité, le siège du plaisir se loge chez elles au lobe de la malveillance. On assure que Linda ne les éveille pas, tandis que la satyriasis de la calomnie les titille sans relâche... Auprès de la province, cette marquise de Sade qui ne jouit qu'au saignement des âmes, Paris est bon, Paris est chrétien ; il sera beaucoup pardonné à Paris, parce que Paris est indulgent. Paris a un esprit de bienveillance, une franchise d'admiration qui s'émeut au talent, l'applaudit et le féconde ; Paris est le seul lieu de France, où l'esprit de charité ne soit pas collectivement absent. »

Cette page de son livre, M. Péladan a pu croire, un instant, que Marseille et la province allaient la lui pardonner ! Marseille a pris M. Péladan au tournant dans Mme Clémence Corres et s'est vengé du blasphémateur sur l'innocent, qui n'en peut mais, en provinciale et en vraie femme qu'elle est, sournoisement, froidement, au nom du bon ton et des convenances, ce qui tue bien plus sûrement que la morale et la vertu !

On me dit que Mme Clémence Corres est, de plus, riche, belle et poète, trois supériorités qui valent la haine des médiocres, des laides et des sottes : j'ai nommé les trois quarts des femmes du pays. Hé bien ! la curée a dû être féroce et la joie de mal faire complète !

Quelle chose rafraîchissante que le mal qu'on nous dit des autres !

Nuire, c'est jouir.

Être méchant, c'est une opulence.

On grelotte content, dans l'espoir du froid d'autrui.

Un moi féroce, c'est là tout l'envieux.

Et l'envie, c'est toute la province.

Je regrette d'avoir à l'apprendre à M. Péladan : poison contre poison... soit, mais j'en ai peur pour lui : *Ystar* égratignera, il ne détruira pas Marseille. On écrase une vipère, mais non pas la Vipère : Balzac n'a pas corrigé la province, et, franchement, entre Balzac et lui... !

JORIS-KARL HUYSMANS

I

19 mai 1887.

Devant le succès de *Claudie* à l'Odéon et le subit engouement du public parisien pour les jeannoteries berrichonnes de Mme George Sand, le moment est peut-être venu de présenter au lecteur un vrai roman de paysans.

J'ai écrit roman de paysans et non paysannerie. En effet, le livre dont je veux parler aujourd'hui est aux *Petite Fadette*, *Mare au Diable*, pouvillonnades et autres idylles patoisées de bergers patoisants ce qu'est *Madame Bovary* de Gustave Flaubert aux *Monsieur et Madame Fernel*, *Bourgeois de Pont-Arcy* et autres pseudo-études de la vie de province; il est séparé des idylles à thèse de ceux-ci et des opéras champêtres de ceux-là par toute la distance qu'il y a entre l'objet

d'art et l'objet de commerce : œuvre d'artiste rare et de prestigieux écrivain, il est signé d'un nom qui équivaut à un « Sésame, ouvre-toi! » dans le monde de plus en plus restreint des lettrés et des bibliophiles. D'ailleurs j'aurai tout dit quand j'aurai cité *En rade*, le dernier volume publié ces jours-ci par M. Joris-Karl Huysmans.

Joris-Karl Huysmans, dont quelques amis mal ou bien intentionnés ont voulu faire à toute force le duc Jean Floressas des Esseintes de son roman *A rebours*, n'est un inconnu pour personne. Si bien organisée que soit autour de certaines personnalités la terrible conspiration du silence, il en est de ces personnalités comme de certaines flores : chez elles couleur et parfum sont si intenses qu'elles finissent, bon gré mal gré, par éclater et nous crever les yeux en dépit des masses d'ombre et des collègues environnants. Traité jusqu'ici par ses confrères comme un être d'exception, comme un écrivain subtil et bizarre, capricant et osé, artiste jusqu'au bout des ongles (oh ! cela, personne ne le conteste !) mais un peu trop complaisamment représenté (à mon sens) comme un malade exaspéré contre lui-même, le public et la presse, pis, adroitement accusé de vouloir mystifier l'un, le public (la seule chose qu'il ne pardonne pas) et de dénigrer et de mépriser l'autre, la presse, laquelle possède pour se venger du mépris l'arme effroya-

ble et mortelle du silence, Joris-Karl Huysmans, qui groupe autour de lui, non seulement à Paris et en France, mais en Allemagne, en Russie, en Hollande, où ses livres font prime, toute une jeune et vaillante armée d'artistes et de passionnés admirateurs, Joris-Karl Huysmans n'est pas encore arrivé au grand succès de vente, aux fantastiques éditions Zola, Maupassant, Ohnet, au nom demandé dans les gares par M. Perrichon, ce Homais du voyage, exalté en pleine table d'hôte par cette autre puissance : le commis-voyageur.

Et pourtant, si le succès se mesurait à la loyauté de la conscience artistique et à la sincérité de l'effort!... Mais non, tandis que la première page du *Gil Blas* et les usines des éditeurs en vogue s'ouvraient aux récits de l'invasion prussienne de M. Guy de Maupassant, déclaré seul héritier du talent de Flaubert, tandis que M. Paul Bonnetain forçait avec *Charlot s'amuse* l'entrée du *Figaro*, réputé imprenable, que la *Revue des Deux-Mondes*, piquée soudain d'un goût de littérature, accueillait les romans bien châtiés et mondains de MM. Rabusson et Robert de Bonnières, tandis que la *Nouvelle Revue*, enfin, vieille femme politique, résignée sur le tard au rôle de douairière, s'entre-bâillait, pudique, à la psychologie d'alcôve et de théière de M. Paul Bourget, *le Drageoir aux épices*, *Marthe* et les

Sœurs Vatard, à part quelques attrapades de Véron, de ce pauvre Chapron, se publiaient dans un silence de mort, dans une indifférence profonde de la presse et du public obéissant comme à un mystérieux mot d'ordre, le mot d'ordre qui, vingt ans auparavant, congelait l'atmosphère autour des romans des Goncourt comme autour de l'œuvre de d'Aurevilly.

Il y a deux ans, il ne fallait rien moins que l'apparition d'*A rebours*, éclatant tout à coup dans la jeunesse artiste comme une grenade, pour appeler sur Huysmans l'attention, malveillante d'ailleurs, de la critique indignée, et Dieu sait pourquoi indignée! Indignée de la fortune d'un livre dont elle n'avait pas préparé le succès.

Succès dont le plus étonné fut Huysmans lui-même.

Fait depuis longtemps à toutes les injustices, classé comme enragé sectaire du naturalisme entre Céard et Alexis à la suite d'une nouvelle (*Sac au dos*) pause dans les soirées de Médan, puis accusé de goncourtisme pour avoir révélé, dans *Marthe*, de maladives qualités de style unies à un souci d'exacte observation, il avait cru, en écrivant *A rebours*, écrire pour dix personnes, ouvrer une sorte de livre hermétique, cadenassé aux sots. A sa grande surprise, il se trouva que des milliers de gens semés sur tous les points du globe étaient dans un état d'âme

analogue au sien, écœurés par l'ignominieuse muflerie du présent siècle, avides aussi d'œuvres plus ou moins bonnes, mais honnêtement travaillées du moins, las de falsifications et de fabrications hâtives, de ressassements et de banalités. Le monde des lecteurs, qui avait passé indifférent auprès de Cyprien Tibailles, le héros des *Sœurs Vatard*, l'embryon du *Duc Jean*, indifférent aux misères de l'André d'*En ménage* et à la résignation navrée de M. Folantin, le monsieur dégoûté d'*A vau-l'eau*, types rencontrés, coudoyés dans la vie, à la portée de tous, dejà vus, sous la main, le monde des lecteurs, comme frappé de la grâce, se récria du coup et voulut à tout prix se reconnaître dans l'éreinté, compliqué, raffiné, bizarre, faisandé et délicieusement pourri Floressas des Esseintes, le très troublant personnage d'*A rebours*.

Chose étrange et plus étrange que le roman lui-même, la mode s'en mêla. Tout le monde voulut avoir possédé une tortue laquée d'or et sertie de pierreries ; tout le monde voulut avoir rêvé des symphonies de saveurs et de parfums, tout le monde voulut avoir compris le symbolisme de Gustave Moreau, la poétique de Mallarmé et le sadisme de d'Aurevilly ; tout le monde avait eu des cauchemars d'orchidées et des visions à l'Odilon Redon : ce fut à dégoûter d'être un raffiné d'art et un compliqué de sensations. Huysmans

lui-même en fut épouvanté. Jules Lemaître, l'éminent professeur de la chaire de littérature au collège des *Débats*, voulait bien lui consacrer vingt-cinq pages entre un crayon de Maupassant et une eau-forte de Georges Ohnet, vingt-cinq pages railleusement émues (style académique), où il daignait comparer des Esseintes à un très conscient cadavre aux nuances chatoyantes et très fines, qui se riderait avec lenteur ! Pis, l'école décadente se réclama de lui : quel désastre ! Avoir cru devoir signaler la captivante musique de Mallarmé et le charme fané de Verlaine et se voir aimé de Moréas ! Dernière disgrâce, enfin, des peintres enragés de ses critiques d'art déclarèrent hautement le comprendre ; la décadence devint une attitude, une pose suprême, et le duc de Morny, un soir, au café Foy, lançait cette phrase qu'il croyait spirituelle : « Garçon, une orangeade et un poète décadent ! » Heureusement pour Huysmans, M. Francisque Sarcey, descendu exprès boulevard des Capucines pour analyser son œuvre, déclarait ingénument ne pas comprendre, ne pas saisir...

C'est du dernier volume de ce monsieur compromis et vilipendé qu'il me faut parler aujourd'hui. La tâche est des plus difficiles. Fou sensationnel pour les uns, catholique sadique pour les autres, pour presque tous malade et singulier malade, comme une espèce d'écorché

vif s'exaspérant de toutes ses sensations, Jules Lemaître l'a accusé de cracher sur la vie pour avoir le droit d'en dégoûter autrui, et Francisque Sarcey l'a traité de fumiste. Pour ma part, je vous dirai n'avoir jamais trouvé en lui qu'un artiste profondément artiste, doué d'une vision très personnelle, très aiguë, s'exacerbant facilement contre les sottises de la vie, vibrant et souffrant aux moindres laideurs, un styliste procédant immédiatement de Gustave Flaubert, requis comme lui par les splendeurs des symboles des religions antiques, d'une écriture plus moderne cependant, plus nerveuse, nullement emphatique et, avec M. Edmond de Gonçourt et Barbey d'Aurevilly, que je suis heureux de citer à côté de lui, un des très rares *honnêtes hommes* de lettres de ce temps, qui respectent encore la littérature et l'aiment encore d'un amour d'amant désintéressé et non d'une passion lucrative de... souteneur.

Quant à son roman d'*En rade,* j'avoue y avoir trouvé, à côté des caractères de paysans effrayants de vérité dans leur rapacité d'instinct et leur égoïsme féroce, des impressions de solitude et d'abandon, des paysages lumineux et des coins trempés d'ombre d'un charme jusqu'alors inexprimé. Pour ne pas être accusé de partialité, je prendrai le seul parti à prendre en pareil cas : celui d'en soumettre quelques fragments au

lecteur. Deux mots pour en exprimer le sujet.

Un jeune ménage parisien, un homme de lettres et une femme malade, ruinés par des krachs de bourse récents, ont trouvé un abri momentané, une rade, chez deux vieux paysans, l'oncle Antoine et la tante Norine, régisseurs d'un vieux château abandonné des environs de Jutigny.

Campés dans une des chambres délabrées de l'antique demeure, les jeunes gens ont à subir toutes les calamités d'une installation sommaire aux champs ; leur vie désemparée et empoisonnée de tracas d'argent se complique de terreurs nocturnes, de difficultés d'approvisionnement, de l'humidité de pluies torrentielles, de l'accablement des chaleurs d'août, de rhumatismes et de troubles nerveux se traduisant chez la femme par de soudaines attaques de paralysie, chez l'homme par de terrifiantes hallucinations et d'obsédants cauchemars. Là-dessus se greffe la féroce indifférence du couple paysan, rapace et têtu, et préoccupé d'une seule chose : exploiter ces paresseux dont le séjour au château doit leur rapporter *aubaine*. A la fin, excédés d'être exploités, pillés, volés, mal nourris, mal couchés, dévorés par les moustiques et trempés par les pluies, la femme demi-mourante et le mari tout secoué encore de ses visions sinistres peuvent, grâce à trois cents francs tardivement reçus, s'enfuir de

cette rade où ils n'auraient jamais dû venir, poursuivis jusqu'à la gare par les doléances hypocrites de leurs bourreaux, l'oncle Antoine et la tante Norine. Presque rien, comme vous le voyez ; mais, à côté d'une étude de psychologie désespérante et navrée, des paysages délicieux, des scènes de campagne épiques, des portraits de paysans étourdissants, un facteur et un vieux berger, entre autres, puis l'oncle Antoine, la tante Norine, leur parler vécu, entendu, écrit tel quel, une description de vêlage et une autre de saillie. Mais je ne ferai que des citations courtes, ce pigeonnier par exemple :

« Un grand bruit le fit se retourner et, levant la tête, il constata que cette tour ronde, entrevue la veille, n'attenait pas au château comme il l'avait cru. Elle était isolée dans une basse-cour et servait de pigeonnier. Il s'approcha, gravit un escalier en ruine, tira le verrou d'une porte et passa le cou.

« Un immense effroi d'ailes s'entre-choquant, éperdues, en haut de la tour, l'étourdit en même temps qu'un vorace fumet d'ammoniaque lui picorait la muqueuse du nez et la frange des yeux. Il recula, entrevit à peine, au travers de ses larmes, l'intérieur de ce pigeonnier, alvéolé comme un dedans de ruche, muni au centre d'une échelle montée sur pivot, et, se retirant, il aperçut une neige de blanc duvet, qui tournoyait

dans une écharpe de lumière déroulée d'une lucarne ouverte au sommet de la tour au ras du sol.

« Tous les oiseaux enfuis du colombier s'étaient réfugiés sur le château et tous battaient de l'aile, s'étiraient, se rengorgeaient, se pouillaient, remuant, au soleil, des dos à reflets métalliques, des poitrails de vif argent lustrés de vert réséda et de rose, des gorges de satin frémissant : flamme de punch et crème, aurore et cendre.

« Puis une partie des pigeons s'envola, en cercle, autour des hautes cheminées du faîte et, subitement, la guirlande se rompit et ils s'éparpillèrent de nouveau sur la tour, dont le toit se fourra d'un bonnet roucoulant de plumes ! »

Est-ce assez lumineux ! Où voit-on la décadence et le style malade de l'écœuré et du névrosé ? Et, en opposition à ce coup de soleil, ce coin baigné d'ombre :

« Les toits si gais au soleil, avec leur teint basané piqué par le guano des mouches blanches, devenaient dans cette ombre, telle qu'un fond oublié de cage, d'une saleté ignoble ; au-dessous d'eux tout cahotait : les gouttières chargées de feuilles, gorgées de tuiles, avaient crevé et inondé d'un jus de chique les crépis excoriés par le vent du nord ; les agrafes des tuyaux de descente s'étaient rompues et d'aucuns pendaient retroussés et agitaient en l'air leurs manches vides ; les

fenêtres étaient démantibulées, les volets fracturés, recloués à la hâte, bandés par des planches, les persiennes vacillaient, dégarnies de lames, déséquilibrées par des pertes de gonds...

« En bas, un perron fracassé de six marches..... accédait à une porte condamnée dont les ais fendus étaient rejoints et comme bouchés par le noir du vestibule fermé, situé derrière.

« En somme, les infirmités d'une vieillesse horrible, l'expulsion catarrhale des eaux, les couperoses du plâtre, la chassie des fenêtres, les fistules de la pierre, la lèpre des briques, toute une hémorragie d'ordures, s'étaient ruées sur ce galetas, qui crevait, seul, à l'abandon, dans la solitude cachée du bois. »

J'ai présenté le paysagiste et le peintre d'animaux. Que les lecteurs aillent au romancier ; pour moi, dont le métier, en dehors de quelques chroniques, est de ciseler des vers. qu'il me soit permis de finir sur le poète avec cette visite de Jacques Marle à travers les chambres du château :

« Il s'approcha de l'alcôve, constata qu'elle était sillonnée de vermicelles et taraudée par les termites. Un coup de poing et tout croulait. Quelle ruine ! cette chambre était peut-être la plus maltraitée de toutes. Une petite porte située près de l'alcôve l'attira ; elle s'ouvrait sur un cabinet de toilette garni de rayons ; une étrange odeur s'échappait de cette pièce, une odeur de

poussière tiède, au fond de laquelle filtrait comme un parfum très effacé d'éther.

« Ce relent l'attendrit presque, car il suscitait en lui de dorlotantes visions d'un passé défait ; il semblait la dernière émanation des senteurs oubliées du dix-huitième siècle, de ces senteurs à base de bergamote et de citron qui, lorsqu'elles sont éventées, fleurent l'éther. L'âme des flacons autrefois débouchés revenait et souhaitait une plaintive bienvenue au visiteur de ces chambres mortes.

« C'était probablement le cabinet de toilette de cette marquise de Saint-Phal dont le père Antoine avait, lors de ses voyages à Paris, souvent parlé.

« Et cette chambre à coucher était sans doute la sienne. La tradition paysanne représentait la marquise effilée, mignarde, alanguie, presque dolente. Tous ces détails se rappelaient les uns les autres, se groupaient puis se fondaient en une image poudrée de jeune femme rêvant dans une bergère et se chauffant les pieds et le dos, entre deux cheminées aux âtres rouges.

« Comme tout cela était loin ! Les frileux appas de la femme dormaient dans le cimetière à côté de lui, derrière l'église ; la chambre était, elle aussi, trépassée et puait la tombe. Il lui semblait violer une sépulture, la sépulture d'un âge révolu, d'un milieu défunt ; il referma les volets

et les portes, regagna l'escalier, monta au premier étage jusqu'à sa chambre, tourna et commença à visiter l'aile droite du château. »

II

1er décembre 1889.

Il est donc encore des lectures réconfortantes ? Au milieu de l'effroyable disette d'idées qui sévit presque en proportion de la cohue grossissante des volumes sur le marché de l'édition, un rare bonheur vient de m'être donné : celui de pouvoir lire enfin un livre ! Le livre écrit, pensé, travaillé par un esprit sincère et curieux, une œuvre dont l'effort personnel, brisant la convention des moules et des clichés connus, vous ouvre en esthétique, en philosophie et en littérature des horizons non encore décrits et déjà cent fois vus.

J'ai nommé *Certains* de M. Joris-Karl Huysmans.

Certains, ce sont les peintres préférés de l'auteur d'*En Rade*, ceux auxquels ses aperceptions quasi douloureuses et exaspérées d'érudit raffiné, l'ont attiré et requis. Voilà qu'évoqués dans un style prestigieux et précis, gravés comme au

burin par une plume d'artiste incisive et griffante, ils revivent dans leurs œuvres et leur caractère, les délicats et les rares, comme Puvis de Chavannes et Gustave Moreau, une vieille connaissance d'*A Rebours* ; les modernes haineux de la chair, aux cruautés féroces de rapin et de voyou : Forain, Raffaëlli, Wagner et Degas, leur maître à tous ; les mystérieux, comme Rops et Wisthler, et, après une poignante et hallucinante étude sur le Satanisme, traitée avec une puissance de visionnaire à la fois épris et terrifié de ses visions, voici de curieuses pages d'érudition sur les *Monstres* en art, à propos des gargouilles de *Notre-Dame* ; une critique de sincère remettant Millet à sa véritable place au milieu de l'engouement pleurnicheur des dernières réclames de M. Antonin Proust ; le tout couronné par le plus troublant morceau de littérature qui ait peut-être été jamais écrit depuis d'Aurevilly et Baudelaire, à propos d'un tableau du Louvre, de Bianchi.

J'ai donné la genèse du livre, mais ce que je ne puis rendre, c'est la curieuse recherche, la profondeur voulue et la justice, l'équité vengeresse du mot et de la pensée, l'esprit de combativité mettant comme un souffle de fièvre entre les pages et entre les lignes et finissant par vous enflammer à la lecture de ce volume. On s'y sent les nerfs si cruellement fouettés et les sens

si voluptueusement mordus, que, quoi qu'on en ait, on est contraint d'aimer l'auteur, si audacieusement, si souverainement juste, cet oseur de vérités au milieu du fatras de classiques mensonges. Devant la platitude, trop souvent commerciale, hélas ! de la critique d'aujourd'hui, c'est comme une bouffée d'indépendance et de loyauté respirée entre ces pages, malgré, parfois, d'ardents partis pris, mais partis pris d'impressions et non d'opinions (notez la différence), tel un vivace et violent parfum de sauge et de menthe humé au milieu des fadeurs d'une bouche d'égout.

Mais c'est surtout aux charges à fond de train, d'une sincérité indignée, contre les veuleries d'admiration à la mode et le grotesque piteux des architectures contemporaines qu'on se sent devenir ami de ce diable d'homme.

Celui-là au moins, du milieu des flueurs grasses et tièdes d'un siècle mûr comme un abcès, aura eu des coupants d'acier et des vibrations de métal ; du mot et de l'idée, il aura mordu l'écœurante indifférence de ce temps, ce temps dont la devise devait être : « Bas les cœurs », et sera peut-être, bien plutôt, hélas ! qu'on ne le croit : « Bas les cerveaux » ; ce siècle dont l'argent et l'estime de l'argent seuls sont la tare avouée et la plaie étalée ; ce siècle devenu lépreux comme les Juifs qui l'ont conquis et vautré dans la boue

grasse de son bien-être comme un Shylok enrichi et repu.

M. Joris-Karl Huysmans aura eu du moins pour lui de porter la tête sur ses épaules au milieu d'une société qui porte la sienne à hauteur du nombril. Comme Baudelaire, comme d'Aurevilly, il n'aura pas, lui,

Salué l'énorme bêtise,
La bêtise au front de taureau.

Chacune de ses impressions, chacune de ses phrases est une levée d'étendard, un appel aux armes contre le Moloch énorme et béant ; chacun de ses chapitres est un cri de souffrance, mais de souffrance haineuse et non résignée, et c'est pour cela que je l'aime, arrachée à une âme d'artiste par l'écrasante muflerie de ce siècle bourgeois.

Aimons-nous dans les mêmes haines !

Je citais naguère ce mot de d'Aurevilly. Ce mot, jamais je ne l'ai mieux compris qu'en savourant ligne par ligne le dernier volume d'Huysmans.

Je ne puis résister au malicieux plaisir de transcrire les quelques pages qui ouvrent le livre en manière de préface :

« L'un des symptômes les plus déconcertants de cette époque, c'est la promiscuité dans l'admi-

ration. L'art étant devenu, comme le sport, une des occupations des gens riches, les expositions se suivent avec un égal succès, quelles que soient les œuvres qu'on exhibe, pourvu toutefois que les négociants de la presse s'en mêlent, et que les étalages aient lieu dans une galerie connue, dans une salle réputée de bon ton pour tous.

« La vogue de ces amusettes s'explique.

« D'abord l'aridité des cerveaux dévolus aux gens du monde découvre, dans la régulière parade des dessins et des toiles, de frivoles ressources prêtes à alterner avec les discussions fripées de la politique et les tarissables potins de théâtre ; puis les lieux communs sur la peinture suppléent parfois aussi, le soir, aux cancans mondains et conjurent les somnolentes réflexions des parties de bouillotte ou les diplomatiques silences des joueurs de whist.

« Enfin, — et cette raison suffirait à elle seule, — visiter et soi-disant admirer les œuvres les plus différentes et les plus hostiles, implique une largeur d'esprit, une élasticité d'aise artistique vraiment flatteuse.

« En littérature, plus particulièrement, les connaisseurs sans préjugés foisonnent. Tout le monde en effet, et qui en doute? est expert à juger des phrases. Parfois il se trouve des fossiles, des êtres arriérés, des bourgeois naïfs, qui avouent ne pas être absolument sûrs de la véracité des

appréciations qu'ils avancent sur la peinture : d'aucuns conviennent, au besoin, que le sens musical leur échappe et vont même jusqu'à prétendre que les œuvres de Wagner ne sont pas, peut-être, tout à fait insanes, mais aucun n'a jamais confessé sa parfaite ineptie à comprendre une page de prose ou de vers. Prenez dans la masse de Paris les plus blasonnés des princes, ou les plus véreux des fruitiers du coin : choisissez, dans le tas, la plus vidangère des filles ou la baronne la plus en vue et aussitôt une opinion, assise, voulue, raisonnée, ferme, s'échappera d'eux, à propos d'un livre. Jamais, au grand jamais, personne ne conviendra qu'il est absolument inapte à apprécier un art qui est cependant le plus compliqué, le plus verrouillé, le plus hautain de tous.

« Au reste, qui de nous n'a vu, parmi les papiers reliés que les bourgeois et les gens du monde appellent *leur bibliothèque*, le côte-à-côte indécent d'un Ohnet et d'un Flaubert, d'un Goncourt et d'un Delpit? Qui ne s'est délicieusement senti remué, alors que le connaisseur jetait d'un ton négligent : « Moi, vous savez, je suis éclectique, tout m'intéresse, j'ai là, sans restriction d'écoles, les spécimens d'art les plus divers. » Un jeune gentleman qui dit admirer très sincèrement *l'Assommoir* d'Emile Zola, n'a-t-il pas tout récemment encore exprimé devant moi l'ardent désir

que M. Sarcey, le sénile matassin, le cuistre pluvieux du *Temps*, réunisse enfin en un livre les élucubrations théâtrales de ses lundis !

« Eh bien ! ces individus sont des gens à esprit ouvert, des fouille-au-pot délicats, des dilettanti !

« Ah ! l'on a peut-être abusé de ce mot de dilettante, dans ces derniers temps ! Au fond, laissant de côté le sens si vaniteusement faux qu'on lui prête, l'on arrive, en le serrant de près, à le décomposer et à le dédoubler en les deux réelles parties qui le composent :

« — Imbécillité d'une part — lâcheté de l'autre.

« Imbécillité pour les gens du monde ; lâcheté pour la presse qui les dirige.

« Imbécillité, c'est-à-dire, au point de vue artistique qui nous occupe, non-sens complet de l'art, versatiles louanges tirées au petit bonheur ainsi que des boules de loto, d'un sac, parfaite ignorance traduite par d'élogieux ponts-neufs !

«..... Le plus décisif exemple de ce que j'avance nous a été fourni au point de vue pictural, il y a quelques ans. Les expositions de Delacroix et de M. Bastien Lepage se touchaient. Les dames qui, comme chacun sait, s'intéressent vivement à la peinture, et la comprennent autant que la littérature — ce qui n'est pas peu dire — passaient sans sourciller de l'exposition des Beaux-Arts à l'exhibition de la maison Chimay, et regardaient avec une admiration égale l'*Entrée des Croisés à*

Constantinople, de Delacroix, et les bouvières d'opérette costumée par le Grévin de cabaret, par le Siraudin de banlieue, qu'était M. Lepage. Les rengaines sévissaient...

« ..... Mais ces gens-là sont des inconscients. Froidement, ils se promenaient, jaugeant l'œuvre des deux peintres à laquelle ils adjoindront certainement, dans leurs besoins d'éloges, celles de Lobrichon et d'Adrien Marie, alors que la Mort arrêtera enfin le flux des sentimentales vignettes, dont ces industrieuses personnes nous inondent.

« Lâcheté, ce mot s'applique à la critique d'art. De même que le critique littéraire qui en fait métier, le critique d'art est généralement un homme de lettres qui n'a pu produire de son propre cru une véritable œuvre. Parmi eux, quelques-uns ont la vanité de cervelle des gens du monde qu'ils envient et qu'ils singent ; leurs opinions sont dès lors connues. Mais, il en est d'autres, plus ouverts, plus rusés, qui professent, sous le nom de dilettantisme, la nécessité de ne pas se lier, le besoin de ne rien affirmer, la lâcheté, pour tout dire, de la pensée et l'hypocrisie de la forme.

« Pour les critiques, c'est un terrrain de rapport que ce fluctueux terrain sur lequel ils se meuvent. Vanter ou dénigrer les artistes morts ; éviter de se compromettre en parlant de ceux qui vivent, encenser en de sportulaires phrases les

vaches à lait académiques des vieux prix ; baladiner avec des thèses soumises et des idées en carte ; débiter, sous prétexte d'analyser, les lieux communs les plus fétides, dans une langue limoneuse, simulant, sous l'obscurité des incidentes, la profondeur : tel est le truc. Le critique hésitant et satisfait, amorti et veule, qui manie cette pratique est aussitôt réputé homme de goût, homme bien élevé, compréhensif et charmant, délicat et fin — ah ! surtout, délicat et fin ! C'est pour lui tout honneur et profit et j'imagine, du reste, que c'est là tout ce qu'il cherche...

« Heureusement que ce profitable état de dilettante a un revers : fatalement, dans ces excès de pusillanimité, dans ces débauches de prudence, la langue se débilite, coule, revient au style morne et plombé des Instituts, se liquéfie dans le verbe humide de M. Renan. Car l'on n'a pas de talent si l'on n'aime avec passion ou si l'on ne hait de même ; l'enthousiasme et le mépris sont indispensables pour créer une œuvre ; le talent est aux sincères et aux rageurs, non aux indifférents et aux lâches. »

Que ce petit morceau eût baigné d'une chatouillante joie le clan des douceâtres et des Bourgetisants, j'en doute. On ne met pas plus délicatement le nez d'un jeune chat dans la tiédeur de et ses ordures. Le livre de M. Huysmans a mis le

désarroi dans le campement de la rue d'Ulm et les ateliers de la plaine Monceau. Des démarches ont été faites auprès de la maison Hachette : on a, feuille par feuille, cherché, dans le volume, la page, la ligne nécessaire à donner corps à un flagrant délit. La rancune de Vadius s'est mise en quatre pour effaroucher les mûres et médiocres pudeurs de Philaminthe. Les pages, si catholiques et flambantes de foi sur le satanisme et Félicien Rops, ont fait monter le rouge au front de quelques vieilles académiciennes catins ; les lubriques postures des gouges, des sataniques, ont, mal à propos, rappelé leur passé à quelques belles dames influentes et, de postures en impostures, la vente de certains ouvrages vient d'être interdite dans les gares. On poursuit bien *le Courrier français* pour la nouvelle intitulée *Douce amie*... Le monde ne serait plus le monde et l'hypocrisie la reine absolue de ce monde, si le vieux distique de ce bon La Fontaine n'était d'hier comme de demain :

> Selon que vous serez puissant ou misérable
> Les jugements de cour vous feront blanc ou noir !

Ah ! comme on comprend le cri échappé aux Goncourt dans le troisième volume de leur journal : « Il y a des jours où je vomis mes contemporains ! »

* * *

OCTAVE MIRBEAU

(A propos de « L'abbé Jules »)

23 mars 1888.

« — Hé bien, ces oiseaux font l'amour! Cela te paraît simple, court et gentil, n'est-ce pas? C'est que les bêtes sont de braves êtres honnêtement organisés et qui savent la valeur des choses, n'ayant jamais eu ni philosophes, ni savants pour la leur expliquer... Tiens, les voilà partis... ils n'ont pas de remords, eux! »

« Et s'arrêtant à chaque phrase, afin de respirer, car il soufflait beaucoup à ce moment..., il me dit :

« — Nous qui ne sommes pas des bêtes, par malheur, nous faisons l'amour autrement. Au lieu de conserver à l'amour le caractère qu'il doit avoir dans la nature, le caractère d'un acte régulier, tranquille et noble... le caractère d'une fonc-

tion organique, enfin... nous y avons introduit le rêve... le rêve nous a apporté l'inassouvi... et l'inassouvi, la débauche. Car la débauche, ce n'est pas autre chose que la déformation de l'amour naturel par l'idéal... Les religions, la religion catholique surtout, se sont faites les grandes entremetteuses de l'amour. Sous prétexte d'en adoucir le côté brutal — qui est le seul héroïque — elles en ont développé le côté pervers et malsain par la sensualité des musiques et des parfums, par le mysticisme des prières et l'onanisme moral des adorations. Comprends-tu? Elles savaient ce qu'elles faisaient, va, ces courtisanes, elles savaient que c'était le meilleur et le plus sûr moyen d'abrutir l'homme et de l'enchaîner... Alors les poètes n'ont chanté que l'amour, les arts n'ont exalté que l'amour... Et l'amour a dominé la vie, comme le fouet domine le dos de l'esclave qu'il déchire, comme le couteau du meurtre la poitrine qu'il troue. Du reste, Dieu... Dieu, ce n'est qu'une forme de la débauche d'amour! C'est la suprême jouissance inexorable vers laquelle nous tendons tous nos désirs surmenés et que nous n'atteignons jamais... Autrefois j'ai cru à l'amour, j'ai cru à Dieu. J'y crois encore souvent, car de ce poison on ne guérit pas complètement. Dans les églises, aux jours de fêtes solennelles, étourdi par le chant des orgues, énervé par les griseries de l'encens, vaincu par

la poésie merveilleuse des psaumes, je sens mon âme qui s'exalte... Elle frémit, remuée en tous ses enthousiasmes, en toutes ses aspirations informulées, comme ma chair frémit, secouée en toutes ses moelles devant une femme nue, ou seulement son image rêvée. As-tu compris ? »

(*L'Abbé Jules,* par Octave Mirbeau.)

Ce blasphème d'érotisme et de désespoir exacerbé, nous le retrouvons à toutes les pages de l'œuvre incontestablement puissante, mais à coup sûr malsaine et trop souvent révoltante, dans laquelle M. Octave Mirbeau vient de s'affirmer encore une fois. Cette plainte enfiévrée de faune en soutane, se débattant en vain, esclave de sa chair, entre les rêves de son intelligence et les appétits de sa luxure, c'est le souffle même de ce livre, livre féroce, injuste en cela que son héros est un être de trop particulière exception, et que la philosophie de la vie ne saurait être formulée par un monstre ; livre injuste, certes, mais d'une observation d'autant plus cruelle et d'une ironie d'autant plus aiguë que la province, la famille et le bas clergé, personnages et caractères, y sont d'une authenticité vécue.

Que l'abbé Jules soit un misérable, une âme violente et troublée de mauvais prêtre, de mauvais frère et de mauvais fils, infâme envers son évêque comme il le fut envers sa mère, chair

bouillonnante de tous les ruts et de toutes les convoitises, tour à tour sacrilège, impie, voleur et fornicateur, il ne s'ensuit pas que son éternel blasphème contre l'Idéal (cet Idéal d'où, selon lui, sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux) soit le dernier mot de l'expérience humaine. Et c'est, et voilà le péril, l'immorale impression que nous laisse le livre une fois lu. M. Octave Mirbeau est doué d'un si poignant et dangereux talent que, la dernière page achevée, non seulement on le plaint, mais on le comprend et on l'aime presque, son fantastique et terrifiant abbé Jules, ce satanique et ricanant défroqué qui, délateur et espion au séminaire, après avoir bouleversé le diocèse et l'évêché de son bienfaiteur, après avoir fait diaboliquement tomber son évêque en disgrâce, puis l'avoir insulté à sa propre table, essaye du chantage et du vol et, les mains tremblantes de la folie du meurtre et du viol, finit, après une agonie de démoniaque, par mystifier et déshériter les deux seuls êtres qui lui sont demeurés attachés : son neveu et son frère, un brave homme et un enfant, et cela par un testament qui est un outrage à la Religion et un appoint offert à l'impiété et la cupidité sacrilège d'un clergé qu'il tente encore de déshonorer en mourant.

Œuvre âpre, rude, suante de cynisme et de je

ne sais quelle exaspérante et persistante tristesse, la tristesse et l'écœurement des hautes intelligences, les lendemains de basses noces et d'amours crapuleux, œuvre de cruauté et de violence morne, dont les pages semblent avoir été écrites par un sceptique en deuil de lui-même, un *brûlé* de la vie, excédé et lassé des autres et de lui ; œuvre immorale que semblent résumer ces quatre aphorismes formulés un moment par le héros du livre :

L'homme est une bête méchante et stupide ;
La justice une infamie ;
L'amour une... cochonnerie ;
Dieu une chimère.

Œuvre de révolte et de haine, et dont les brutalités et les ignominies voulues, inutiles donc (la scène de la paysanne, la gageure des dix louis du boucher et du P. Pamphile, les détails écœurants de l'agonie), ne peuvent cependant vous décider à laisser là la lecture, car à travers tous ces cynismes, ces ahans de fauve en rut, et ces coups de gueule et de folie, tout à coup transsude une immense et poignante tendresse, une exquise pitié.

La tendresse et la pitié de l'homme qui a réellement souffert et, autre part que dans ses livres, avec ses nerfs et avec son sang, cette divine tendresse qui, dans une œuvre précédente : *le Calvaire*, faisait déjà s'apitoyer M. Octave Mirbeau

sur le dos voûté de l'homme du peuple, le dos du vieux matelot, le dos de l'ouvrier, de l'homme peinant pour vivre avec ses muscles, tendresse humaine, dont M. Léon Bloy, dans son dernier pamphlet : *Aux arrivés du jour*, a si cruellement reproché l'ignorance, et, qui pis est, l'inconscience aux *Réveils d'affranchi* du plus psychique et du plus délicat de nos jeunes écrivains.

Cette pitié qui, devant le cadavre du P. Pamphile, retrouvé pourrissant dans les ruines du couvent de son ordre (une des plus exquises figures du livre, cette silhouette de moine extasié et marchant vivant, aveuglé dans son rêve) arrache à l'abbé Jules, qui vient de l'ensevelir, cette mélancolique oraison funèbre :

« — Je te devais bien cela, doux conquérant d'étoiles, naïf tisseur de fumées... Dors et rêve... maintenant, le rêve est sans fin... aucun ne t'en réveillera. Tu es heureux. »

Quitte (une fois la pioche enfoncée par le manche sur cette tombe et plantée là, ornée d'une couronne de ronces, comme une croix) à s'emporter dans une révolte soudaine et, la bouche crispée, le regard mauvais, à réentonner l'exorable blasphème coutumier, blasphème qui est encore de la pitié, pour peu qu'on veuille bien réfléchir qu'il est proféré sur une fosse :

« Ainsi, c'est donc ça, l'idéal ! L'amour, le sacrifice, la souffrance, Dieu... tout ce vers quoi

nous tendons les bras, tout ce vers quoi s'élancent nos âmes, c'est ça! Un peu de poussière, de la boue et des ronces. Et c'est avec ça qu'on nous abrutit dès notre enfance, qu'on nous arrache à la vérité, qui est la haine et la lutte sans merci, qu'on nous fait la proie du rêve féroce et de l'insatiable amour. Ce misérable moine, il a eu le rêve, il a eu l'amour... Et l'amour et le rêve, après l'avoir dégradé, avili, sali de toutes les hontes, le tuent ignoblement. Le voilà maintenant, une charogne puante dans un tas de boue. Sur quelle déformation de la nature reposent donc les religions et les sociétés, ces mensonges? De quelle fiction sont donc sortis le juge et le prêtre, ces deux monstruosités morales, le juge qui veut inspirer à la nature on ne sait quelle irréelle injustice, démentie par la fatalité des instincts; le prêtre, on ne sait quelle pitié baroque devant la loi éternelle du meurtre? La nature, ce n'est pas de rêver: c'est de vivre, et la vie, ce n'est pas d'aimer, c'est de prendre... L'idéal, l'idéal! » et toujours cette même fureur rancunière de l'homme d'intelligence trompé dans son rêve et trahi par ses sens contre l'intellectualité, cette fureur qui, dix pages auparavant, le faisait délicieusement blasphémer contre le P. Pamphile encore vivant et criant, les yeux ivres, et souriant à l'image de sa future église: « Je la bâtirai ». « Mais ce n'est pas un bandit: c'est un poète. C'est pire! »

Si l'abbé Jules, qui est, lui aussi, un poète, un bandit, une canaille, un débauché et un grand cœur (et s'en veut et se repent et se désole d'avoir été et de n'être plus tout cela), meurt révolté, ulcéré et hostile aux siens et à lui-même, victime et de son érotisme et de sa laideur, cette terrible laideur physique qui, de l'être humain, qu'elle humilie, fait presque toujours un être de rancune et de fiel, c'est qu'il s'est trop analysé, le pauvre être, et, à la fois farouche et honteux, il n'a su ni pleurer ni aimer. Humble prêtre, bourgeois célibataire, grand seigneur ou grand artiste débauché : *væ soli*, malheur à qui vit seul ! Cette solitude de cœur et d'existence, ce châtiment navrant du déclassé quel qu'il soit, et qui fait repousser au défroqué de M. Mirbeau et le prêtre de son lit d'agonie et le filleul, qu'il aime, de son testament de sceptique amer et désillusionné, cet isolement et cette tristesse, quels termes touchants M. Mirbeau n'a-t-il pas cependant trouvés pour les pleurer !

Oh ! cet adieu de mélancolie douloureuse, à vous qui vivez seuls, à vous qui mourrez seuls, prêtres ou séculiers, je le transcris pour vous, et même, je vous le dédie :

« Ma mort, ça n'a pas d'importance... C'est toujours triste de voir tomber les vieilles maisons, les vieux arbres, les vieux clochers... Mais moi... je n'ai abrité personne... à personne je n'ai donné

de fruits. Rien en moi n'a chanté, jamais, d'une belle croyance, d'un bel amour. Si je meurs bien, si je m'en vais calme, sans regrets, sans haine, ma mort aura été la seule bonté de ma vie, et peut-être son seul fardeau. »

Malheureusement, dans le livre de M. Mirbeau, l'abbé Jules exhale son dernier râle en fredonnant une chanson obscène :

Ce que j'ai sous mon jupon
La ri ron
C'est un petit chat tout rond !

et pourtant, M. Octave Mirbeau a assez de talent pour intéresser sans aphrodisiaque et pour poigner sans révolter. Mais voilà : la maladie du siècle et de sa littérature, c'est le spasme amoureux, et la chasteté du moine! D'où *le Froc* de Goudeau, et l'obsession des passionnés du spasme : *l'Abbé Jules* de Mirbeau, les livres des Zola et Camille Lemonnier. Maladie immorale des mœurs de ce temps qu'il fallait expliquer.

* * *

L'AMIE DU GRAND HOMME

23 juin 1889.

Quand j'étais hussard à Saint-Germain, il y a de cela une dizaine d'années, en juin et juillet, le caprice du lieutenant chargé de nous autres volontaires nous conduisait faire les manœuvres tantôt sur le plateau de Louveciennes et de Marly, tantôt en forêt de Saint-Germain même, entre Maisons-Laffitte et Poissy.

Les matins de juin où nous faisions l'école de peloton en forêt, à proximité de Poissy, il n'était pas rare de voir apparaître, à la lisière de la clairière où nous nous escrimions de notre mieux, botte à botte et la latte au poing, un petit homme à longue barbe de fleuve, svelte et correct dans des complets gris clair, bien campé sur sa selle et les étriers courts, un centaure minuscule tout en buste, à profil de dieu mythologique,

escorté tantôt d'un, tantôt de deux gentlemen de tenue anglaise et, inévitablement, d'une grande fille en amazone !

Arrêté à distance respectueuse de nos évolutions, le groupe équestre paraissait suivre nos dédoublements et nos formations, nos *par quatre au galop!* et nos *par deux! au pas*, avec une visible satisfaction. Armé d'une jumelle, le petit homme à grande barbe ne nous quittait pas des yeux ; entre temps, l'amazone et ses compagnons galopaient sur la lisière du bois pour revenir se fixer devant le centaure minuscule.

Mais déjà le nom du grand peintre circulait dans les rangs : Meissonier, Meissonier ! Ce nom célèbre, indifférent aux hommes de la troupe manœuvrant avec nous, prenait des proportions de drame et d'épopée dans nos bouches de volontaires ; nous étions fiers de poser devant le peintre de *Napoléon à Solférino* et de la *Charge des cuirassiers*, car, il n'y avait pas à se faire illusion, le peintre au millimètre de nos gloires militaires venait s'exercer l'œil devant nos masses de cavalerie en mouvement. C'est une palette vivante qu'il étudiait en nous, palette de plein air se détachant en bleu et en garance, garance du pantalon de cheval et bleu ciel du dolman, sur le vert soyeux, humide et frissonnant de ces dessous de bois trempés de lumière.

Propriétaire à Poissy, maire du pays, grand homme de la localité, candidat politique au conseil général et à la députation, la gloire et la personnalité du lieu, Meissonier venait en voisin étudier ses hussards d'après nature ; c'était sa promenade hygiénique et artistique du matin. Les cavaliers de son escorte étaient son fils et un ami (le fils, autre peintre, mais de moindre talent) ; l'amazone, dont j'ignorais le nom, la fiancée de demain, celle dont, à propos de l'invention de M. Brown-Séquart, la chronique irrespectueuse a je crois trop vite aventuré le nom !

Mlle Besançon, sœur de M. Besançon, notaire de M. Meissonier, et depuis longtemps ami de la famille, n'est pas une toute jeune fille, et les histoires de David et de la Sulamite sont des hors-d'œuvre dans l'union de demain.

Quand Mlle Besançon galopait, jupe et voile au vent, dans la clairière ensoleillée de la forêt de Saint-Germain. la svelte amazone entrevue paraissait avoir de vingt-huit à trente ans déjà : j'en avais vingt à peine, il est vrai, mais il y a bien onze ans de cela ; et si le jeune marié de demain, M. Jean-Louis Ernest Meissonier, est né à Lyon en 1815, ce qui fait soixante-quatorze ans sonnés, la mariée frise, si elle n'a pas dépassé, la quarantaine. Ce mariage *in extremis* n'est, en somme, que le couronnement d'une longue et

charmante amitié de vingt ans : *finis coronat opus*, où l'idylle de Ruth et de Booz n'est pas plus en cause que les inventions tapageuses d'un docteur Faust encore respecté avant-hier, pseudo-docteur aujourd'hui, bafoué par l'opinion publique, dame encore chaste, du moins des oreilles !

Meissonier ! Quel nom dans la peinture et surtout sur le marché de la toile et du pinceau !

Meissonier, c'est-à-dire le peintre des *Bourgeois flamands*, de la *Visite chez le bourgmestre*, aujourd'hui la propriété de sir Richard Wallace ; le bibelotier et le costumier minutieux du *Liseur*, du *Corps de garde*, des *Bravi*, de la *Rixe* et des *Joueurs de boule*, un des joyaux de la collection Secrétan.

Après la peinture de genre, comme *la Lecture chez Diderot*, *l'Amateur de tableaux* et *les Suites d'une querelle*, la peinture militaire : *le Général Desaix à l'armée du Rhin*, les *Cavaliers se faisant servir à boire*, *Moreau et son chef d'état-major*, *Dessoles devant Hohenlinden*, et ses merveilleuses et exquises scènes de la vie du soldat, ses *Petits postes de grand'garde*, ses *Vedettes*; et avec elles la grande vogue et la grande clientèle d'Amérique faisant monter les prix jusqu'aux sommes fabuleuses d'un Frantz Hals et d'un Rubens.

150 000 francs ! voilà la somme contre laquelle M. Probasco, de Cincinnati, devenait, en 1880, acquéreur de la *Charge des cuirassiers*. L'année

suivante, un autre Américain, M. Stewart, n'achetait pas moins de 300 000 francs un grand tableau militaire : *1807*. Il est vrai que le maître y avait travaillé quinze ans, consacrant et des heures, et des jours, et des nuits à polir une boucle de ceinturon, à fourbir une molette d'éperon, vernir une buffleterie ou à brillanter une gourmette.

L'Amérique a été le grand débouché des œuvres de Meissonier ; il y réussit cependant, mais dans le portrait, et tout Paris connaît trop l'aventure du peintre avec la richissime Mme Makay, pour que je risque ici une redite.

Comme Alexandre Dumas fils, comme M. Hetzel, la millionnaire yankee du rond-point de l'Etoile avait eu la fantaisie d'avoir ses augustes traits reproduits par le peintre des épopées de l'empire. Coût : soixante-dix mille francs. L'Américaine pouvait s'offrir ça, ses moyens le lui permettant ; mais la belle dame n'avait pas réfléchi que M. Meissonier, peintre exact jusqu'à la minutie, n'était pas précisément un peintre de portraits de femme. Le maître fit son modèle ressemblant, et ce fut là son tort : le portrait déplut à la dame. Relégué d'abord dans le... watering-place de l'hôtel, ce fameux portrait faisait alors grand scandale dans Paris-Landerneau et fournit plus d'une piquante chronique à la curieuse actualité.

Mais pourquoi remuer des cendres éteintes...

à la veille du jour où l'hyménée va rallumer, pour le septuagénaire et veuf de Poissy, et son foyer et son flambeau ?

D'ailleurs, pour faire remarquer que les modèles féminins de Meissonier ne se sont pas toujours plaints d'être trop ressemblants, citerai-je pour exemple la joie évidente et débordante avec laquelle Mlle Besançon, la Mme Meissonier de demain, stationnait en 1880, chez Georges Petit, devant la minuscule toile de genre intitulée : *Adieu !*

Sujet : Une femme déjà mûre, aux épaules puissantes, au masque tragique, et rappelant le profil et la physionomie de la Krauss, chantant debout devant un orgue, accompagnée par un joueur de violon. Chanteuse et exécutants drapés, à la vénitienne, d'étoffes lourdes aux tons assortis, bossuées de broderies éclatantes, et dans les yeux levés, sur les lèvres entr'ouvertes, touchées d'une lumière, un lyrisme enthousiasmé, une fougue d'inspiration !

La figure de femme, particulièrement mise en vigueur et tenant le premier plan de la scène, c'était l'amie du grand homme elle-même, la fiancée de demain : Mlle Besançon.

L'amie du grand homme ! Combien de femmes depuis la Laura de Pétrarque et la Corinne de Benjamin Constant ont ambitionné cette auréole et se sont attelées, amoureuses ou folles d'ambition, à cette tâche ingrate.

Combien ont été récompensées de leur abnégation et de leur dévouement? Pour ma part, il m'a été donné de connaître et d'approcher trois amies de grands hommes de ce siècle : Mme Georgina Weldon, Mlle Read et Mlle Besançon.

De la belle muse de Charles Gounod, les événements et les calomnies, peut-être, ont fait une sorte d'aventurière, plaideuse acharnée, flanquée d'avocats et de sollicitors, toujours à la veille d'intenter au grand homme un procès. Mlle Read, que la malveillance d'un entourage indigne de d'Aurevilly n'a pas épargnée, est une sainte, une résignée, une illuminée, dont je ne saurais mieux indiquer ici le grand cœur et la quasi divine abnégation qu'en disant qu'elle n'est pas de ce monde et surtout de ce siècle. Mlle Besançon, fille de riche bourgeoisie, mondaine achevée, doublée d'un joli talent et d'une assez belle voix, épouse, à quarante ans, la gloire et les millions yankees de son septuagénaire grand homme. Je ne sais pourquoi c'est elle qui m'attire et m'intéresse le moins des trois.

⁂

HENRI DE RÉGNIER

12 avril 1890.

J'ai peur d'avril, peur de l'émoi
Qu'éveille sa douceur touchante !
Vous qui le craignez comme moi,
C'est pour vous seuls que je le chante.
SULLY PRUDHOMME.

Avril, la douceur des ciels, redevenus bleus, s'éclairant tout à coup du vert tendre des feuilles et des jeunes pousses, la première gaieté du soleil tapageant sur les pelouses du Bois et des squares et, par les rues, la palette odorante de fleurs en jonchées, violettes et narcisses, anémones et jacinthes, promenées dans les charrettes à bras, et toutes roses, comme au sortir de je ne sais quel bain de Jouvence, les jeunes femmes, les souples et fines jeunes femmes du Paris moderne, dans leur robe de nuances subtiles !

Commen ne déraisonnerait-on pas un peu et

ne parlerait-on pas poésie, cette langue des fous et des dieux?

J'ai justement là, sur ma table, l'envoi d'un rare poète, dont les rimes suggestives et sonores, fanfarent comme autant de mystérieux appels vers le Rêve et le Passé. *Poèmes anciens et romanesques :* tel est l'intitulé du nouveau volume de M. Henri de Régnier.

Ayant l'heur d'écrire dans un des rares journaux dont le directeur soit doublé d'un artiste et d'un homme de lettres, j'ai (plaisir formellement interdit dans la majorité des autres feuilles) la liberté de parler, parfois, à mon public, littérature et esthétique, — le droit (par ce temps de conjuration du silence et de parti pris d'étouffer quiconque essaye de sortir du rang) de présenter parfois à mes lecteurs un peintre de sincère effort, encore ignoré de la foule, ou quelque fier et subtil poète.

M. Henri de Régnier est à la fois ce poète et ce peintre ; poète par l'idée et l'image, toujours noble, pure et élégante ; peintre, par la richesse de la couleur et l'exactitude de la nuance du terme employé, de l'épithète choisie.

Ignoré encore du gros public, mais non inconnu pour le cercle des lettrés et des curieux d'art, déjà quelqu'un et même un vrai quelqu'un, à côté des Stéphane Mallarmé, de Viélé-Griffin, de Stuart-Merrill et de toute la jeune école,

M. Henri de Régnier a déjà commis deux volumes (*les Sites* et *les Apaisements*), dont la riche ciselure de rythmes et de rimes et l'ingénieuse élégance des idées m'avaient délicatement requis.

Ces deux premiers volumes étaient déjà d'un poète, mais ces *Poèmes anciens et romanesques* posent désormais leur auteur à côté des maîtres artistes et ciseleurs de ce temps.

Idéaliste, héroïque même, avec des images d'une exquise tendresse et une musique de rythmes charmante, comme déliée, d'une délicieuse douceur, M. Henri de Régnier a ce mérite d'être un poète du rêve et de la vision dans une époque de flonflons et de refrains d'argot, tout entachée de la boue du naturalisme et de cette eau d'évier : la blague du boulevard !

Ses vers, d'une inspiration toujours pure et d'une noblesse qui ne se dément jamais, sont d'un moderne, sensiblement hanté de Gustave Moreau et de Besnard ; il y a en eux de la rêverie nostalgique et de l'envolée au delà des temps du peintre des *Hérodiades*, en plus de la couleur diaprée et savoureuse de Besnard.

Comme ces tapisseries héroïques où sont tissées dans l'or et la soie des cortèges de guerriers et de princesses tragiques, des théories enguirlandées et fleuries de bouffons et de mimes, de joueuses de flûtes, de satyres et de dieux, les poésies de M. Henri de Régnier, peut-être un

peu parentes de certaines inspirations de Théodore de Banville, déroulent, dans leur trame somptueusement ourdie, des amours fabuleuses de chevaliers casqués de chimères, des sommeils enchantés de princesses gardées par des paons à la queue ocellée de saphirs, d'étranges évocations des belles de jadis apparues, léthargiques, au sommet d'une tour.

Ecoutez plutôt ce *Motif de légende et de Mélancolie* :

I

Et la belle s'endormit.

La Belle, dont le sort fut de dormir cent ans,
Au jardin du manoir et dans le vaste songe
Où le cri né des clairons sacrés se prolonge,
Promulgue son sommeil jusqu'à l'aube des temps.

Et tandis que des toits, des tours et des tourelles,
Les colombes ont pris essor et qu'infidèles
Les paons mystérieux ont fui vers la forêt,

Couchée auprès de la Dormeuse, la Licorne
Attend l'heure et là-bas guette, si reparaît
L'annonciateur vol blanchir l'aurore morne !

Ne croirait-on pas voir couchée dans ses lianes fleuries la *sleeping beauty*, la fresque esthétique et charmante du peintre anglais Burne-Jones, le Gustave Moreau de Londres, le poète en couleurs de la légende de la Forêt ? Mais écoutez la suite.

II

Et le chevalier ne vint pas.

Les paons bleus l'ont cherché dans la forêt ! Nul soir
N'a rougi son cimier d'ailes et de chimères ;
Les colombes blanches, dont l'aurore est la mère,
Ont vu la tour déserte et vide le manoir.

L'endormie à jamais étale ses mains pâles,
Où verdit une Mort annulaire d'opale,
Et la princesse va mourir s'il ne vient pas.

Plus n'a souci, nul, de dissoudre un sortilège
Et la Licorne hennit rauque au ciel lilas
Où frissonne une odeur de mort, d'ambre et de neige.

Un Gustave Moreau, cette fois, cette dame à la Licorne en robe d'or ouvrée de rosaces de soie rose, le long des escaliers, ces petits veilleurs rouant des gloires de saphir.

Et cette Elaine donc !

Sur sa tour de marbre fruste, debout comme dans la splendide aquarelle du Maître.

Cette fois, je ne résiste pas à citer toute une pièce du merveilleux poème intitulé : *Salut à l'étrangère*, évidemment inspiré par l'*Hélène*, de Moreau, errant sur les remparts de Troie avec, en exergue, le vers de Mallarmé :

J'offre ma coupe vide où souffle un monstre d'or.

SALUT A L'ÉTRANGÈRE

Reine des seuils sacrés et des villes murales,
Salut en ta splendeur, par le glaive et le cor,
En tes cheveux, en tes robes, en tes opales,
En ton passé divin tout incandescent d'or.

Salut en ta demeure de femme et de fileuse,
En les aubes de paix de tes soirs véhéments
Et d'être née ainsi dans la nuit fabuleuse
Pour resplendir au songe éternel des amants.

Sur la tour solitaire où trône ton prestige
De fleur mystérieuse et d'idole des soirs,
Les ramiers douloureux roucoulent le vertige
Des âmes de jadis, qui burent aux Styxs noirs,

Eux qui vinrent du fond des terres sans merveilles,
Vers ta face apparue en leurs songes déserts,
Et leurs riches désirs montaient comme des treilles
Aux murs, où posaient tes pieds vainqueurs des mers.

Et, après une hécatombe des amants, les uns agonisants d'amour au pied du rempart, les autres trouant le poitrail de leurs chevaux cabrés à la herse des murailles, ce quatrain superbe de tendresse et de désespoir :

Ils percèrent parfois de flèches sacrilèges
Ta chevelure en tiare, chue à demi
Pareille à quelque tour qui domine les neiges,
Et ta chair palpitait comme un cygne endormi.

Puis :

Salut en ton passé divin et dans mon âme
Etrangère, debout sur les siècles haïs
Et pour ta face pâle en mes soirs éblouis.

Plus loin, un véritable Odilon Redon, l'étrange créature de la *Senteur du Mal*, que je signalais en ma dernière visite à la galerie Durand-Ruel, croquée dans ces quatre vers :

Etrangère ! fatale enfant, espoir des fées,
Le geste de ta main, où luit la fleur d'Endor,
Destine les héros à la gloire ou la mort,
Et les voue au travail des bêtes étouffées.

Toute l'esthétique de Baudelaire revit dans ce vers effrayant comme un philtre :

Le geste de ta main où luit la fleur d'Endor.

Tout le hiératisme et toute l'impassibilité du poème de la *Beauté* :

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Puis à côté de, rimes chaudes et enfiévrées de

rut comme celles-ci, où semble claquer le bruit des chairs baisées et des étoffes meurtries :

> Crispée en amas roux aux griffes d'un saphir,
> Ruissela du joyau-maître la chevelure,
> Et les seins divulgués jaillirent pour s'offrir
> Au désir, qui s'irrite au nœud de la ceinture.

Une chasteté de style et de lignes dressant en deux vers cette pure silhouette debout au bord des vagues :

> La robe s'allongeait en rite d'Evangile
> A l'entour des pieds nus et lavés par la mer.

Des détails de nature, presque virgiliens, comme ceux-ci :

> Le flot saigne à jamais de l'éperon des proues
> Qui coupaient le reflet des étoiles dans l'eau.

Et, çà et là, d'adorables élégies, toute une poésie de solitude et d'abandon rendue dans un mot :

> Les grands cerfs roux viendront flairer aux serrures
> Et fuir au bruit léger des faînes sur le toit,
> Et les oiseaux mangeront seuls les grappes mûres,
> Comme de lourds rubis au manteau du vieux roi.

A-t-elle assez la tristesse des demeures sans maître, la vieille maison, aux portes closes,

autour de laquelle viennent rôder, craintives, les bêtes de la forêt :

> Et dans le puits on a jeté la clef des portes,
> Et nul phare de lampe aux vitres mortes,

nous dit Henri de Régnier dans ce mélancolique et légendaire poème où il nous la montre errant par la forêt, l'enfant nue :

> La main froide encore du cuivre du heurtoir,
> Etrangère qu'ont méconnue
> La maison taciturne et l'hôte sans espoir !

Mais il faudrait tout citer dans cet adorable et magnifique volume, et la *Vigile des Grèves* et le *Fol Automne*, *Motifs de légende et de mélancolie*, et *Scènes du crépuscule*, et *le Songe de la forêt*.

> Les papillons sont pris en les fils des rouets !

C'est dans les *Scènes du crépuscule* que nous trouvons cette délicieuse légende des rêves des voyageurs pris comme des papillons dans la laine des fileuses, apparues au seuil des portes. Mais écoutez encore, et j'aurai terminé :

> Nos espoirs entreront par les portes ouvertes ;
> En vols de papillons légers aux vastes ailes
> Avec les hirondelles
> Qui s'en viennent inertes,
> Lasses d'avoir passé et repassé les mers ;
> Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs,

Nos espoirs volèteront en ombres joyeuses,
Comme les pétales de fleurs merveilleuses
Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

Les fileuses, ce sont les fiancées, les chastes fiancées apparues, derrière les vitres, aux pauvres pèlerins lassés.

Les rouets sans repos ont chanté, les rêves des voyageurs se sont pris dans leurs rets et maintenant les métiers subtils de soie ourdie se moquent des blancs vols prisonniers, dont ils ont capté les ailes.

Lors écoutez la prière des pauvres cœurs captifs.

O vierges, donnez-lui la paix des bonnes lèvres
Et le sommeil parmi les cheveux et l'espoir,
Et la robe tissée à bien dormir ses fièvres,
Pour que son pur tombeau lui soit doux quelque soir!

Ce sont là vers de rêveur exquis et de souffrant poète : voilà pourquoi je suis heureux de serrer, publiquement, la main de M. Henri de Régnier.

* * *

AUTOMNE DE COMÉDIENNES

12 novembre 1895.

A la mémoire d'Agar.

Une petite villa de banlieue *d'auprès de la gare*, celle dont les grands quotidiens donnèrent alors la description : petite grille à la sonnette rouillée qu'une bonne à vingt francs venait ouvrir, jardin détrempé par les pluies, allées aux arbres dépouillés, feuillages jaunissants sur les gazons humides.

Quelques marches d'escalier conduisaient à une terrasse, des touffes d'herbes croissaient entre les pierres disjointes. Une porte vitrée aux rideaux d'andrinople s'ouvrait sous la poussée de la bonne ; et c'était le salon d'Agrippine : meubles antiques, tentures fanées. Sur une console, un buste en terre glaise, celui de la

tragédienne à vingt ans ; plus loin, son portrait à trente : toute la gloire du passé, le fantôme d'une jeunesse naguère heureuse, éclatante, toute d'enivrements, de joies et de succès, telles les couronnes qui pourrissent aux grilles des tombes, dans les cimetières.

O petite maison des environs de Rueil, où, il y a cinq ans, luttait encore une femme malade et vieillie, à demi paralysée, à bout d'espérance et même de désespoir !

Par cette fin d'automne, trempé de boue, à la veille de ce bénéfice qui va donner une tombe à la tragédienne oubliée, c'est l'image de cette misérable femme qui se dresse devant moi, et je me prends à me demander quelles devaient être les réflexions de cette méconnue (un grand talent et un grand cœur, talent exilé du théâtre, cœur isolé, ignoré de la foule), écoutant du fond, de cette maison de banlieue, les souvenirs d'autrefois chuchoter longuement dans le bruissement des arbres.

Et c'est Baudelaire, cet Évangile du Mal si souvent consulté aux heures de la pitié, qui me répond pour vous, sublime et triste morte, pauvre et royale Agar, qui, de votre vivant, si souvent, avez prêté aux vers du merveilleux poète et le métal de votre voix vibrante, et le hautain prestige de votre beauté sombre :

Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde,
Que rien ici-bas n'est certain,
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,
Se trahit l'égoïsme humain ;

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,
Et que c'est le travail banal
De la danseuse folle et froide, qui se pâme,
Dans un sourire machinal ;

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte,
Que tout craque, amour et beauté,
Jusqu'à ce que l'oubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'éternité !

Et cette horrible confidence n'est que la confession d'une femme ! Quelle aurait été celle de la comédienne ?

Avoir vécu, réalisé ce rêve d'être entrée vivante dans la gloire, dans l'adoration et l'idolâtrie des foules, revêtue des splendides oripeaux de l'histoire et de la fable ; avoir été la maîtresse des rois et des héros ; avoir râlé les sanglots de Phèdre amoureuse, avoir frémi les colères de Camille, hurlé les ambitions d'Agrippine, rugi les fureurs de Médée, agonisé les remords de la reine d'*Hamlet*, et, du théâtre de Corneille et de Shakespeare, avoir, vingt ans durant, galvanisé le théâtre moderne, animé les délicieuses et délirantes fictions des Coppée et des Mendès ; avoir été la Sylvia du *Passant*, l'Élisabeth des

Mères ennemies, la muse au front de marbre des stances des Silvestre, des Hérédia et des Dierx... et un beau jour, après tant d'ovations et de premières triomphantes, après tant de tournées et de réceptions royales et en province, et à l'étranger, avoir descendu et (s'être senti descendre) la pente insensible et glissante où choient les idoles passées de mode ; avoir vu les grands théâtres se fermer, tour à tour ; avoir eu conscience qu'on était devenue celle dont on a assez, la vieille maîtresse usée dont le public ne veut plus, — le public, ce cruel amant des comédiennes ! — s'être entêtée dans la poursuite de cet amour qui était devenu sa vie, et plutôt que de se passer de ces applaudissements qui étaient devenus les battements de son cœur, être allée les quémander à la banlieue et aux faubourgs ; du Théâtre-Français être montée à celui des Batignolles ; de la Porte-Saint-Martin avoir descendu au théâtre des Gobelins où, un beau soir, en pleine représentation, la paralysie l'a prise à la gorge et l'a clouée, vieille femme impotente, cadavre vivant immobilisé avant l'heure dans la bière anticipée d'un fauteuil ! Oh ! les lamentations de la bise d'automne dans les peupliers blancs du petit jardin de Rueil !

Encore, Agar s'efforçait-elle à se résigner.

Devant ces tristesses et ces larmoyantes misères, comme on le comprend ce cri échappé, un

soir de mélancolie, à Sarah Bernhardt : « Disparaître... brusquement, dans du mystérieux et du sombre... comme Napoléon ou comme Gambetta..., une fin de géant, terrible si l'on veut, mais une apothéose..., tout est là : bien finir ! »

Une apothéose ! Les journaux de dimanche nous annonçaient la réception de la *Princesse lointaine* à la cour d'Espagne ; le voyage de Mme Sarah Bernhardt est une marche triomphale à travers les provinces de Castille et de la Catalogne. Pour lui faire honneur, une archiduchesse régente convoquait, hier, à Madrid, toutes les grandesses du royaume. Pour obtenir un monument à l'exilée de Rueil, les plus grands noms de la poésie contemporaine vont monter, aujourd'hui, sur les planches... Sarah Bernhardt, Agar : la vivante sur les marches d'un trône, la morte dans une bière de souscription !

* * *

WILLETTE

23 Juillet 1901.

O Versailles, par cette après-midi fanée,
Pourquoi ton souvenir m'obsède-t-il ainsi ?

Et par cette chaude journée de juillet, tout en feuilletant, derrière les persiennes closes, le volume de vers posthumes d'un exquis poète mort : *Le Chariot d'Or* d'Albert Samain, devant les grâces d'antan de la partie du livre intitulée : *Les Roses dans là coupe*, où le poète a senti et ressuscité, comme personne autre avant lui, les gloires de Versailles et leurs prestiges enfuis :

O psyché de vieux saxe où le Passé se mire...
C'est ici que la Reine, en écoutant Zémire,
Rêveuse, s'éventait dans la tiédeur des nuits !

O visions : paniers, poudre et mouches ; et puis,
Léger comme un parfum, joli comme un sourire,
C'est cet air vieille France ici que tout respire ;
Et toujours cette odeur pénétrante des buis...

... c'est la fête de Trianon qui me revenait en tête, cette foire champêtre où les plus grandes dames du Faubourg s'efforcèrent, au profit des pauvres de Versailles, de faire revivre une estampe de Saint-Aubin ou tout au moins de Debucourt.

Longs habits de pékin, légères robes de linons et de batistes peintes, fichus de gaze et spencers de moire, hauts chapeaux enrubannés, cannes à pommeaux de vieux saxe, écharpes brodées et, qui mieux est, portées par d'authentiques grand'mères mortes sur l'échafaud : toute la noblesse de France, et même celle de l'Oural et celle des Cordillères, apportèrent à la fête les plus véridiques accessoires. Les feuilles y allèrent même de leurs pamphlets et *l'Aurore*, dans un dithyrambe où l'on réclamait pour la pique les têtes des modernes princesses de Lamballe, se montra digne émule du *Père Duchêne*. A cette kermesse de toutes les aristocraties et de toutes les curiosités, il ne manqua vraiment que le populaire ameuté aux grilles, comme en 89, et hurlant *la Carmagnole* et les affreux cris d'*A la lanterne!* vociférés contre les belles vendeuses, comme jadis, contre les aïeules! Mais vraiment ne manqua-t-il que cela? Respira-t-on, entre les boniments de M. Galipaux et les menuets d'Opéra de Mlles Mante, cet air vieille France qu'on y était venu chercher?

Grand air. Urbanité des façons anciennes.
Haut cérémonial. Révérences sans fin.
Créqui, Fronsac, beaux noms chatoyants de satin.
Mains ducales dans les vieilles valenciennes,

Mains royales sur les épinettes. Antiennes
Des évêques devant Monseigneur le Dauphin,
Gestes de menuet et cœurs de biscuit fin ;
Et ces grâces que l'on disait autrichiennes...

Princesses de sang bleu, dont l'âme d'apparat,
Des siècles, au plus pur des castes macéra,
Grands seigneurs pailletés d'esprit. Marquis de Sèvres ;

Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou,
Avec sa fine épée en verrouil, et surtout
Ce mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres !

Non, s'il faut en croire les plus autorisés en cette matière, puisque devant une volumineuse Américaine, plus Houspignolle que d'Escarbagnas dans la somptuosité fracassante d'une robe de conte de fées, M. de Montesquiou lui-même avait ce mot aujourd'hui célèbre : *Le paquet de Mesmer*, — tandis que Sem, occupé à recueillir un Bourlandon d'après la dame, exultait : « Encore deux fêtes comme celle-ci, ma fortune est faite ! J'ai de quoi faire dix albums ».

*
* *

Devant toutes ces Marie-Antoinette et ces princesses de Lamballe consciencieusement piochées

d'après d'authentiques portraits, mais pas toujours heureusement remaniés, devant tous ces Vigée-Lebrun et ces Latour après la lettre, un souvenir me hantait aussi : celui d'un panneau exposé cette année au Grand-Palais, section des Champs-Élysées, et représentant la Reine, celle que la guillotine a chez nous consacrée la *Reine de France*, vraiment royale, parce que décapitée et nimbée de la triple auréole de la beauté, de la résignation et de la majesté du malheur.

Poudrée, haut coiffée avec les rouleaux du temps, frisée et « tapée » par le coiffeur, selon l'expression de l'époque, c'était justement cette tête décapitée que représentait le tableau.

Calme et grave, empreinte d'une majesté triste, l'Autrichienne y était évoquée de profil, et cette tête blême, cette pauvre tête décollée aux lourdes paupières closes et déjà bleuies par la mort, une bande d'enfants, ailés comme des amours, l'emportait en folâtrant.

Frottés de vermillon aux coudes et aux genoux, le ventre douillet et troué de fossettes, c'étaient de vrais amours de Fragonard. Comme des Fragonard, ils avaient le carquois à l'épaule, mais l'un était coiffé du bonnet rouge, l'autre voletait empêtré d'une carmagnole, et le troisième, une écharpe tricolore en sautoir, battait farouchement du tambour.

C'était « Aux armes ! » et peut-être « A l'écha-

faud ! » que vociféraient ces amours révolutionnaires ; c'était la tête d'une Reine guillotinée qu'ils se disputaient en fendant les nuées ; et si joli que fût le faire du peintre, si frais et si vivant que fût le coloris des chairs, des toisons et des yeux, cette vision cruelle n'était pas de Fragonard, mais d'un qui pourrait bien plus se réclamer de lui que de Watteau, auquel on l'accole toujours : Adolphe Willette.

Adolphe Willette, Pierrot Willette, le poète et le penseur mélancolique et mutin de l'Odyssée montmartroise, le peintre attitré des Pierrots en habit noir et des Colombines haut troussées des faubourgs, le rêveur enamouré des gracilités acides et friandes de la Butte, Willette, ce moineau-franc de nos toits parisiens !

C'est peut-être à Willette que les dames patronesses de la fête auraient dû demander des conseils. Son art de décorateur et son imagination de poète auraient certainement trouvé pour cette reconstitution des attractions piquantes et de précieux symboles.

Ce que j'admire en Willette, c'est surtout son tempérament essentiellement français, je dirai même foncièrement gaulois ce sel de bon sens et ce grain de fantaisie, qui sont le fond même de notre esprit de terroir, notre esprit aujourd'hui disparu ; l'esprit de la race devenu l'esprit des mots, lui qui fut jadis l'esprit de pen-

sée. Et puis il y a dans Willette, dans ses moindres légendes et ses plus légers croquis, un caractère batailleur, indigné, justicier et vengeur, qui devait être celui des grandes dames de la Fronde et qui fut l'impertinence exquise des derniers grands seigneurs saluant très bas Monsieur le Bourreau !

Willette a réuni récemment dans un livre : *Œuvres choisies*, la série de ses plus beaux dessins, les publiés et les inédits, car ce libéral a toujours été traqué et pressuré par la censure, la censure de la République. Willette est forcément suspect à nos gouvernants : poète, il est un homme de tradition et de pitié, la tradition sans laquelle il n'est point de beauté, la pitié sans laquelle il n'est point d'émotion vraie, et il se trouve que ce gamin de Montmartre, que le Pierrot immoral, poursuivi comme un flagrant délit par la police, est un profond moraliste, un être de haute philosophie et d'enseignement plus haut encore.

D'ailleurs, toute sa devise est dans la première page de volume, *Ma Cigale*. Le dessin représente une pauvre chanteuse des rues grattant une guitare, sous une averse, réfugiée contre les barreaux d'une grille. Lisez plutôt la légende : « J'ai chanté tout l'été pour les amoureux ; la bise est venue... Je chante à présent pour les opprimés et pour les vaincus. » Le poète qui adopte une telle muse

pleure pour la vraie France et ne chante pas pour celle des cosmopolites.

Dans la page qui suit, la tragique silhouette de Bismarck vieilli, s'avançant chancelant sous une lente tombée de neige! Les mains appuyées à ses dogues géants, le grand chancelier trébuche dans une plaine inculte. Il est en grand uniforme de feld-maréchal, et la légende lui dit : « Non, prince, vous vous êtes trompé, le laurier ne vient pas dans le sang et les larmes ». Et les pamphlets à l'Angleterre : le squelette d'une Irlandaise tombée sur les genoux au milieu d'une lande où s'effritent des ruines!

Et le macabre de l'Angleterre dévorée par les rats, une nudité de femme submergée, envahie par un pullulement de fétides rongeurs, et la petite Irlandaise s'échappant en haillons d'une chaumière incendiée, un sabot ferré à la main : « *C'est d'un coup de sabot que périra la grande Angleterre* », dessin paru le 23 octobre 1887 et qui a pris la valeur d'une prophétie depuis les affaires du Transvaal.

Cris de révolte et presque d'émeute, véritables appels aux armes hurlés au nez de l'Europe indifférente et où se révèle une fois de plus le tempérament bien français de Willette. Car est-elle assez du terroir et bien de la race, cette haine héréditaire de l'Anglais qui anime Léandre, Willette et Caran d'Ache?

*
* *

Çà et là, au hasard des feuillets, réminiscence du tableau de ce printemps, cette tête coupée de femme poudrée et haut coiffée, présentée par des amours à un bourgeois important et ventru : le bourgeois immortalisé par Henry Monnier, avec son panama, son gilet blanc et sa grosse chaîne de montre.

Les Cupidons lui apportent en voletant la livide tête saignante, et l'homme au panama s'effare, cesse de lire son journal. Or ce journal est *la Presse* et l'en-tête porte écrit : *Assassinat de l'Impératrice d'Autriche*... A cent ans de distance, c'est le même crime, d'un seul en 1898, de tout un peuple en 1793, et la légende vengeresse crie au bourgeois ahuri : « Tu... gueules... bien fort, Joseph Prudhomme, pour faire oublier que tu as assassiné une Reine, Marie-Antoinette ! »

Humanité de haine et de misères sociales, graine exploitée d'élections et de grèves, dont Willette a résumé l'avenir dans deux dessins sinistres : celui, célèbre, de la gouge coiffée d'un bonnet phrygien, à la robuste nudité étalée sur le rebord d'une guillotine, avec ces mots : *Je suis la Sainte-Démocratie : j'attends mes amants !* » Et, dans l'autre, la même guillotine, machinée de roues et de pistons, avec la même fille de fau-

bourg, cette fois vêtue en aide de bourreau et ricanant, la cigarette aux dents : « *Pour la prochaine Exposition... Et elle sera à vapeur, mon bourgeois !* » Dans une clarté deux mains de suppliciés se tendent et se convulsent. Tristesses et vérités, qui font comprendre toute l'immense pitié contenue dans le beau dessin de *Noël*, la Vierge étendue sur la paille entre l'âne et le bœuf de Bethléem ; Joseph endormi dans l'étable et l'enfant Jésus les deux poings aux yeux et, malgré son auréole, pleurant déjà... : « Pleure, enfant Dieu, pleure. Tu as trente-trois ans à vivre parmi les hommes ! »

Cet Adolphe Willette, qu'on compare à Watteau, n'est-il pas, comme Watteau, un triste et grand poète ?

J'aurais voulu Willette à Trianon.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris. 279. 6. II.